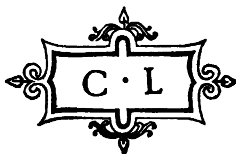
LE CHEVALIER
DE BOUFFLERS
ET
LA COMTESSE DE SABRAN

1788-1792

PAR

PIERRE DE CROZE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1894

INTRODUCTION

LE COMTE ELZÉAR DE SABRAN ET SES PAPIERS

L'enfance d'Elzéar de Sabran; ses succès dans le monde et à la cour. — Il part pour l'émigration; il joue la comédie à Rheinsberg et à Vienne; il ne veut pas porter les armes contre des Français; après bien des hésitations, il se décide à rentrer en France. — Madame de Staël; Elzéar est enfermé à Vincennes. — Ses relations mondaines. — Les dernières années d'Elzéar; sa tristesse; son originalité; sa mort. — Inventaire de ses papiers.

Le comte Elzéar de Sabran est mort en 1846, et pourtant sa longue vie se déroule devant moi d'une façon si complète que je me figure l'avoir toujours connu. Grâce aux papiers qu'il a laissés, je peux le suivre pas à pas et me rendre compte de ses sentiments comme de ses idées. J'admire la précocité de son intelligence, je suis le confident de ses joies, surtout de ses peines, et je pourrais facilement être indiscret, car j'ai bien quelque part un

examen de conscience fait par lui, dans sa vieillesse, avec le soin minutieux qui distingue tous ses écrits. J'ai eu, je l'avoue, la curiosité de le parcourir, mais je n'en veux retenir qu'une ligne : le scrupuleux Elzéar se repentait de n'avoir pas assez travaillé. Quelle leçon pour les véritables paresseux, mais pour lui-même quelle injustice! Je suis tenté, au contraire, de trouver qu'il a été trop laborieux : non pas que je lui reproche d'avoir composé trop de fables, de comédies, de tragédies, de dissertations, d'œuvres littéraires de tout genre, — et Dieu sait si j'ai dû en lire! — mais je regrette la somme considérable de travail qu'il a dépensée, bien à tort, pour écrire ses lettres les plus intimes. On se rend compte de l'effort qu'elles ont coûté et la lecture en est souvent fatigante : aussi, bien que ce volume soit destiné à être surtout un recueil de lettres, les siennes seront en petit nombre et je choisirai les plus simples, peut-être celles dont il faisait le moins de cas.

Je dois encore à ces papiers d'avoir fait plus ample connaissance avec la mère et la sœur d'Elzéar. Je subis le charme qu'elles répandaient autour d'elles et je comprends bien

leurs contemporains si empressés à leur faire la cour. Le ton devait être un peu différent. Avec madame de Sabran, on savait d'avance à quoi s'en tenir : jusqu'à vingt-sept ans, sa réputation de vertu tenait les amoureux à une distance respectueuse et ensuite bien fou qui aurait essayé de supplanter le chevalier de Boufflers. Mais, avec madame de Custine, un fat pouvait espérer : elle était assurément moins exclusive et parfois bien imprudente. Il faut pourtant ne rien exagérer, et ne pas s'en rapporter aux méchants propos du monde qui doit tant aux jolies femmes et qui, dans son ingratitude, est plus sévère pour elles que pour les laides. J'ai la liste à peu près complète des adorateurs de Delphine, et je suis certain que, dans la plupart de ses romans, *il n'y a pas eu de quoi fouetter un chat* : c'est l'expression dont elle se servait un jour, en écrivant à son frère [1], et elle se montre si franche, si naïve

1. « Plains-moi, lui écrivait-elle le 2 novembre 1791, je suis malheureuse sans être coupable, car dans tout cela, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Il n'y a de sérieux que les tristes réflexions que cela fait naître. »

Le 2 juillet 1793, après avoir fait à Elzéar une confidence du même genre, elle terminait ainsi : « C'est assurément pourtant en tout bien tout honneur; » et je crois en effet

même dans cette correspondance que le doute n'est pas permis.

Quant à Boufflers, je connaissais, comme tout le monde, l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*, de *la Bergère*, du *Cœur*, et de tant d'autres œuvres au moins légères. Je savais aussi qu'il avait été le héros de bien des aventures galantes; et en effet, pendant la première moitié de sa vie, c'est un parfait mauvais sujet. Il écrivait à Voltaire :

. . . .
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que de les faire.
Je demande grâce aux amours :
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux moments, hélas! ont changé mes beaux jours;
J'aimais alors toutes les femmes.
. . . .

A la vérité, il exprimait dans cette épître quelques remords : il regrettait d'avoir donné trop de temps à l'amour au détriment des Muses et, pour sa conduite à venir, il s'en remettait au patriarche de la littérature. Mais il connaissait bien le directeur auquel il se con-

que l'honneur du marquis de Custine était sauf, mais cette fois il avait couru de sérieux dangers.

fiait et il prévoyait la réponse. Voltaire lui conseilla de ne rien changer dans sa vie.

. . . .

C'est à vous, o jeune Boufflers,
A vous dont votre Suisse admire
Le crayon, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire :
C'est à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin [1].

Il continua donc à aimer toutes les femmes, jusqu'au jour où il rencontra madame de Sabran. Alors, ce fut elle seule qu'il aima, et, après une attente qui ne fut pas de bien longue durée, il devint son amant, son amant presque fidèle, puis son vieux mari toujours amoureux. Don Juan finit par se métamorphoser en Philémon.

Ce Boufflers de la seconde manière est moins célèbre que l'inconstant chevalier, et, pour être plus estimable, il n'en est pas moins intéressant. Son histoire, ou plutôt leur histoire, car, à partir de 1777, elle se confond avec celle de madame de Sabran, se trouve dans les papiers

1. Cette épître de Voltaire a paru d'abord dans le *Mercure galant*, sous le pseudonyme de M. Laflchard.

d'Elzéar, un peu confuse, mais très détaillée; je n'entreprendrai pas de la raconter tout entière, et je m'attacherai seulement à la période de leur vie qui est la moins connue : à l'époque de la Révolution. Ils ont été, pendant ces jours d'orage, moins à plaindre que bien d'autres, et cependant que de fatigues, que d'angoisses, que d'épreuves noblement supportées! Tandis qu'ils sont ballottés par les événements, le temps passe, la vieillesse arrive à grands pas, mais ils continuent de s'aimer, et ils parlent si bien ce langage de l'amour, toujours ancien, et toujours nouveau, qu'on ne se lasse pas de les écouter.

Ma tâche sera facilitée par l'abondance des documents et ces documents eux-mêmes ont leur histoire. Il faut bien en établir l'authenticité, car, si la curiosité est très développée à notre époque, elle ne va pas sans un peu de méfiance. J'expliquerai donc comment des papiers d'un ordre si intime ont pu s'accumuler et arriver jusqu'à nous; il sera bien juste de consacrer aussi quelques pages à celui qui les a longtemps conservés et qui, dans la suite, ne jouera plus qu'un rôle effacé.

Elzéar de Sabran est né à Paris le 18 mai 1774. Il avait soixante-douze ans de moins que son père, le comte Joseph, lieutenant général, qui, sous le règne de Louis XV, s'était distingué dans plusieurs batailles navales et qui ne survécut pas longtemps à cet exploit d'un nouveau genre. Le 11 juin 1775, l'illustre marin était enlevé par une attaque d'apoplexie.

S'il faut en croire Elzéar, la jeune veuve [1] fut accablée par cette mort, au point d'être changée en statue de la douleur. Je lis en effet dans une de ses lettres à Charles de Bassompierre : « Veuve isolée avec son fils au berceau, ma mère demeurait immobile, dans le silence de son deuil, entre un souvenir et une espérance. En me donnant son lait, elle donnait, hélas ! ses larmes à mon père, et semblait ne vouloir entendre aucune parole, depuis les dernières qu'il eut proférées jusqu'à celles que je devais bientôt bégayer. » Peut-être faut-il voir là une de ces exagérations littéraires auxquelles il était fort sujet, et peut-être même était-il déjà sevré quand son père mourut. Ce

1. Madame de Sabran avait vingt-cinq ans, quand elle perdit son mari.

qui est certain, c'est que madame de Sabran porta le deuil d'une façon très correcte, mais qu'elle ne le porta pas longtemps, car, dès 1777, le chevalier de Boufflers lui prodiguait ses consolations.

Elzéar ne fut donc pas élevé dans une atmosphère de tristesse, et il doit se tromper quand il attribue la mélancolie de son caractère à ce déluge de larmes. Par exemple, il n'exagère pas, en disant que ces premières paroles furent bégayées. Il était venu au monde à demi mort, et tous les organes de sa chétive personne laissaient fort à désirer. Il avait notamment un défaut de prononciation qui désolait sa mère : alors elle employa un remède héroïque qu'il est bon de connaître, car il fut efficace, mais dont il faut user avec circonspection. Pour l'obliger à prononcer distinctement les mots, on l'habitua à réciter des vers, et, une fois cette habitude prise, il la conserva toute sa vie. Bientôt il ne s'en tenait pas là : à force d'en débiter, il lui prenait l'idée d'en faire et il réussissait d'une façon prodigieuse. A l'âge où d'ordinaire les enfants apprennent à lire, il composait des bouts-rimés, des fables, des cou-

plets ; à huit ans il dédiait à madame Buller la *Charretiade*, poème héroï-comique en six chants ; à quatorze ans, il avait fait sa grande tragédie d'*Annibal.* Il abordait les genres les plus différents avec la même facilité, sinon avec le même succès, et il faut reconnaître que, tout au moins dans ses fables, il montrait un véritable talent.

Boufflers encourageait ses productions qu'il prenait fort au sérieux. Il lui donnait des conseils, lui faisait des compliments, mais n'épargnait pas les critiques, car il était sincère dans ses appréciations : on a pu le voir dans ses lettres à madame de Sabran qui, elle aussi, était son élève et faisait de jolis vers. Il ne s'intéressait pas seulement au poète qui fleurissait, disait-il, au moment où les autres sont encore en herbe; il avait pour l'enfant une affection vraiment paternelle. Il répétait volontiers : « Oui, je l'aime comme s'il était mon fils; il n'y manque que la façon ».

Elzéar avait un autre père adoptif qui ne ressemblait en rien au premier : c'était monseigneur de Sabran, évêque duc de Laon, pair ecclésiastique, premier aumônier de la reine, un représentant de l'ancien régime comme il en

restait peu sous le règne de Louis XVI, si attaché aux vieilles traditions qu'il respectait même les abus. Il était aimé dans son diocèse; il pratiquait la charité et sa conduite était irréprochable, mais il était fort tolérant pour autrui, — sans doute parce que depuis longtemps les mœurs étaient légères à la cour, — et il paraissait trouver tout naturel le genre de vie de *sa petite tante* [1] : c'est ainsi qu'il appelait madame de Sabran. Il habitait chez elle quand il venait à Paris, et, chaque année, elle passait plusieurs mois chez lui au château d'Anisy [2] où Boufflers venait parfois la retrouver. Il témoignait pour Elzéar d'une sollicitude toute particulière, s'occupant de son éducation beaucoup plus que de celle de ses propres neveux.

Pourtant, quand il fallut faire choix d'un précepteur, ce ne fut pas son influence qui pré-

1. Louis-Hector-Honoré-Maxime de Sabran (1739-1811) n'était pas, comme on l'a dit, beau-frère de madame de Sabran, mais neveu à la mode de Bretagne de son mari; il était donc cousin issu de germains d'Elzéar qui, par déférence, l'appelait mon oncle. Il avait un frère (le père du duc) et deux sœurs.

Lorsque monseigneur de Sabran mourut, un service a été célébré pour lui dans toutes les paroisses de son diocèse qu'il avait quitté depuis vingt ans et où il était encore vénéré.

2. Le château d'Anisy, qui était la résidence d'été des évêques de Laon, appartient maintenant à M. le comte d'Aramon.

valut. Madame de Sabran prit, les yeux fermés, sur la recommandation de d'Alembert, mal renseigné lui-même, un certain Bernard qui était tout simplement un scélérat. C'était d'abord un hypocrite, faisant la cour à l'évêque, portant, sans y avoir aucun droit, le costume ecclésiastique, pour capter ses bonnes grâces, et enseignant dans la demeure épiscopale les doctrines des philosophes de l'*Encyclopédie*. Jusque-là rien qui fût bien étonnant; mais il battait son élève, lui donnait les plus mauvais exemples et le laissait seul pendant de longues heures, tandis qu'il allait chez ses maîtresses. Enfin, un beau jour, sa correspondance fut interceptée : on découvrit que, pour jouir plus vite d'une pension qui lui était assurée à la fin de l'éducation d'Elzéar, il voulait l'empoisonner, et qu'il cherchait aussi à supprimer le mari de sa complice, une femme de chambre qu'il aurait ensuite épousée. Il fut envoyé en prison,

C'était pour Elzéar un triste début dans la vie, mais il n'avait que huit ans et le mal était réparable. Madame de Sabran mit à l'avenir plus de circonspection dans le choix de ses précepteurs, sans que pourtant elle me paraisse avoir

complètement réussi, et surtout elle s'occupa de lui davantage. Elle était *sensible*, comme on disait alors, et ce n'était pas chez elle affaire de mode, car elle aimait ses enfants avec exagération, si jamais l'amour d'une mère peut-être excessif. Elle comprit qu'elle leur devait plus encore et elle voulut se réserver une part dans leur instruction : elle se chargea de la partie morale. Elle faisait avec son fils de longues promenades pendant lesquelles « ils feuilletaient ensemble le livre de la nature. J'ignorais, écrit-il plus tard, que ces entretiens fussent des leçons, tendres épanchements où son âme devenait pour ainsi dire la nourrice de la mienne. Nous faisions aussi quelquefois d'intéressantes lectures; elle m'apprenait à lire l'anglais et elle eut la patience de traduire avec moi tout *le Paradis perdu* de Milton. »

L'enfance d'Elzéar fut donc soumise à des influences diverses et aucune ne fut perdue. Le scepticisme du poète Boufflers, l'orthodoxie de l'évêque de Laon et aussi ses préjugés, les idées philosophiques du faux abbé Bernard, la sensibilité de madame de Sabran jointe à une religiosité un peu vague, tout cela forme un

singulier mélange qui paraît moins extraordinaire, quand on réfléchit aux mœurs de cette époque, mais qui suffit à expliquer bien des contradictions dans la vie d'Elzéar.

En attendant, c'était bien un *phénomène*, comme disait le prince de Ligne [1], cet enfant poète, aux traits fins et réguliers, aux cheveux blonds qui descendaient en boucles sur ses épaules. Sa mère le comparait à un petit agneau : « il en a la blancheur, écrivait-elle à Boufflers, il en a aussi la candeur et la douceur ; mais il ne se laissera pas manger la laine sur le dos, comme disent les bonnes femmes, car il a plus d'esprit qu'il n'est gros ».

Elle n'était pas seule à le juger ainsi, et son esprit, comme sa gentillesse, lui valait des succès au-dessus de son âge. Ayant appris dès le berceau à réciter des vers, il devait de bonne heure bien jouer la comédie. Je vois en effet qu'en 1782, au mois de septembre, il figure dans une représentation à Belœil. On jouait *le Barbier de Séville*, et la jeune princesse Charles de Ligne (Hélène Massalska) avait le rôle de

1. Voir le portrait d'Elzéar qui figure dans les œuvres du prince de Ligne et dont il sera question plus loin.

Rosine, tandis qu'Elzéar, traité comme un homme, avait celui de Figaro.

En 1784, ce fut bien autre chose. Il avait joué plusieurs fois, chez sa mère d'abord, puis chez madame de Champcenetz, chez madame de Clermont-Gallerande, et, sa réputation étant parvenue jusqu'à la reine, elle voulut le faire entendre à ses enfants. Elle organisa chez son amie la duchesse de Polignac un grand spectacle, une tragédie et une comédie dans lesquelles les premiers rôles étaient réservés à Elzéar. Les autres acteurs étaient : sa sœur, Armand de Polignac, le jeune comte Strogonof, mademoiselle d'Andlau, et mademoiselle de Montault-Navailles qui, devenue la duchesse de Gontaut, raconte cette soirée dans ses Mémoires et se souvient que mademoiselle de Sabran et son frère étaient des acteurs parfaits. Ils avaient été si touchants dans *Iphigénie en Aulide* que la reine fut attendrie jusqu'aux larmes. Quant au roi qui s'était amusé davantage à la comédie, il voulut servir lui-même les jeunes acteurs au souper qui suivit la représentation, et, tandis qu'il donnait un cadeau à Oreste, il lui demanda s'il n'avait pas eu bien peur en entrant

en scène. — Et pourquoi peur? Sire, répondit fièrement le vengeur d'Agamemnon. — Cette réponse plus romaine que grecque fit une telle sensation que la duchesse de Polignac dit à son voisin : « Je donnerais un doigt de ma main pour que mon fils en eût dit autant ». Ce qui prouve qu'en ce temps-là l'indépendance pouvait sembler un moyen de réussir.

Ses succès à la cour ne se bornèrent pas là. Je lis dans une lettre de sa mère du 7 juin 1786 : « Elzéar est un petit habitant de Versailles; son oncle le garde avec lui pour toutes les fêtes, et il viendra dîner tous les jours avec nous à Montreuil. La reine l'a trouvé sur son passage, et elle l'a embrassé sur ses deux petites joues couleur de rose. Ce matin elle m'a dit : « Savez-vous que » j'ai embrassé un monsieur hier? — Madame, » je le sais, car il s'en vante. » — Elle s'est mise à rire et elle m'a dit qu'elle l'avait trouvé grandi et embelli étonnamment; qu'elle l'avait montré la veille à l'archiduchesse[1], à la comédie où je l'avais mené voir jouer *Didon*, comme le plus

1. Marie-Christine de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Saxe-Teschen, gouvernante générale des Pays-Bas, sœur de Marie-Antoinette.

grand acteur qu'il y eût dans le monde, sans faire exception de mademoiselle de Saint-Huberty.»

La malheureuse reine a fait bien des ingrats, mais il ne fut pas du nombre et il conserva pour sa mémoire un culte chevaleresque. Devenu vieux, il chantait encore ses louanges et lui faisait des partisans : il en est un au moins dont j'ai pu recueillir le témoignage et qui, de bonne heure, a partagé cette admiration enthousiaste. Si nous avons pu lire les beaux travaux de M. le comte de Reiset sur Marie-Antoinette [1], c'est peut-être parce qu'en 1786, le jour de la Pentecôte, elle a embrassé le petit Elzéar sur ses joues couleur de rose.

Cet enfant privilégié n'obtenait pas seulement des succès mondains, ses œuvres commençaient à être connues et la vie était pour lui pleine de promesses. Il portait un grand nom qu'il semblait destiné à rehausser encore, non pas dans la carrière des armes, comme la

1. M. le comte de Reiset a publié les Lettres inédites de Marie-Antoinette et de madame Clotilde de France (1 vol. in-12), les Lettres inédites de Marie-Antoinette à la landgrave Louise de Hesse-Darmstadt (1 brochure in-8) et le livre de madame Eloffe (2 vol. in-8). — Ses parents habitaient Feuillancourt, près de Saint-Germain-en-Laye, et voyaient souvent le vieux comte de Sabran.

plupart de ses aïeux, mais dans celle des lettres que n'entravait pas la délicatesse de sa santé. Le moment était bien choisi pour acquérir cette gloire nouvelle, car la mode s'en mêlait et jamais on ne s'était occupé autant de littérature. Les plus grands seigneurs admettaient dans leur intimité des philosophes, des poètes souvent moins recommandables par leur caractère que par leur talent : ils cherchaient, selon le mot du maréchal de Beauvau « à devenir les égaux des gens de lettres ».

Elzéar semblait donc destiné à un brillant avenir, mais la Révolution survint qui détruisit toutes ces espérances. Il nous dit lui-même qu'il était né pour l'âge d'or, pour l'idylle et non pour le drame. Cet enfant, né d'un père trop vieux, n'avait ni le corps assez vigoureux, ni l'âme assez fortement trempée pour affronter les catastrophes qui se préparaient et que sa mère voyait venir avec une étonnante lucidité : elle crut de son devoir de l'y soustraire. C'est bien pour lui qu'elle partit [1], et non sans

1. « Sans Elzear, écrivait-elle à Boufflers le 13 juillet 1789, je resterais à mes risques et périls, jusqu'à ce que je le sache hors de danger. »

regrets, car elle laissait derrière elle sa fille Delphine, et aussi tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, Stanislas de Boufflers. Elle ne se faisait pas d'illusion, elle ne pensait pas, comme beaucoup d'émigrés, partir pour un voyage d'agrément qui durerait quelques semaines, et elle se demandait avec effroi quand elle reverrait le chevalier. Elle chercha du moins à assurer la conservation des lettres qu'ils avaient échangées depuis quatorze ans et qui lui rappelaient de si doux souvenirs. Elle était bien embarrassée : les emporter avec elle, c'était les exposer aux hasards de la vie vagabonde qu'elle entrevoyait; elle pouvait aussi être arrêtée dans sa fuite et, convaincue d'émigration, compromettre celui qu'elle aimait. Elle eut l'idée de les confier à Thirion, un homme sûr, d'un dévouement à toute épreuve, qui déjà, au Sénégal, avait rendu de grands services à Boufflers dont il était depuis devenu le secrétaire.

On pouvait espérer que sa position modeste le mettrait à l'abri des recherches et l'événement justifia ces prévisions. Les lettres lui furent remises dans une cassette qu'il cacha probable-

ment à Toulouse, car c'est de là qu'en 1796 elle fut envoyée à madame de Custine.

Elle contenait aussi des lettres de Boufflers que madame de Sabran avait recueillies avant son départ, un grand nombre adressées à sa sœur madame de Boisgelin, à son oncle le maréchal de Beauvau qui était pour lui un second père; quelques-unes écrites à des amis communs, à la duchesse de Choiseul, au duc de Nivernais, par exemple. Enfin j'ai retrouvé des notes qu'il avait prises sur les travaux de l'Assemblée constituante, des rapports, des discours que son secrétaire avait soigneusement conservés, sans doute parce qu'il les avait recopiés de sa belle écriture.

Mais, de madame de Sabran, rien qui soit antérieur à 1777, comme si alors seulement elle avait commencé à vivre, et pas autre chose que ses lettres au chevalier. Tous ceux qui s'intéressent à elle, et non pas seulement à son amour, regretteront cette indifférence. On voudrait avoir des détails intimes sur ses jeunes années, sur sa famille, sur son mariage, sur la société qu'elle fréquentait, et il faut se contenter d'une notice que son fils nous a laissée. On trouve là

des renseignements précieux, mais cette histoire serait plus attrayante, si elle avait été écrite au jour le jour par madame de Sabran, si elle était composée avec ses lettres et avec celles de ses amis.

Les papiers d'Elzéar, qui ne pouvaient compromettre personne, n'exigeaient pas les mêmes précautions. Comme déjà il n'aimait pas à s'en séparer, il emporta tout ce qu'il avait écrit ou griffonné, ses œuvres en vers et en prose, même ses brouillons les plus informes, si bien qu'on peut se rendre compte de sa façon de travailler, à toutes les époques de sa vie, et des formes successives qu'il donnait à ses pensées.

Le voilà donc parti avec sa mère, encombrant de ses papiers la petite voiture qui les emportait : mais ce n'est plus le même Elzéar que nous trouverons sur la terre étrangère. Le chagrin d'avoir quitté sa sœur et les inquiétudes qu'il eut pour elle, les malheurs de son pays, la destruction de cette société qui l'avait choyé et admiré, tout cela modifia profondément son caractère impressionnable à l'excès. Son talent même s'amoindrit, en se portant sur des objets

différents, et jamais il ne retrouva l'inspiration de sa quinzième année[1]. Il se prit de passion pour les auteurs les plus lamentables, s'évertuant à les imiter. Ce qui l'enthousiasmait dans Ovide, ce n'était plus *les Métamorphoses* ou *l'Art d'aimer*, mais les œuvres dernières du malheureux poète, et, comparant sa destinée à celle de l'exilé de Tomes, il écrivait lui aussi ses *Tristes* et ses *Épîtres Pontiques*. Il refaisait *les Nuits* d'Young, les *Méditations au milieu des tombeaux* d'Hervey, et il renchérissait sur les étrangetés d'Ossian, ce barde légendaire et sublime, fils de Fingal, père d'Oscar, qui n'a peut-être jamais existé. Ses imitations qu'il appelait tantôt *Ossiana*, tantôt *poèmes Ossianesques* pourraient former un gros volume, mais je craindrais qu'il trouvât peu de lecteurs.

Il ne s'arrachait à ses auteurs favoris que pour fulminer des odes vengeresses contre les tyrans qui opprimaient la France, et contre les souverains de l'Europe qui ne les mettaient pas assez vite à la raison. C'est en vain que Boufflers dont la philosophie était inaltérable lui

1. On verra à l'Appendice p. 310 une pièce de vers d'Elzéar : *Mes quinze ans.*

écrivait : « Quittez, mon cher Tityre, les trompettes et les timbales pour reprendre votre charmante lyre et vos tendres chalumeaux; laissez braire les ânes, laissez rugir les lions, laissez hurler les loups, et retournez à vos moutons ». Il continuait à se repaître de sa douleur et à écrire des dissertations ou des strophes désespérées; il était atteint de deux maladies incurables que le prince de Ligne, dans une lettre qu'on trouvera plus loin, appelait la *tombeaumanie* et la *néantomanie*.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il eût renoncé à monter sur la scène, car déjà dans ce temps-là ceux qui avaient vraiment la passion du théâtre ne guérissaient pas facilement, et, pour Elzéar, c'était sa troisième maladie. Au mois de septembre 1791, il jouait dans *Annibal*, la fameuse tragédie qu'il avait composée à quatorze ans, mais il n'avait qu'un rôle secondaire. Annibal, c'était son hôte, c'était le prince Henri de Prusse lui-même, et j'imagine qu'avec ses soixante-cinq ans et son physique bizarre il devait être assez ridicule. « Il était, nous dit son panégyriste [1], d'une très petite

1. Le comte de Bouillé.

taille et très mal proportionné. Sa figure n'était pas seulement laide ; elle était au premier aspect repoussante, et jamais une belle âme et de grands talents n'ont été, si l'on peut se servir de cette expression, plus mal logés. De grands yeux bleus, très animés, mais durs et de travers, contribuaient à lui donner un air effrayant. » Il eut cependant beaucoup de succès : d'ailleurs Le Kain qui lui avait donné des leçons n'était pas beau non plus, ce qui ne l'avait pas empêché d'être le premier acteur de son temps.

Au mois de mars suivant, Elzéar jouait encore à Rheinsberg[1] dans *les Hottentots*, une pièce dont il était l'auteur, — un acte seulement, mais en vers et mêlé d'ariettes. — Il raconte dans la préface comment il a été amené à composer ce drame. Il avait lu par hasard dans l'*Abrégé de l'histoire générale des voyages* par M. de la Harpe que les Hottentots mangeaient leurs parents, lorsque ceux-ci étaient devenus vieux et incapables de travailler. Alors, à l'occasion de la fête de sa mère et pour lui témoigner sa tendresse, il avait eu l'idée de mettre en opposition

1. Chez le prince Henri de Prusse. Voir au sujet de ce château, p. 273 et suiv.

avec cette déplorable habitude les sentiments d'un bon fils. Le contraste était saisissant, et le personnage sympathique dont il s'était attribué le rôle, Epkamma, chef des Kirigriquos, arracha des larmes aux plus endurcis. Une jeune Suédoise, mademoiselle Aurore de Geers[1], lui donnait la réplique : elle était fort agréable en Hottentote, et je crois bien que c'est elle qui la première a fait battre son cœur.

Peu de temps après, il allait à Vienne où il trouvait à utiliser ses talents. Mais les événements se précipitaient, si tristes que, pendant trois, ans je ne le vois plus figurer dans aucune représentation. La troupe fut désorganisée. Un des principaux acteurs, le prince de Ligne[2], allait éprouver le plus grand chagrin de sa vie; son fils préféré, le prince Charles, était tué au combat de Boux[3], dans les Argonnes, le 14 septembre. Sans doute, en présence des malheurs

1. Elle a été nommée en 1794 dame d'honneur de la duchesse de Sudermanie. Boufflers a fait pour sa mère et pour elle une jolie pièce de vers qui figure dans ses œuvres comme étant adressée à deux dames suédoises.

2. Il avait joué le rôle de Tartufe et Elzéar celui d'Orgon dans une représentation qui avait eu lieu au mois d'août, chez la comtesse de Stahrenberg.

3. Appelé aussi combat de la Croix-aux-Bois.

de la France, Elzéar aurait compris la nécessité de renoncer, au moins momentanément, à sa distraction préférée, mais s'il avait pu avoir des hésitations, son oncle les lui aurait enlevées. Le 1er septembre, l'évêque écrivait à madame de Sabran une lettre très digne et très sévère qu'il terminait ainsi : « Dans la situation des choses, surtout quand on n'est point au lieu où l'on devrait être et qu'on en est détourné par une cause quelconque, il faut au moins avoir une attitude grave et le maintien de la douleur. Il n'est pas décent de faire usage de talents qui ne peuvent qu'amuser la société et qui ne doivent jamais marquer dans un homme de qualité destiné à tout autre chose. »

On entrevoit dans cette lettre les tiraillements qui se produisirent, pendant toute la durée de l'émigration, entre madame de Sabran et l'évêque de Laon. Il trouvait qu'Elzéar n'était pas où il devait être, que la place d'un gentilhomme était à l'armée. Depuis les premiers rassemblements, il tenait ce langage et il le tint jusqu'au bout, répétant à satiété les mêmes arguments, faisant appel au sentiment de l'honneur, du devoir, citant les exemples des

enfants et des vieillards qui partaient, ne se décourageant jamais. Madame de Sabran était littéralement écartelée. On était sûr de l'émouvoir en mettant l'honneur en jeu, et plusieurs fois elle céda aux instances de l'évêque : l'uniforme d'Elzéar fut commandé, il avait à l'armée un emploi assuré, il allait partir, mais la tendresse maternelle reprenait le dessus. Elle ne pouvait se résigner à donner cet enfant qu'elle avait élevé avec une anxieuse sollicitude et dont la santé restait frêle. S'il allait courir tant de périls et souffrir tant de misères, tous les sacrifices passés devenaient inutiles. Alors, au dernier moment, son courage faiblissait, elle écrivait à l'évêque qu'elle était dangereusement malade, — peut-être même l'était-elle réellement, — que son fils ne pouvait l'abandonner ainsi et tout était à recommencer.

Elzéar ne savait pas résister à de pareilles supplications, non pas qu'il eût peur, car le vieux sang des Sabran coulait dans ses veines, et de plus il était si découragé de la vie, si malade de sa *néantomanie* qu'il aurait voulu, « comme l'intéressante Herminie, trouver la

mort au milieu des combats [1] », mais il lui en coûtait de quitter sa mère, et surtout il ne pouvait prendre son parti de porter les armes contre des Français.

Cependant au mois d'août 1792 il avait bien failli partir et, converti en ce moment par les arguments de l'évêque, il avait lui-même désiré vivement ce départ. Madame de Sabran s'était décidée à écrire au comte d'Artois une lettre pressante, sollicitant pour son fils une place d'aide de camp [2]. Si la réponse avait été affirmative, il aurait été impossible de reculer, mais je la soupçonne d'avoir fait savoir indi-

1. Lettre d'Elzéar à Charles de Vimeux du 3 septembre 1792.

2. J'ai bien trouvé la copie de la lettre adressée par madame de Sabran au comte d'Artois, mais j'ai retrouvé aussi le brouillon inachevé d'une lettre moins belliqueuse qu'elle projetait d'écrire et qu'elle a probablement écrite à la comtesse Diane de Polignac : « J'ai le plus grand désir que mon fils soit utile, qu'il se serve de tous ses moyens pour servir les princes et la bonne cause, mais je n'ai pas le courage de le sacrifier au hasard sans nulle gloire et sans nul profit pour lui et pour les autres. Ce calcul serait le plus mauvais de tous et il me semble que c'est là le point où l'opinion ne doit plus agir.... Je n'en suis pas moins très touchée des offres que vous me faites.... Mais pesez toutes mes raisons dans votre sagesse et dans votre amitié.... Si notre bon duc voulait s'en charger, je serais la plus heureuse femme du monde.... » La comtesse Diane, qui avait beaucoup poussé Elzéar à partir pour l'armée, a dû ensuite intervenir en sens contraire, pour être agréable à madame de Sabran.

rectement au prince ce qu'elle désirait en réalité, et Elzéar fut simplement désigné pour assister le duc de Polignac qui représentait les frères du roi auprès de la cour de Vienne : il a été le secrétaire de cette ambassade officieuse qui ne dura pas longtemps. L'évêque trouva que c'était là un prétexte pour ne pas servir, et non pas une véritable raison; il continua ses objurgations.

Elzéar passa donc tout le temps de l'émigration dans de véritables angoisses, ne sachant qui écouter, de son oncle ou de sa mère, et interrogeant sa conscience qui lui disait tantôt de partir et tantôt de rester. Mais ses véritables sentiments, ceux qui finirent par triompher, se trouvent dans une pièce de vers composée au mois d'août 1795, au moment où, pour la première fois après la Terreur, il revit sa sœur en Suisse. Cette visite tant désirée parut un moment compromise. Madame de Sabran et son fils avaient déjà fait un grand voyage pour se rapprocher, ils étaient à Closter-Heilbron, mais là pas de nouvelles. Sans doute Delphine n'avait pu franchir la frontière, et en effet son beau-frère, le marquis de Dreux-Brézé, écri-

vait de Lausanne que c'était impossible, qu'il n'y fallait plus penser. Pourtant elle arrive à Bâle où était fixé le rendez-vous, mais elle ne peut y séjourner; le passeport qu'elle avait obtenu pour raison de santé portait qu'elle allait aux eaux de Bade, et l'ambassadeur Barthélemy, qui a été secourable à tant d'émigrés, lui conseille de s'y rendre. Enfin c'est à Zurich seulement que Lavater les réunit. Toutes ces perplexités et la joie de ce revoir si doux à leur cœur parurent à Elzéar une excellente occasion pour faire des vers : il n'eut garde de la laisser échapper. Je ne sais pas quel nom donner à son élucubration, — drame ou comédie. — Les personnages n'étaient pas imaginaires, mais bien réels : c'était lui-même, sa mère, sa sœur, Lavater et le chevalier Maurice Séguier[1], officier de l'armée de Condé. Une longue scène est consacrée à la question qu'Elzéar se posait

1. Maurice Séguier (1770-1831), fils du célèbre avocat général au parlement de Paris, frère du baron Séguier qui a été premier président de la Cour de Paris de 1810 à 1848 et qui lui-même avait servi dans l'armée de Condé.

Sous l'Empire il a couru le monde, comme consul, et il a terminé sa carrière diplomatique à Londres, où il était consul général sous la Restauration. Il a publié des poèmes, des pièces de théâtre; les nombreuses lettres qu'il a écrites à madame de Sabran et à Elzéar sont fort intéressantes.

depuis trois ans et qui est retournée en tous sens. Au moment de repartir pour l'armée, Séguier veut emmener son ami, et il développe en vers, non sans éloquence, les raisons que jusque-là l'évêque avait données en prose. L'auteur, acteur lui-même, répond victorieusement et sa mère vient à la rescousse. Il déplore

> Cette guerre, à la fois étrangère et civile,
> Où d'un sang précieux la perte est inutile.

L'armée de Condé venait précisément de passer à la solde de l'Angleterre, après bien des souffrances et bien des actes d'héroïsme; or Elzéar était convaincu que les Anglais avaient soudoyé les Jacobins, qu'ils avaient favorisé et payé tous les crimes de la Révolution, que dernièrement encore ils avaient trahi le comte d'Artois, en l'empêchant de débarquer en Vendée. Il ne voulait pas être leur dupe, et le moment était mal choisi pour prendre les armes. Il termine ainsi sa dernière tirade :

> Que je plains mes pareils, dont l'infortune immense
> Enchaîna sous son joug l'aveugle obéissance!

Obligés de céder à l'exemple, au devoir,
L'honneur dans cet abîme a mis leur désespoir.
Mais moi, qui ne suis point encore dans la carrière
Et qui ne pus, enfant, les suivre en cette guerre,
Irai-je, quand je reste arbitre de mon sort,
Servir de ces Anglais le système de mort,
Accepter de leurs mains une solde outrageante,
Pour frapper avec eux ma patrie expirante,
Et démentir mon nom et rabaisser mon rang,
Jusqu'à vivre de l'or qui paya notre sang?
Rien ne vaincra ma haine éternelle et native,
Et, si j'étais poussé jusqu'à l'alternative,
Ou de servir ainsi leurs perfides desseins,
Ou de m'unir contre eux à des républicains,
Pour sauver mon pays du joug de l'Angleterre,
Dussè-je te trouver dans le parti contraire,
Je n'hésiterais pas et je démontrerais
Que le vrai royaliste avant tout est Français[1].

On pourrait continuer le récit des luttes intérieures d'Elzéar en y joignant l'analyse de ses œuvres et la chronique théâtrale, mais ce serait trop long et peut-être monotone. D'ailleurs nous le retrouverons mêlé à la vie de sa mère : il est souvent auprès d'elle, et, quand il

1. Dans sa vieillesse, Elzéar oubliait même qu'il avait eu des hésitations, et il écrivait : « Bien que ma patrie n'ait été pour moi qu'une marâtre qui m'a traité en déserteur, au lieu de voir en moi un enfant qu'on emporta hors de la maison pour le soustraire à l'incendie ; bien qu'elle m'ait dépouillé de l'héritage de mes pères, avant l'âge où la moralité développée peut offrir une prise à la justice, — je n'ai jamais voulu porter les armes contre elle. »

est loin, — à Venise, à Spa, à Vienne, — il est si regretté, son absence fait un si grand vide qu'en parlant d'elle il faut encore parler de lui. Je ne veux pas faire suivre deux fois au lecteur les mêmes chemins, et je ne veux pas non plus l'égarer à la suite de madame de Custine, malgré les agréables surprises que pourrait procurer la société d'une femme aussi sentimentale que jolie. J'aurai pourtant recours à elle pour avoir des renseignements sur nos papiers qu'il ne faut pas perdre de vue. Elle était disposée à voir les choses en beau et, après son retour en France, croyant la tranquillité définitivement rétablie, elle avait réclamé la cassette si chère à madame de Sabran. Voici la lettre que Thirion lui répondit à ce sujet :

Toulouse, ce 30 ventôse an IV (20 mars 1796).

« Madame,

» Cette cassette renfermant des manuscrits dont vous me faites demander des nouvelles est dans mes mains, telle qu'elle y a été remise. J'en ai eu soin comme d'un objet d'autant plus précieux qu'il intéressait des personnes qui me

sont toujours chères. Je ne vous dissimulerai pas qu'en bien des circonstances j'ai eu de la peine à la conserver. Je suis tout prêt à la remettre, mais, si je n'ai pas le bonheur que ce soit à la personne même, vous ne trouverez certainement pas mauvais que ce soit du moins sur une lettre d'elle : c'est la satisfaction que je désire avoir que de revoir l'écriture d'un homme que j'ai tant de sujets d'aimer et de regretter. La première fois que vous lui écrirez, madame, je vous supplie de rappeler à son souvenir et ma reconnaissance et mon ancien attachement qui ne finira qu'avec ma vie. Je vous demande aussi la permission d'avoir l'honneur d'aller vous voir lorsque j'irai à Paris.

» Je suis..., etc.

» THIRION. »

Le fidèle secrétaire n'avait pas des prétentions exagérées ; il avait raison de demander une décharge, et il avait bien droit à quelques remerciements pour avoir gardé ces lettres d'amour qui, tout inoffensives qu'elles étaient, auraient pu être contre lui des pièces à conviction. Il fallait encore de la prudence, et la

négociation a dû demander un certain temps, car c'est seulement dans une lettre de madame de Custine du 12 janvier 1797 que je lis ces mots : « J'ai enfin la cassette ».

Grâce à Maurice Séguier, par conséquent grâce à elle, nous aurons encore l'année suivante des nouvelles du précieux dépôt. Il était rentré en France dès le mois de mai 1797, ce bouillant chevalier qui, deux ans auparavant, cherchait à enrôler son ami sous les drapeaux de Condé; il avait ressenti le coup de foudre, au moment où Elzéar plaçait dans sa bouche des vers si belliqueux, et depuis il n'avait eu qu'une idée : se rapprocher de madame de Custine. Il s'exposait beaucoup et le danger augmenta encore après le 18 Fructidor, au point qu'à plusieurs reprises elle dut le cacher dans sa maison. Elle avait des amis parmi les victimes, mais elle en avait aussi parmi les bourreaux et cet asile fut respecté. C'est de là que Séguier écrit le 1er brumaire an VII (22 octobre 1798) : « Une nouvelle bourrasque vient de me rejeter dans le temple de l'amitié! vous vous doutez bien que ce temple est la maison de votre Delphinette; elle vient

d'avoir la bonté de m'y recevoir et, durant quelques jours, je respire le même air qu'elle. Vous dire si cet air-là me sera aussi salutaire qu'il devrait l'être, c'est ce que je ne puis vous assurer.... » Ensuite, il parle de son amour méconnu à madame de Boufflers [1], qui, sans l'encourager, était sa confidente, mais pour le moment ce n'est pas là notre affaire, et il ajoute : « D'après la permission que vous m'en avez donnée par votre fille, je vais me mettre à lire avec elle vos lettres et celles du chevalier et je tâcherai d'appeler à la lecture le bon génie qui vous les a inspirées. J'aurais bien besoin qu'il se fît un peu mon ami. Suivant votre désir, je mettrai à part tout ce qui a rapport au voyage du Sénégal, et, si nous parvenons à réunir les autres œuvres éparses, nous en ferons une édition complète... »

Il me semble assister à cette lecture. Je les vois, dans la petite maison de la rue Martel, se passant l'un à l'autre les feuilles jaunies que j'ai

1. Au mois de mai 1797, Boufflers avait enfin épousé madame de Sabran à Breslau; il avait par conséquent cessé d'être chevalier de Malte et il portait le titre de marquis auquel il avait droit. On continuait cependant dans l'intimité à l'appeler : le chevalier.

là sous les yeux. Delphine reconnaît comme dans un rêve cette société brillante qui a été la sienne et qui est à jamais disparue; elle retrouve des détails sur son enfance, le récit de son mariage; elle s'aperçoit qu'elle a beaucoup aimé son mari. Parfois ils s'interrompent pour faire appel à des souvenirs plus récents, et les campagnes de Maurice alternent avec les drames sanglants auxquels elle a été mêlée. Tout d'un coup on sonne à la porte : tandis qu'il se cache, elle va recevoir, peut-être un affreux terroriste, et elle lui prodigue ses sourires qui étaient, paraît-il, tristes mais doux. Puis, le visiteur parti, ils reprennent leur lecture, et, quand madame de Sabran et Boufflers parlent le langage de la passion, Maurice prend un ton pénétré, sa voix est insinuante, il invoque le bon génie qui a inspiré ces lettres, mais,—bon génie ou dieu malin,—quel que soit le nom qu'on lui donne, l'amour ne vient pas toujours quand on l'appelle, et Delphine résiste aux prières de celui qui l'a peut-être le plus aimée.

Elzéar, lui aussi, avait bien failli revenir en France, non pas en même temps que Séguier,

mais plus tard, après la seconde visite de madame de Custine : elle était si entraînante, en parlant de la patrie, qu'il avait été sur le point de la suivre à la fin de juillet 1798. Puis il était retombé sous l'influence de l'évêque de Laon, et il ne voulait même plus partir avec sa mère, quand il avait un passeport et qu'il pouvait rentrer sans danger. Ce furent de nouveaux déchirements : elle suppliait avec son cœur, il raisonnait avec son esprit, et, pendant les huit mois que dura cette correspondance, ils ne purent s'entendre, comme s'ils avaient parlé une langue différente .« Je crains la boue de Paris, écrivait-il le 7 juin 1800; comment y marcher sans se crotter? Je suis pour la politique précisément comme pour la religion, et royaliste comme je suis catholique. Je ne suis point assez dévot pour communier, ni assez incrédule pour ne pas me croire sacrilège en foulant aux pieds les hosties. Le respect des siècles m'en inspire pour l'objet de leur vénération. Enfin, je ne me consolerais jamais de paraître méprisable à aucun de ceux que je serais forcé d'estimer. »

Delphine lui avait bien caché quelques-unes

de ses nouvelles relations, mais il en savait assez au sujet de sa société habituelle pour être effrayé : « Ma sœur, à ce que je puis juger, voit beaucoup madame de Montesson [1]; sans doute elle voudra me mener chez cette femme que j'ai connue autrefois, et, si je refuse, je les choquerai toutes deux. Le chevalier de Boufflers, qui fort noblement et fort courageusement, allait voir le comte de Ségur [2] à Berlin n'aura sûrement pas manqué de le revoir à Paris et d'en faire sa société habituelle; puis-je vivre avec l'un sans voir l'autre? Or, ma pauvre mère, il n'y a personne de plus décrié que M. de Ségur et madame de Montesson. Je

1. La marquise de Montesson (1737-1806) née Charlotte-Jeane Béraud de la Haie de Riou, remariée secrètement en 1773 avec le duc d'Orléans petit-fils du Régent. Pendant l'expédition d'Egypte, elle s'était liée, aux eaux de Plombières, avec Joséphine qu'elle avait connue autrefois et elles entretenaient une correspondance suivie. Un jour, en parcourant les papiers de sa femme, Bonaparte trouva une lettre de madame de Montesson qui contenait cette phrase : « Vous ne devez jamais oublier que vous êtes la femme d'un grand homme. » Il demanda à voir la donneuse de conseils et il lui fit rendre le douaire que Louis XVI lui avait accordé à la mort du vieux duc.

2. Le comte de Ségur (1753-1832) avait été fort mal reçu à Berlin quand il fut envoyé comme ambassadeur, au commencement de 1792, par le ministère constitutionnel. Il a été sous l'Empire grand-maître des cérémonies et il s'était de bonne heure rapproché du Premier consul.

vois encore que les affaires du chevalier l'auront forcé à voir assidûment Bonaparte, Cambacérès, tous les gouvernants; je vois que ma sœur, s'étant trouvée compagne de prison de madame Bonaparte, l'aura revue sur le trône et voudra me conduire aux pieds d'une idole qu'il m'est impossible d'encenser... » Et puis, quand il était ébranlé, qu'il paraissait disposé à partir, il apprenait qu'il avait été sérieusement question du mariage de Delphine avec le général Beurnonville, et il poussait des cris d'aigle. Un autre jour, il lisait dans les gazettes des couplets de Boufflers en l'honneur de Bonaparte; le 29 octobre 1800 il écrivait encore à sa mère : « J'irais vous chercher dans une fournaise et non pas dans un égout ».

Tant qu'il resta près de l'évêque, les lettres les plus suppliantes ne purent triompher de ses hésitations; mais, le 13 novembre, il rejoignit sa mère à Altenbourg, croyant lui faire ses adieux; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et alors son parti fut bientôt pris. Ses scrupules s'envolèrent, il ne put se résigner à un éloignement aussi cruel et il prit avec elle le chemin de la France. Dans les derniers jours

de décembre, le *nid de hiboux*, comme disait madame de Custine, était au complet.

Bien entendu un pareil événement devait exercer la plume d'Elzéar : ce fut le sujet d'une comédie en prose qui pourra, en 1900, inspirer les auteurs de Revues, mais dont le style solennel ne sera certainement pas imité. Elle est intitulée : *le Départ du dix-huitième siècle*.

SCÈNE PREMIÈRE. — Le Siècle lui-même cause avec le Destin et Mercure, il fait son inventaire et il est fort malmené par ses interlocuteurs. Mais il s'aperçoit que le moment de partir approche, il ne lui manque qu'un moyen de transport. Mercure propose une immense voiture traînée par les chevaux de l'Apocalypse : « c'est l'équipage d'une mère empressée, mais empêtrée, qui fait trois lieues par jour vers une fille chérie, tandis que son cœur fait cent fois le trajet par minute. » Le XVIIIe siècle n'est pas pressé de partir pour l'éternité ; il attendra.

SCÈNE II. — Nous sommes sur la route. Les voyageurs s'impatientent, ils pressent le cocher qui se plaint d'avoir un attelage fort incohérent : « l'hippogriffe du Désir avec les rosses de

la Nécessité ». Mercure qui se trouve là par hasard et qui vend un peu de tout propose, comme renfort, le cheval Pégase : « il n'en est pas de plus rapide, c'est le coursier de la pensée. »

SCÈNE III. — Elle se passe rue Martel [1]. Même impatience. Boufflers, Delphine, son fils Astolphe et le précepteur Berstœscher sont là qui se désolent. Les voyageurs n'arriveront donc jamais! Le XIXe siècle finira par les devancer! Tout d'un coup on entend des grelots, le claquement d'un fouet : « Les voilà! les voilà qui arrivent! enfin ce sont eux! — Tiens! mais leur voiture est une maison. — Celle de la tortue, observe le chevalier. — Courons les embrasser, dit Delphine, nous les gronderons à loisir. »

Alors chacun chante son couplet.

On peut supposer que, voyageant dans une aussi grande voiture, la mère et le fils apportaient leurs papiers. Il est souvent question de ceux d'Elzéar dans la correspondance échangée en 1800. Il en avait laissé une partie à

1. Petite rue, au fond du faubourg Saint-Denis, où madame de Custine habitait depuis sa sortie de prison et qui existe encore. Elle est placée entre la rue des Petites-Écuries et la rue Paradis.

Wimislow, quand il avait été retrouver l'évêque, mais à Vienne il en avait encore beaucoup d'autres, et, le 7 juin, à un moment où il paraissait disposé à céder aux instances de sa mère, il écrivait : « Je ne sais qu'imaginer pour mes pauvres papiers dont je ne voudrais pas me séparer, s'il était possible. Quoique beaucoup méritent le feu, je me sens des entrailles trop paternelles pour leur infliger un pareil traitement. Trouve-moi le moyen de les emporter, de manière à leur éviter le risque d'être visités. »

Et madame de Boufflers lui répondait le 22 juillet : « Ne brûle point tes papiers, apporte-les à Altenbourg. Je saurai alors positivement si l'on fouille beaucoup à la frontière de France, et, s'il y a quelque risque à courir, tu laisseras une malle au bon Thummel [1] qui te la fera tenir ensuite. Pour ceux que tu m'as laissés, je les ai avec moi, cachetés comme tu me les as remis : n'en aie aucune inquiétude. J'ai aussi avec moi ceux de ta sœur, ce qui

1. Maurice-Auguste de Thummel (1738-1817), littérateur, ministre du duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Il était lié avec Boufflers qui a séjourné deux fois chez lui, à la fin de 1791 et dans le courant de 1792.

fait que je suis chargée, comme un mulet, de tout l'esprit de mes enfants qui n'est rien moins que léger. Mais n'importe! je serais encore bien plus embarrassée de leur bêtise. »

Les papiers de madame de Custine, c'était le journal, dont il est souvent question dans ses lettres, qu'elle tenait régulièrement, qu'elle avait apporté à Closter-Heilbron, en 1798, pour le faire lire à sa mère et à son frère, et qui, sans doute, lui a été rendu, car je n'en trouve aucune trace. Pour nous c'est grand dommage, mais il faut déjà se féliciter de ce que bien des lettres écrites par elle, aux plus mauvais jours de la Révolution, aient pu arriver à destination et nous aient été conservées.

Il n'est question nulle part du dépôt qui aurait été confié à Thummel; je suppose donc que la grande voiture était chargée de l'esprit de toute la famille et je m'explique ainsi la lenteur de sa marche. Madame de Boufflers avait été si bien traitée à Berlin par l'ambassadeur Beurnonville qu'elle devait avoir un passeport en règle et ne craindre aucune recherche à la frontière.

Une fois encore elle parle des papiers : c'est

dans une lettre écrite en 1801 à la princesse de Clary. A propos d'une nouvelle édition des œuvres de Boufflers, elle dit : « Il y aura une collection de lettres écrites au Sénégal et dans différents pays où il a été ensuite, extrêmement intéressantes. » Il est curieux de constater que, dès 1801, et même trois ans auparavant (voir la lettre du chevalier Séguier du 22 octobre 1798), on pensait à faire paraître ces lettres du Sénégal qui n'ont vu le jour qu'en 1875, et en partie seulement; mais faire imprimer des lettres d'amour, du vivant de leurs auteurs, était chose un peu délicate et je comprends qu'on y ait renoncé.

J'ai dit plus haut qu'Elzéar, en revoyant sa mère à Altenbourg, n'avait pas hésité à la suivre et je crois bien avoir dit la vérité, car, dès le premier jour, son parti était pris; mais je dois avouer qu'on pourrait supposer le contraire, en lisant la lettre que, le 16 novembre, jour de son départ, il adressait à monseigneur de Sabran : « Nous avons eu, écrivait-il, de longues discussions ou plutôt de longs débats et de déchirantes scènes. Enfin je n'ai cédé qu'en exigeant une promesse par écrit où elle s'en-

gage..., etc. » Il éprouvait le besoin de se justifier auprès de l'évêque, il voulait avoir une pièce pour la lui communiquer, mais enfin il y attachait une certaine importance puisqu'ensuite il ne l'a pas jetée au feu. En voici le texte exact :

« J'exige, pour suivre madame de Boufflers, qu'elle signe cet engagement sacré comme quoi elle me laissera parfaitement libre de mes démarches, de mes sociétés, de ma conduite et de mon genre de vie dans l'endroit où elle prétend me mener, et comme quoi elle ne souffrira, sous aucun prétexte, que personne de ce qui l'entoure n'attente à ma volonté dans aucun de ces rapports. *A Altenbourg, le 13 novembre 1800.* » Au-dessous, la signature de madame de Boufflers [1] qui en outre a apposé son cachet.

Aussi ai-je été fort étonné, en constatant qu'à peine arrivé en France Elzéar passait sa vie chez madame de Staël, dont la société était tout au moins un peu mêlée. On l'a accusée, bien à tort, d'avoir été mêlée aux préliminaires du 18 Fructidor; mais il faut reconnaître que les auteurs

1. La signature seulement est de l'écriture de madame de Boufflers. Le texte a été écrit par Elzéar.

de ce grand crime politique avaient fréquenté son salon, que Benjamin Constant avait été l'orateur du *Cercle constitutionnel* qui s'était formé chez elle à l'hôtel de Salm en opposition avec le *Club de Clichy*, et que Talleyrand, dont elle éprouvait déjà l'ingratitude, avait été présenté par elle à Barras. Dans ses *Réflexions sur la paix extérieure et intérieure* elle avait cherché à rallier à la République les Français de tous les partis, et dans son dernier ouvrage : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, elle considérait la religion chrétienne, qui devait pourtant adoucir ses derniers moments, comme une institution qui avait rendu autrefois des services à l'humanité, mais qui avait fait son temps.

Assurément elle était éclectique en toutes choses et elle voyait certains royalistes, mais, tous les dix jours, elle recevait à dîner Garat, Cabanis, Chénier, Ginguené et Daunou qui chantaient ses louanges. Comment le farouche Elzéar s'exposait-il à rencontrer les écrivains de la *Décade philosophique* qu'il devait détester? En tout cas il était certain de trouver chez elle l'inévitable Benjamin Constant.

Le problème est inexplicable, ou plutôt il est bien facile à comprendre. Avant la Révolution, elle était l'amie du chevalier de Boufflers et elle connaissait madame de Sabran ; elle a dû venir rue Martel, et c'est là qu'Elzéar l'aura vue un jour, peut-être malgré lui. Déjà il lui savait gré d'avoir écrit, en 1794, un beau plaidoyer en faveur de Marie-Antoinette ; actuellement ils avaient une haine commune : celle de Bonaparte ; l'amour aura fait le reste et l'amour seul aurait suffi. « Elle n'était pas jolie, dit le poète danois Œlenschlœger, mais il y avait dans l'éclair de ses yeux noirs un charme irrésistible, et elle possédait au plus haut degré le don de subjuguer les caractères opiniâtres et de rapprocher par son amabilité des hommes tout à fait antipathiques. Elle avait la voix forte, le visage un peu mâle, mais l'âme tendre et délicate. » Z. Werner parle de « ses yeux superbes dans lesquels une grande âme divine non seulement étincelle, mais jette feu et flamme ». Elzéar est venu se brûler à cette flamme qui en a consumé bien d'autres ; son cœur plaintif a trouvé de l'écho dans celui de madame de Staël qui, elle aussi, avait ses heures de mélancolie,

même de désespoir. Mais surtout, — car l'amour vit de contrastes encore plus que de ressemblances, — il avait quelque chose d'efféminé, son esprit trop ingénieux était paralysé par la recherche de la forme [1], son caractère était faible, malgré son opiniâtreté; c'étaient autant de raisons pour qu'il fût séduit par cette femme virile, par cette Corinne qui, au Capitole, au cap Misène ou dans son salon, semblait toujours dans le feu de l'improvisation.

Il fit donc partie de cette cour cosmopolite qui longtemps se réunit autour d'elle, et qui déplut à l'empereur comme au premier consul : les auteurs qui se sont occupés de madame de Staël le citent presque tous comme un des fidèles habitués. Il l'accompagna à Saint-Brice chez madame Récamier, à Auxerre, à Vincelles chez M. Bidermann, à Rouen, à Accostat chez la comtesse de Castellane, à Chaumont-sur-Loire chez M. le Ray, à Fossé chez le comte de Salaberry. Il alla souvent à Coppet où il faisait des séjours de plusieurs mois, et un de

1. Trouvant la prosodie trop simple, il s'était évertué à la compliquer et il appelait *Elzéariques* les vers qu'il composait d'après ces nouvelles règles.

ces voyages faillit même lui coûter la vie, car, en s'y rendant avec la voiture et les gens de madame Récamier, il fit dans les montagnes du Jura une culbute épouvantable. « Nous avons fait, écrivait-il le 10 juillet 1807, trois tours entiers sur des blocs de rochers dont la montagne était garnie ; la voiture, comme de raison, a été brisée, madame Récamier en a été quitte pour avoir le pied foulé, pour moi je n'ai rien eu du tout, mais nous devions nous casser le cou vingt fois. Madame de Staël, que l'amitié ferait aller au bout du monde, n'a pas manqué d'accourir au-devant de sa belle amie culbutée : je crois que cela me fait assez d'honneur que sa première chute soit avec moi. »

C'est à Coppet surtout qu'il eut l'occasion de se montrer acteur consommé, et j'ai lieu de croire qu'il fut pour beaucoup dans la passion que madame de Staël prit pour le théâtre. La société de Genève assistait souvent à ces représentations ; celle de *Phèdre* eut un grand retentissement : la maîtresse de céans fut aussi dramatique dans le rôle principal que madame Récamier fut touchante dans celui d'Aricie, et Elzéar-Hippolyte éclipsa le long Benjamin

qui, avec ses lunettes dont il ne se séparait jamais, fit un Thésée fort médiocre. On jouait des pièces de tout genre, des proverbes de Carmontelle, des tragédies de Voltaire; on jouait aussi des œuvres d'amis, *Attila* du poète allemand Z. Werner, *Wallenstein* de Benjamin Constant, l'*Amant alchimiste*, un opéra comique dont Elzéar avait fait le libretto, et sa comédie du *Grand monde* dont il fut si content qu'il eut l'idée de la faire imprimer. Enfin madame de Staël composa pour le théâtre de Coppet plusieurs petites pièces inoffensives qui ont été recueillies dans ses œuvres, sous le titre d'*Essais dramatiques*.

Elle distribuait inégalement ses faveurs entre ses admirateurs qui généralement se détestaient et qu'elle avait grand'peine à maintenir en paix sous son sceptre; je ne sais pas au juste quelle fut la part réservée à Elzéar, et, pour permettre au lecteur de se faire une opinion sur cette question d'ailleurs délicate, il faudrait reproduire trop de lettres et de billets. Je suis porté à croire qu'il fut peu favorisé, car, dans ses notes, dans ses brouillons, je ne vois pas un chant de triomphe, mais seulement des

récriminations : « Laissez-moi vous fuir, écrivait-il, et tâcher de me guérir par l'absence... Pourquoi vous ai-je rencontrée? Je m'en félicitais comme du plus grand bonheur de ma vie, et c'est depuis ce moment que je n'ai plus une heure de tranquillité. C'est par vous que le trouble est entré dans mon âme... » On sait combien était orageuse la liaison de madame de Staël avec Benjamin Constant; lorsqu'il y avait brouille, Elzéar offrait ses consolations qui manquaient bien un peu de désintéressement : « Que je souffre de vous voir souffrir, sans pouvoir adoucir votre peine! Moi qui vous aime de toutes les puissances de mon âme, verrai-je un mur d'airain s'élever entre vous et moi, tandis que je suis encore à côté de vous? Je n'ose plus approcher d'une douleur que, peut-être, je ne puis apprécier assez, faute d'en estimer l'objet. Je ne concevrai jamais qu'il ne puisse exister pour vous dans l'univers qu'un seul être, depuis que vous le savez méprisable et perfide... » Il lui écrivait en effet, même quand ils étaient sous le même toit, et j'ai plusieurs lettres dans lesquelles leurs écritures sont alternées : « Puisqu'il m'est impossible de vous parler, il

faut bien que je vous écrive; » et presque toujours c'est pour se plaindre qu'il écrivait.

Madame de Staël au contraire se montre douce et patiente et je dois avouer que je me la figurais toute différente. C'est qu'il y avait en elle plusieurs femmes, — peut-être même plusieurs hommes. — On oublie, en lisant cette correspondance, qu'elle avait la voix forte et le visage mâle; on oublie son impétuosité, ses colères et on retrouve seulement l'âme tendre et délicate qu'Œlenschlœger avait bien su découvrir. Ses lettres sont écrites à la hâte, souvent incorrectes; elles n'étaient certes pas destinées à être publiées et cependant je crois devoir en donner quelques extraits, car, si elles n'ajoutent rien à son bagage littéraire, elles sont peut-être de nature à la faire aimer davantage : « Vous êtes un homme plus que fier, vous êtes irritable, et certainement il me serait facile de vous éloigner, puisqu'il m'est difficile de vous retenir... Vous êtes devenu un besoin de mon cœur... Votre amitié pour moi est toute bizarre, il y a des haines qui lui ressemblent... Je ne suis jamais loin de vous sans penser à tout le charme que vous répandez sur ma vie

et sans craindre le moment qui va nous séparer... Je pense toujours avec inquiétude que votre amitié n'est pas un bien solide et qu'un caprice peut me la ravir, tandis qu'aucune circonstance ne pourrait m'ôter la reconnaissance et le ressouvenir de cette année... » Elle le prenait par son faible et lui faisait des compliments : « Vous prétendez que je commence ma lettre avec l'impatience de la finir, je n'en sais rien; mais, si cela était, il n'en faudrait rien conclure, ni contre mon sentiment, ni contre le plaisir que me font vos lettres : je vous réponds pour que vous m'écriviez, je n'ai pas une autre intention. Vous savez écrire une lettre, vous! moi je sais parler ou faire un livre, mais une lettre est une communication si incomplète! un quart d'heure de causerie en dirait plus... Je commencerai donc mon livre sans vous, il s'en ressentira cruellement. Je ne sais pas écrire le français sans votre secours, et, comme on se fait toujours des compliments sur ses défauts, je trouve dans la sincérité même, qui donne le besoin de rendre exactement chaque nuance de ses idées, la raison pour laquelle je suis incorrecte. On est à l'étroit

dans la grammaire : elle m'étouffe et me paralyse... »

Si elle lui demandait des conseils, elle lui en donnait aussi quelquefois et, pour les faire accepter, elle y joignait de bonnes paroles : « On vous accuse de mettre un peu trop d'esprit dans ce que vous écrivez. Il est vrai qu'avec un caractère et une âme très naturels, et avec un talent plein de force, vous mettez quelquefois trop d'ornement dans le style. Ne faites plus cela, et ce que vous appelez l'obscurité ne sera pas votre partage... A présent j'ai de l'amour-propre pour vos succès. C'est singulier d'avoir pris cette alliance en si peu de temps, mais des êtres tels que vous sont si rares qu'il faut se hâter de les aimer avant de mourir... »

Après la suppression de son livre sur l'Allemagne [1], elle lui écrit le 28 octobre 1810 : « Je comptais un peu sur votre inépuisable bonté pour me mander en détail tout ce qui se disait

1. Bien que cet ouvrage eut été approuvé par la censure, le duc de Rovigo, nouvellement nommé ministre de la Police, en avait ordonné la suppression; de plus il avait enjoint brutalement à madame de Staël de quitter la France dans les trois jours.

à Paris sur la suppression de mon livre, et j'y compte pour le défendre, puisqu'il ne peut se défendre lui-même... » Enfin je lis, datée de Coppet le 8 septembre 1811, cette lettre à laquelle je me ferais scrupule de rien retrancher : « Vous avez bien fait de m'écrire une douce lettre, car vous auriez eu de la peine d'ajouter à l'état affreux où je suis. Mathieu et madame Récamier sont exilés; l'état où vous m'avez vu à Auxerre, n'est rien à côté de mon désespoir actuel. Je ne sais ce que je ferai, je ne sais ce que je deviendrai. Auguste est parti pour Paris, afin d'aller rejoindre madame Récamier et de savoir ce qu'elle fait [1]. J'aurais eu bien besoin de vous voir, mais n'y a-t-il pas de danger à se voir à présent et puis-je concevoir la possibilité d'une jouissance? Au moins plaignez-moi, plaignez-moi beaucoup, et, si je meurs, écrivez quelque chose qui me fasse connaître et regretter. Rappelez-moi au souvenir de madame de Boufflers et du chevalier; qu'ils vivent tranquilles en s'aimant, il n'y a plus que

1. Elle se retira à Châlons-sur-Marne. Elle était, ainsi que Mathieu de Montmorency, exilée, non pas hors de France, mais à quarante lieues de Paris.

cela dans le monde. Adieu, cher Elzéar, je vous embrasse en fondant en pleurs; ne perdez pas ces lignes, hélas! qui sait si j'en écrirai beaucoup encore! »

De pareilles lettres auraient pu, dès cette époque, motiver contre lui des mesures de rigueur, et il n'en avait pas fallu davantage pour faire exiler madame Récamier et Mathieu de Montmorency, mais il ne perdit rien pour attendre. Napoléon continuait à détester madame de Staël qui, malgré sa défense, avait quitté furtivement Coppet le 23 mai 1812. Les plus grands événements ne lui faisaient perdre de vue ni les petits intérêts, ni ses petites rancunes, et il avait été fort irrité d'apprendre que, pendant la désastreuse campagne de Russie, elle était à Saint-Pétersbourg, fêtée par ses ennemis, buvant au succès de leurs armes [1]. Ne pouvant l'atteindre elle-même, il voulut se venger sur les amis qu'elle avait laissés en France et il les fit surveiller. Tandis qu'elle était à Stockolm, la police intercepta sa

1. Dans un banquet qui lui était offert, on porta un toast aux succès des armées russes : « Non pas contre la France, s'écria-t-elle, mais contre celui qui opprime la France! »

correspondance avec Elzéar qui, bien malencontreusement pour lui, venait d'être reprise et les conséquences furent terribles : le 13 avril 1813, il était arrêté à cinq heures du matin, ses papiers étaient saisis et, après un interrogatoire sommaire, il était enfermé au donjon de Vincennes. Il n'y avait plus de lettres de cachet : c'était une des grandes conquêtes de la Révolution, mais une simple note ministérielle en tenait lieu, et la démolition de la Bastille n'avait pas fait disparaître les prisons d'État.

Il fut même traité comme un dangereux conspirateur et mis au secret. On peut juger du désespoir de sa mère qui se sentait vieille, malade, et craignait de ne jamais le revoir. Cependant elle eut bientôt la consolation de pénétrer dans sa prison, grâce à la protection de la reine Hortense qui connaissait madame de Custine et qui avait auprès d'elle comme chevalier d'honneur, un ami de Boufflers, le comte d'Arjuzon. La bonne reine ne s'en tint pas là : elle unit ses efforts à ceux du maréchal Oudinot duc de Reggio [1] qui, allié à la plus haute aris-

1. A l'automne de 1814, Elzéar a été au château de Jeand'heur (département de la Meuse) pour remercier l'illustre

tocratie, avait avec les Boufflers beaucoup de relations communes et qui ne laissait jamais échapper une occasion de faire le bien. Il venait de prendre une part éclatante à la victoire de Bautzen et il était bien en droit de demander une grâce à l'empereur. Cette double intervention finit par réussir : Elzéar fut mis en liberté au commencement de juillet, mais exilé, sa vie durant, à cinquante lieues de Paris; il partit avec sa mère pour Plombières.

Hortense fit de nouveaux efforts [1] pour qu'il fût autorisé à résider à Saint-Léger [2] sous la

maréchal; il était accompagné de sa mère et aussi du vieux Boufflers qui, déjà malade et bien près de sa fin (il est mort le 18 janvier 1815), avait tenu à être du voyage.

Madame Perron, née Oudinot, a retrouvé dans ses papiers de famille et m'a fait l'honneur de me communiquer plusieurs lettres dans lesquelles madame de Boufflers et son fils expriment leur reconnaissance en termes touchants. Le poète s'est aussi montré; Elzéar a composé à cette occasion une pièce de vers qu'il a gravée sur un peuplier de l'île Eugénie à Jand'heur le 27 octobre.

1. Mademoiselle d'Arjuzon m'a fait l'honneur de me communiquer une lettre qui a été adressée à son arrière-grand-père par Boufflers, le 9 septembre, et dans laquelle il est question de ces démarches.

Mademoiselle Cochelet, dans ses Mémoires, parle aussi des relations de la reine Hortense avec les Boufflers. Je relèverai seulement une petite erreur de date : c'est le 12 août 1813. et non pas le 12 avril, que madame de Boufflers écrivait à mademoiselle Cochelet [t. I, p. 134].

2. Petite propriété située à la porte de Saint-Germain-en-Laye que Boufflers avait achetée en 1803 à M. de Bellaire.

surveillance de la police; Boufflers, qui était bien en cour, se portait garant de la conduite de son beau-fils : « Je serai son gardien, écrivait-il, je serai aussi son mentor et, s'il en était besoin, je lui enseignerais ce que je sais le mieux, à aimer sa patrie, son devoir et son empereur. » Sur ce dernier point il s'engageait beaucoup et sans doute il ne fut pas cru sur parole, car Elzéar dut s'installer dans la Côte-d'Or chez madame de Saint-Julien. D'ailleurs l'année suivante son exil *perpétuel* avait pris fin; il revenait à Paris, tandis que Napoléon prenait le chemin de l'île d'Elbe.

Toutes les pièces de vers qu'il a composées à Vincennes portent l'empreinte d'un sentiment religieux très prononcé [1]; cette captivité de trois mois a peut-être été pour lui une retraite salutaire, mais elle a été un coup bien rude pour madame de Boufflers, et ce n'était pas le premier chagrin que madame de Staël lui fît indirectement éprouver. Déjà, depuis longtemps, elle gémissait des séparations continuelles dont

1. Il a composé dans sa prison deux belles prières à la Sainte Vierge, des litanies aux neuf chœurs des anges, une invocation à l'archange Gabriel, une autre à Saint-Louis de Gonzague, etc.

la passion d'Elzéar était la cause; elle lui écrivait souvent, longuement, pour le rappeler [1], et elle se faisait suppliante, comme en 1800 lorsqu'elle cherchait à le ramener en France.

Parfois même, en désespoir de cause, elle s'adressait à la fée qui le retenait dans sa demeure enchantée. Boufflers s'en mêlait aussi : « Je n'ai pas le droit, écrivait-il un jour à Elzéar, de vous gronder comme votre mère, mais j'ai celui de vous aimer comme elle et de vous rappeler de toutes les forces de l'amitié et de la raison. » Un autre jour il écrivait à madame de Staël : « Rendez-nous-le, chère dame, pour un moment, et nous vous le rendrons après pour aussi longtemps, non pas qu'il voudra, car je sens par moi-même que cela mènerait trop loin, mais tant qu'il pourra vous être de quelque consolation. Regardez-le auprès de vous comme notre représentant, comme notre cœur que nous vous envoyons pour vous aimer de plus près... » Il n'oubliait pas qu'autrefois il avait été fort empressé auprès de la jeune ambassadrice, et il était toujours galant,

1. Le *Correspondant* du 10 janvier 1894 contient quelques extraits de ces lettres.

malgré ses soixante-quinze ans, mais il disait lui aussi : « Rendez-nous-le, » tandis qu'elle entendait garder tous ses adorateurs autour d'elle.

L'amour maternel résiste à bien des blessures et celui de madame de Boufflers n'a jamais changé. Il n'en fut pas de même de l'affection de madame de Custine pour son frère. Pendant la Révolution, elle s'était exposée aux plus grands dangers pour lui faire des confidences parfois naïves, pour lui écrire des lettres touchantes et pour conserver les siennes; on aurait pu croire qu'ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre, et, depuis qu'il leur était si facile de vivre ensemble, ils étaient séparés par d'autres barrières qu'eux-mêmes avaient élevées. L'amour, ce grand coupable, en était la cause : ils étaient dominés par un sentiment qui était plus fort que leur amitié et que chacun d'eux désapprouvait.

Elzéar détestait Chateaubriand qui, de son côté, ne pouvait le souffrir et, par exemple, écrivait dédaigneusement un jour : « J'ai vu votre mère et votre frère. Celui-ci a trop d'esprit pour moi. » Très différents sur tout le reste,

ils n'avaient que deux points de ressemblance et qui n'étaient pas faits pour les rapprocher : un orgueil immense et un mauvais caractère. D'autre part, Delphine n'avait pas de sympathie pour madame de Staël : j'en vois la preuve dans un grand nombre de lettres. Ainsi elle n'a jamais voulu l'inviter à venir à Fervacques, et Elzéar en a été très blessé. N'ayant pas osé faire lui-même la demande, il avait chargé madame de Boufflers de la négociation : « Je voudrais bien, écrivait-il en septembre 1806, que ma sœur engageât madame de Staël : tâche de la déterminer. Je lui ai écrit, mais sans lui en parler, car elle aurait cru que je ne prenais la plume que pour cela. Qu'elle ne s'effarouche pas de recevoir Corinne qui est d'ailleurs fort prévenue en sa faveur; c'est la personne la plus naturelle et qui met le plus vite à son aise. » Il aurait pu ajouter : et qui se met elle-même le plus vite à son aise [1], mais en ce

1. Les villégiatures de madame de Staël et de sa cour donnaient lieu parfois à des incidents pittoresques. Ainsi Elzéar écrit le 10 août 1810 : « Imagine-toi, ma bonne mère, que le maître du château de Chaumont y est tout à coup tombé des nues, en arrivant d'Amérique, et y a trouvé la famille et la société de madame de Staël confondues de cette fantaisie qui lui prenait de revenir chez lui avec sa femme et ses enfants. Voilà madame de Staël obligée de chercher partout

moment il n'était pas disposé à plaisanter : il revint à plusieurs reprises sur ce sujet et toujours sans succès.

Je sais bien qu'on a parlé au contraire de l'intimité qui aurait existé entre les deux femmes, et cette assertion paraissait vraisemblable, puisque Astolphe a dit lui-même : « C'est en son honneur (en l'honneur de madame de Custine) que madame de Staël qui la connaissait bien, et qui l'aimait beaucoup, avait donné le nom de Delphine à l'héroïne du premier roman qu'elle publia [1]. » Mais les récits du marquis de Custine ne sont pas toujours d'une exactitude absolue, — j'en ai eu plus d'une preuve, — et, lorsque ses souvenirs déjà lointains sont en contradiction avec des lettres d'une authenticité indiscutable, il n'est pas permis d'hésiter. Le roman de Delphine a été publié en 1802 et, à cette époque, les relations de l'auteur avec la véritable Delphine ne pouvaient être que bien banales, si même elles existaient; Elzéar en

des châteaux comme des épingles et de déménager au plus vite. Scampativos général. » Elle ne resta pas longtemps dans l'embarras et, le 19 août, elle s'installait à Fossé, chez M. de Salaberry. La baronne des Cars lui offrait aussi l'hospitalité.

1. *La Russie en 1839*, par le marquis de Custine, t. I, p. 93.

effet écrivait quatre ans après [1] : « Tu devrais bien engager ma sœur à l'inviter (à inviter madame de Staël) à venir à Fervacques ; comme elle ne veut pas me permettre de faire connaissance avec ses amis, elle devrait au moins faire connaissance avec les miens. »

En 1814, les choses avaient complètement changé. Il est entendu que les grandes passions se fortifient par l'épreuve, qu'il est doux de souffrir pour l'objet aimé, mais l'éloignement et peut-être aussi l'âge un peu mûr de madame Staël avaient déjà calmé Elzéar, quand il fut enfermé au donjon de Vincennes. Il prit cet événement fort au tragique et il conserva de la rancune contre celle qui en avait été la cause : du moins je dois le supposer, car, à partir de ce moment, il parle d'elle une fois seulement dans les lettres que j'ai recueillies, et voici comment il la traite : « Cette femme qui ne s'est souvenue de moi que pour me faire du mal. »

Tandis qu'Elzéar boudait, le jeune Astolphe devenait à son tour un fervent admirateur de Corinne qui encourageait ses débuts dans la

1. Lettre d'Elzéar à sa mère, datée et timbrée du 23 août 1806.

littérature et lui témoignait de l'amitié. Madame de Custine paraît avoir été associée à ses sentiments nouveaux [1]; mais il était trop tard pour que, entre le frère et la sœur, les nuages fussent complètement dissipés et d'ailleurs le mal était fait. Pendant de longues années ils avaient été malheureux tous deux, car ce n'est pas une condition favorable au bonheur que d'aimer une femme ou un homme de génie, et ils n'avaient pu mettre en commun leurs souffrances. Elzéar allait bien de loin en loin à Fervacques, et Delphine, en écrivant à *sa petite Mé*, comme elle appelait maintenant madame de Boufflers, parlait de *Frérot*, la chargeait pour lui de ses tendresses, mais ils ne se faisaient plus de confidences comme autrefois et ils se reprochaient mutuellement une froideur dont la cause était la même.

Madame de Staël est une si grande figure qu'il est difficile de s'arrêter, quand on a commencé à parler d'elle; mais, si je me suis laissé entraîner plus loin peut-être que ne le comportait ce récit,

1. J'ai une lettre de madame de Custine à sa mère exprimant des regrets très vifs au moment de la mort de madame de Staël.

mon excuse est dans l'ascendant qu'elle a eu longtemps sur Elzéar : pendant douze ans elle a tenu la première place dans sa vie. Pourtant il ne faudrait pas croire qu'il eut été absorbé au point de ne pas reprendre ses anciennes relations; il s'en est même créé de nouvelles et particulièrement dans le monde des littérateurs que son beau-père fréquentait. Il voyait l'abbé Delille, Ducis, Campenon, Suard, et ce dernier lui était même fort utile, car il dirigeait le *Publiciste* et il donnait l'hospitalité aux œuvres d'Elzéar qui trouvait ainsi un moyen d'augmenter ses petites ressources. Il touchait cent francs par mois, et dans sa position ce n'était pas à dédaigner, pour quatre articles qui arrivaient souvent en retard, que Boufflers devait parfois achever ou même faire à sa place, lorsque madame de Staël et le théâtre de Coppet lui faisaient tout oublier. J'ai bien des lettres de Suard lui adressant des admonestations sur ce sujet rebattu et aussi des critiques, car l'académicien journaliste était plus sévère pour le style de ses collaborateurs que pour le sien, et de plus il craignait les foudres de la censure qui, malgré sa prudence, finirent par éclater sur sa

tête [1]. Elzéar devait donc s'en tenir à des récits de voyage ou à des fantaisies littéraires.

Il voyait des revenants de l'émigration; il allait, comme à Prague, comme à Vienne, chez les Montboissier; il se retrouvait dans *la volière*, — c'est ainsi qu'il avait appelé leur maison, parce qu'on y était au premier abord un peu étourdi par le ramage de cinq jeunes filles [2] aussi gracieuses et aussi spirituelles les unes que les autres, mais ayant le tort de parler toutes à la fois. Elles avaient, en 1801, repris leur vol vers la France et, si bientôt le mariage les dispersait, elles n'en restaient pas moins ses amies; une d'elles surtout, Laurette (la comtesse Pisieux) lui conservait l'affection d'une sœur.

Il revoyait l'ancien secrétaire du comte d'Ar-

1. Suart ne faisait pas une opposition ouverte au gouvernement impérial; ainsi je constate qu'il a refusé un article d'Elzéar faisant l'éloge de madame de Staël et d'autres contenant des allusions politiques; mais il n'avait pas voulu approuver dans son journal le meurtre du duc d'Enghien et le procès du général Moreau, comme on le lui avait demandé. Le *Publiciste* fut supprimé en 1810.

2. Les cinq filles de Simon de Montboissier-Beaufort-Canillac, baron de Montboissier et de Pauline de Lamoignon de Malesherbes (mariés en 1775) épousèrent le comte de Colbert-Maulevrier, le marquis de Cordoue, François de Baërt, le marquis de Gourgues et le comte de Pisieux. Elles avaient tous les talents, peignant, chantant, jouant du piano et surtout causant à ravir.

gental, madame de Vimeux[1], à qui il avait donné le surnon d'*Infirmette* en souvenir des soins qu'elle lui avait prodigués à Spa, où il s'était trouvé en 1799 malade et bien isolé, et avec elle l'inséparable compagnon qui la consolait de ses malheurs conjugaux, le commandeur de Buffevent[2].

Ils se rencontraient souvent au château d'Epinay, dans la vallée de Montmorency; la marquise de Grollier[3] la plus aimable vieille qui fût jamais, habitait cette délicieuse retraite, ainsi que son fidèle ami le bailli de Crussol[4]. Elle était en grande coquetterie avec Elzéar qui l'appelait *la fée bienfaisante*, qui célébrait en d'innombrables pièces de vers les merveilles

1. Sophie Gillet née en 1749, mariée en 1767 à René de Vimeux, officier des gardes suisses, avec lequel elle fit bientôt mauvais ménage; sa biographie qui se trouve dans les *Grandes dames et pêcheresses* de M. H. Bonhomme contient des détails intéressants, mais aussi quelques inexactitudes que j'aurai plus tard occasion de relever.

2. Jean François de Buffevent, commandeur de Malte, maréchal de camp, allié au comte d'Argental, avait une sœur chanoinesse et deux frères, le comte et le vicomte, dont il est question dans les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch.

3. Charlotte-Eustache Sophie de Fuligny-Damas, née en 1742, mariée en 1760 au marquis de Grollier, morte en 1828.

4. Alexandre-Emmanuel, bailli de Crussol (de la branche de Florensac), lieutenant général, né en 1743.

de son parc, ses îles flottantes, le temple rustique élevé à l'amitié, son chien, ses tourterelles, que sais-je encore! et elle lui répondait sur le même ton : « L'air est embaumé par les lilas et tous les rossignols chantent vos vers. » Mais un jour vint où elle ne put lui écrire elle-même; elle était devenue aveugle, elle ne pouvait plus voir les fleurs qu'elle avait su peindre longtemps en véritable artiste [1], et c'était son plus grand regret. Elle continuait cependant à les aimer, et, pendant qu'Elzéar était enfermé à Vincennes, elle lui envoyait d'Epinay des pervenches et des rosiers dont il la remerciait par des romances.

Il voyait souvent madame de Saint Julien [2], l'amie, la correspondante de Voltaire qui l'appelait *le papillon philosophe* ou *Minerve papillon*. Je crois bien que la sagesse lui était venue seulement avec les années et que le surnom de Minerve avait été prématuré, mais, dans la plus extrême vieillesse, son esprit avait toujours des ailes. Elle venait peu à Paris, elle habitait pres-

1. Canova l'appelait le Raphaël des fleurs.

2. Madame de Saint-Julien, née la Tour du Pin, dont il est si souvent question dans la correspondance de Voltaire, mourut en 1825 à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

que toujours le château de Fontaine-Française[1], où ses neveux, René, Louis et Aynard de la Tour du Pin lui tenaient compagnie et Elzéar s'y arrêtait en allant chez madame de Staël. Il raconte dans une lettre à sa mère le voyage qu'il fit à Ferney avec madame de Saint-Julien ; c'était pour elle un pèlerinage et elle était bien émue, en revoyant la petite maison qu'elle avait fait construire dans le bourg pour se rapprocher de son idole. La princesse de la Trémoïlle, qui n'avait pas le même culte pour la mémoire de Voltaire, reprochait à Elzéar son intimité avec le vieux *papillon philosophe* et lui disait malicieusement qu'après l'avoir compromise, il était obligé de l'épouser : il n'alla pas jusque-là, mais il fut heureux de trouver un asile chez elle, pendant qu'il était exilé, et auparavant il avait eu de fréquentes occasions de la voir, car elle était presque sur la route de Coppet où elle se rendait elle-même quelquefois.

Ses autres amis, même ceux que j'ai cités plus haut, ont été un peu négligés jusqu'en

1. Le château de Fontaine-Française, situé dans la Côte-d'Or, appartient maintenant à un petit-neveu de madame de Saint-Julien, M. le comte de Chabrillan.

1815. A partir de ce moment il les vit davantage, et d'autant plus qu'ils étaient en même temps les amis de sa mère et qu'il cherchait tous les moyens de la distraire. Elle avait bien besoin d'être entourée, pour se consoler de la perte de son mari qui s'était éteint le 18 janvier 1815. Déjà, depuis quelques années, on aurait eu peine à reconnaître le brillant chevalier dans ce vieillard qui mangeait trop et qui avait la digestion difficile, dans ce petit homme podagre et replet; mais elle le voyait comme il était autrefois et leur lune de miel durait toujours. Bientôt elle avait à supporter de nouveaux chagrins : la femme de son petit-fils mourait le 7 juillet 1823 [1] et leur unique enfant le 2 janvier 1826; enfin elle survivait à sa fille, à sa chère Delphine qui, minée par son amour pour l'inconstant Chateaubriand, mourait en Suisse le 29 juillet 1826.

Pendant toute cette période et jusqu'à la mort de madame de Boufflers [2], Elzéar fut un modèle de piété filiale. On les voyait toujours

1. Léontine de Saint-Simon-Courtomer, née en 1803, mariée en 1821 au marquis Astolphe de Custine.
2. Madame de Boufflers est morte à Paris le 27 février 1827.

ensemble; « Son bras, dit madame Vigée Le Brun [1] était pour ainsi dire attaché au bras de sa mère. » Elle avait bien besoin d'un soutien, car elle souffrait cruellement de rhumatismes et ses petits pieds, si souvent vantés, n'avaient plus la force de la porter. Elle eut aussi besoin d'un guide; ses yeux se voilèrent, ses beaux yeux bleus irisés de brun qui donnaient à sa physionomie une expression inoubliable. Elle devint aveugle et, à soixante-douze ans, elle dut subir l'opération de la cataracte; grâce à l'habileté de Forlenze, elle revit encore la lumière.

Ses malheurs et ses infirmités n'avaient pu altérer son égalité d'humeur : « Toujours bonne, toujours aimable, dit encore madame Vigée Le Brun, elle conservait ce charme qui plaît et qui attire tout le monde... Un soir, je vais la voir, je la trouve seule, sans lumière, je croyais n'y rester qu'un moment; mais l'attrait toujours renaissant de sa conversation si piquante, si pleine d'anecdotes que personne ne savait conter ainsi, me retint plus de trois heures

1. A la suite de ses *Mémoires*, madame Vigée Le Brun donne plusieurs portraits littéraires, entre autres celui de madame de Boufflers.

auprès d'elle. » On aurait pu en dire autant de madame de Grollier, et, quand elles se trouvaient réunies à Saint-Léger ou à Épinay, quand, rivalisant de grâce et d'esprit, elles parlaient du temps passé, les heures s'écoulaient sans qu'on s'en aperçût.

Parmi les amis qui formaient leur société habituelle se trouvait un autre aveugle, le marquis de Bouillé, toujours accompagné par son fils qui lui prodiguait les soins les plus touchants. Elzéar avait beaucoup connu le père qui s'était trouvé avec lui à Rheinsberg, chez le prince Henri de Prusse; il se lia davantage encore avec le jeune René [1] qui, au dire de madame de Genlis, était beau comme le jour et qui, lui aussi, était poète [2]. Ils s'écrivaient souvent, ils s'envoyaient leurs fables, leurs apologues et, dans cet échange, Elzéar n'avait pas toujours l'avantage. Quand son ami se maria, il composa

1. Amour-Louis-Charles-René, comte puis marquis de Bouillé (1802-1882) a été ministre plénipotentiaire à Bade et, dans sa vieillesse, ambassadeur à Madrid. Il était petit-fils du célèbre lieutenant général et fils du général Louis de Bouillé (1769-1850) qui avait épousé mademoiselle Walsh de Serrant et qui devint aveugle en 1812.

2. Il a publié une *Ode sur les rapports de l'homme avec la nature* (1822), un livre intitulé : *Essais de poésies* (1826); et plusieurs ouvrages en prose importants.

un épithalame qui fut joué ou plutôt chanté à Épinay, à l'occasion du retour de noces des deux époux. La scène se passe dans le sanctuaire de l'Amitié, puis dans le temple de l'Imagination; l'amour de René de Bouillé pour Laure de Thiars est comparé à celui de Pétrarque pour Laure de Noves, — c'était fatal [1], — et le chœur des enfants à venir termine cette pièce qui fut considérée comme un chef-d'œuvre [2].

Tous ceux qui ont lu les *Mémoires* de madame de Genlis, — on vient précisément

1. Aux rivages de Vaucluse,
Jadis un poète amant
Prenant Laure pour sa muse
Transmit son enchantement :
A Pétrarque, on voit éclore
Un rival prédestiné
Il a sa Lyre et sa Laure
Et c'est Pétrarque René..., etc.

2. La muse d'Elzéar s'est bien souvent exercée à Epinay. Voici la mise en scène de l'une des nombreuses pièces qu'il a composées : *Les quatre parties du monde*, — fête donnée par la marquise de Grollier en l'honneur du baron A. de Humboldt. Elles étaient figurées avec leurs divers attributs par des personnes de la société, l'Europe avec tous les instruments des sciences et des arts, l'Afrique en négresse offrait des dattes et des palmes, l'Amérique, comme nouveau Monde, était représentée par un tout jeune homme coiffé d'un ananas au-dessus d'un diadème de plumes et dans le costume d'un Incas, l'Asie était voilée, parce que c'était alors la seule partie du monde que M. de Humboldt n'eut point encore explorée. — Décidément il y avait dans Elzéar l'étoffe d'un auteur de Revues.

de les réimprimer, — pourraient s'étonner de mon silence à son égard, mais je parlerai d'elle le moins possible, car je m'en tiens à mes documents, et son nom n'y est prononcé que deux fois. Pendant l'émigration, madame de Boufflers (qui était encore madame de Sabran) la rencontre à Berlin et lui tourne le dos; le 26 août 1807 elle écrit : « La dame de Genlis, d'heureuse mémoire, a l'oreille basse depuis que l'empereur en a fait bonne justice. On ne peut pas se faire une idée de la mauvaise réputation de cette femme et de la haine qu'on lui porte : cela me ferait croire que parfois le public est juste. »

Il est certain cependant que madame de Genlis, liée autrefois avec la comtesse de Custine (la femme du général), a fait connaissance, sous la Restauration, avec Astolphe, le petit-fils de son ancienne amie, qu'il a fait des vers pour elle, qu'Elzéar lui-même en a fait, — mais pour qui n'en a-t-il pas fait? — qu'elle était reçue chez madame de Grollier dont l'indulgence et la bonté se laissaient facilement circonvenir et que, par conséquent, elle voyait la petite société d'Épinay. Enfin un collection-

neur d'autographes[1] m'a communiqué une lettre de madame de Boufflers et de son fils qui, l'un après l'autre et en termes fort aimables, remercient madame de Genlis de les avoir si bien traités dans ses Mémoires.

Ils sont déjà nombreux, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, les gens d'esprit que je vois défiler dans les papiers d'Elzéar et beaucoup portent de grands noms; mais, puisqu'il faut choisir, c'est l'intérêt de leurs lettres qui doit me déterminer, c'est le rôle qu'ils ont joué dans sa vie, et, à ce double titre, je ne peux oublier le prince et la princesse de la Trémoïlle dont il fréquentait assidûment le salon, un des plus considérables du parti royaliste ultra, et qu'il allait voir en Berry dans leur beau château du Peseau[2]. Le prince[3] était considéré comme un

1. M. le baron Ch. de C....

2. Le château du Peseau appartient maintenant à M. le marquis de Vogué, petit-neveu de la princesse de la Trémoïlle.

3. Louis Stanislas-Kotska, prince de la Trémoïlle (1767-1837), frère du prince de Talmont, le général vendéen qui a été guillotiné à Laval, et de l'abbé de la Trémoïlle qui a été également guillotiné. Pendant la Révolution, il a servi brillamment dans l'armée de Condé et il a été chargé par les princes de missions importantes. Au cours de ces missions, il a été arrêté deux fois en France et il a dû son salut, la première fois à l'intervention de madame de Staël, la seconde à la mort de Robespierre. C'est en prison qu'il avait connu

oracle sur les questions de généalogie, d'étiquette, et il en parle savamment dans plusieurs lettres; quelques autres sont curieuses au point de vue politique. Ainsi, à l'occasion d'une élection législative dans l'arrondissement de Sancerre, il écrivait : « On est sûr d'avance que l'immense majorité portera un bonnet rouge : joli rôle pour les royalistes d'assister à ce résultat. Encore si on pouvait se faire républicain! J'y ferais tous mes efforts, je vous jure, et, en dépit de la vieille habitude, je tâcherais de quitter un métier de niais, mais nous n'aurons pas plus la république que la monarchie. Au train dont nous allons, les Gracques eux-mêmes seraient pendus tout comme nous. »

La princesse [1] parle de tout et d'une façon très piquante : un peu de politique, et aussi des nouvelles du monde, des appréciations littéraires. Un jour qu'elle venait de lire la *Corres-*

la princesse de Saint-Mauris qu'il a épousée et qui est morte en 1829; il s'est remarié en 1834 avec Augusta Murray.

1. Geneviève Andrault de Langeron, fille du comte de Langeron et de Marie-Louise Perrinet du Peseau avait épousé en premières noces le prince de Saint-Mauris-Montbarrey. La princesse de la Trémoïlle est souvent citée dans les *Souvenirs* de madame d'Agoult, dans les *Mémoires* du baron Hyde de Neuville, dans la *Vie de madame de Custine* par . Bardoux, etc. Elle avait beaucoup d'esprit.

pondance de madame du Deffant, elle écrivait : « Je me suis jetée dans le commérage : j'appelle ainsi ces recueils de lettres où les libraires fourrent impitoyablement tous les billets de nos grands-mères et jusqu'aux prières à souper. Il serait injuste d'en vouloir aux personnages qui, en oubliant de brûler leurs lettres, ne songeaient guère à quel danger ils s'exposaient, eux et leurs amis; cependant on ne peut s'empêcher d'en tirer la conséquence que le XVIII[e] siècle était un grand charlatan. Comment a-t-on pu faire mousser à ce point la réputation de personnes aussi communes? Quelles platitudes que les lettres de madame du Deffant! Comment une femme tant soit peu aimable peut-elle remplir des pages entières de détails de santé, de mangeailles, etc?.... »

Les lettres de madame de la Trémoïlle ne pourraient encourir de pareils reproches qui sont d'ailleurs exagérés, mais je sens bien qu'elle ne m'autoriserait pas à les publier, et qu'elle en voudrait à son correspondant de ne les avoir pas brûlées : je m'en tiendrai donc à cette courte citation. Je ferai aussi mon profit de ce qu'elle dit des invitations à souper. Elzéar

conservait avec soin toutes celles qu'il recevait. de sorte qu'on peut facilement se rendre compte de sa vie mondaine; on voit dans quelles maisons et comment il était prié : il ne manque que les menus. Je n'en abuserai pas et je constaterai seulement qu'il a souvent été reçu chez la princesse de Vaudémont, chez la duchesse d'Uzès, chez la duchesse de Duras, chez madame d'Andlau et sa fille madame d'Orglandes, chez madame Potocka, chez madame de Dolomieu, chez les Polignac, les Noailles, les Blacas, les des Cars, les d'Étampes, les Brancas, les Damas, les Coriolis, etc.

Il n'était pas heureux, car depuis longtemps il n'était plus dans son caractère de l'être et il était inconsolable de la mort de sa mère; mais il trouvait dans la société de ses amis, dans les succès de salon que lui valaient ses vers et sa conversation spirituelle, une diversion à ses chagrins : sa situation pouvait encore faire bien des envieux.

La Révolution de 1830 vint bouleverser son existence et il en fut si affecté que la France lui parut inhabitable : il partit pour l'Italie. Il

retrouva à Rome la duchesse de Saint-Leu [1] qui avait été sa bienfaitrice et que cependant il avait peu connue à Paris. Il fut plus empressé auprès de l'exilée qu'il ne l'avait été auprès de la reine de Hollande; il fit, comme autrefois Alexandre de Laborde et les deux Ségur, des romances dont elle composait la musique. J'en ai retrouvé plusieurs et c'est bien heureux qu'elles ne soient pas devenues populaires comme *le jeune et beau Dunois* [2], car le royaliste irréconciliable aurait été navré d'avoir collaboré à un chant bonapartiste.

Madame de Boufflers n'était plus de ce monde, elle ne pouvait, à l'aide de ses cartes magiques [3], leur dévoiler l'avenir et tirer l'horoscope du prince Louis, alors suffisamment occupé à conspirer contre le gouvernement pontifical dont il était l'hôte; mais déjà que de réflexions ils

1. On sait que Louis XVIII a donné en 1814 à la reine Hortense le titre de duchesse de Saint-Leu.

2. Les paroles de cette romance ont été composées par le comte Alexandre de Laborde.

3. Madame de Boufflers était très superstitieuse et même un peu sorcière. Il ne se passait guère de jour où elle ne tirât les cartes pour elle ou pour ses amis. Il en est souvent question dans les lettres, et je possède un portrait dans lequel elle s'est représentée accoudée sur une table et faisant le grand jeu.

devaient faire sur le passé! Que de changements depuis le temps où, toute puissante à la cour de Napoléon, la jeune reine faisait ouvrir les portes de Vincennes! Ils pouvaient aussi évoquer des souvenirs de famille plus lointains. Joséphine avait passé huit mois dans la prison des Carmes avec madame de Custine; puis, devenue la femme du premier consul, elle avait fait rayer madame de Boufflers de la liste des émigrés; sans parler de l'amour *in extremis* que Beauharnais avait ressenti pour Delphine, de ce roman qu'Hortense ignorait peut-être, mais dont Elzéar connaissait tous les détails [1] et qui s'était dénoué sur l'échafaud.

Au bout de quelques mois, les troubles de l'Italie le décidèrent à rentrer en France. Il s'y retrouvait dans une position bien différente de celle qu'il avait eue sous la Restauration; il n'était pas seulement atteint dans son royalisme et dans l'attachement qu'il avait toujours professé pour le comte d'Artois, l'ancien ami de sa mère : il perdait sa place de gentilhomme hono-

1. Il avait même gardé copie de deux lettres extraordinaires que le général Beauharnais avait écrites à Delphine dans la prison des Carmes.

raire de la Chambre du roi et une pension qui lui avait été accordée en souvenir des services éminents rendus par son père dans la marine. Pour continuer à la toucher, il aurait suffi probablement qu'il fît une demande ; son neveu de Custine, qui avait des amis dans tous les partis, se faisait fort de l'obtenir, mais Elzéar ne l'entendit pas ainsi : il se souvint de l'évêque de Laon qui ne s'était même pas soumis au concordat et il ne voulut rien demander au gouvernement nouveau.

Il dut renoncer à garder un appartement à Paris, et, quand il y venait, il logeait rue de l'Université chez son ami le comte de Blacas qui lui offrait l'hospitalité dans son hôtel. Il séjourna davantage à Saint-Léger et, dans l'isolement, son caractère, depuis longtemps difficile, alla toujours en s'aigrissant.

Ce n'est pas qu'il fût plus sévère pour les autres que pour lui-même ; il a laissé un portrait satirique, des épigrammes et des dissertations dans lesquels il analyse ses défauts ou ses ridicules avec la dernière rigueur, même avec injustice. Mais il trouvait suffisant de se railler et de se critiquer lui-même ; il n'admettait pas

que personne eût l'air d'en faire autant et, toujours en méfiance, il était susceptible à l'excès.

Il était brouillé depuis 1828 avec son cousin le duc de Sabran; il finit par se brouiller avec le fils de sa sœur, le seul parent proche qui lui restât, dont il avait ou dont il croyait avoir à se plaindre. Beaucoup de ses anciens amis étaient morts et, parmi ceux qui lui restaient, plusieurs étaient découragés par les aspérités de son caractère.

Cependant, en 1839, il jeta encore un dernier feu. Il avait pris en affection un tout jeune homme qui faisait des vers et qui en récitait comme l'Elzéar d'autrefois : c'était Ernest de Magnieu [1] qu'il rencontrait, ainsi que sa mère, chez des amis communs, entre autres chez la comtesse Hocquart, chez Brifaut l'académicien, chez madame Vigée Le Brun. Le vieux comte, trouvant qu'il avait des dispositions pour la scène, composa à son intention une tragédie intitulée : *Augustule* [2] ou *le dernier empereur*

1. Marie-Ernest Durozier vicomte de Magnieu, né en 1822, décoré en 1871, mort en 1880.

2. J'ai eu la bonne fortune de retrouver un feuilleton de la *Presse* du 9 octobre 1839 dans lequel madame Sophie Gay rend compte de cette représentation. On le trouvera à l'Appendice, p. 320.

romain, qui fut jouée à Saint-Léger à la fin de septembre. Ce fut le chant du cygne, et, tandis que son jeune ami faisait ses débuts[1], il donnait au public sa représentation d'adieux.

Il retomba bien vite dans ses humeurs noires, et des morts successives vinrent encore l'attrister. En 1842, il perdait madame Vigée Le Brun qui, de tout temps, avait connu sa mère, qui était devenue sa voisine à Luciennes et dont le salon était le dernier qu'il eut plaisir à fréquenter. En 1843, il avait à regretter la mort de Berstœcher, l'ancien précepteur d'Astolphe, qui, pendant vingt-neuf ans, avait été dévoué corps et âme à madame de Custine, la suivant partout comme un chien fidèle, la consolant dans ses afflictions : « C'était le dernier reste de ma sœur, écrivait-il à la comtesse de Reiset... Cet unique ami de tous les instants fut l'intime confident de ses peines... enfin je la pleure encore en lui ».

Sa principale occupation était de se plonger dans la lecture de ses papiers auxquels s'étaient

1 Les leçons du comte de Sabran n'ont pas été perdues. Le beau Magnieu, comme l'appelaient ses contemporains — et ses contemporaines — a été un des meilleurs, peut-être le meilleur acteur de société de son temps.

ajoutés ceux de sa mère et de Boufflers. Il s'y retrouvait lui-même, il retrouvait aussi tous ceux qu'il avait connus et aimés, et il cherchait à revivre le temps passé. Il avait conservé surtout un culte fervent pour la mémoire de sa mère, et cette religion, — car pour lui c'en était une, — il la pratiquait de singulière façon. Il allait, comme en pèlerinage, sous un tilleul qu'elle avait planté en 1803 [1] et, de sa voix chevrotante, il chantait la romance qu'il avait composée à cette occasion sur l'air : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles*; puis il récitait les pièces de vers qu'il avait faites pour elle aux différentes époques de sa vie. Il entretenait toujours des fleurs devant un portrait qui la représentait jeune et jolie, et, tandis que dans son cadre elle semblait lui sourire, il lisait et relisait les lettres qu'elle avait écrites. Parfois même, pour s'identifier d'avantage avec elle, pour s'imprégner en

1. En achetant la petite propriété de Saint-Léger qui est actuellement englobée dans la ville de Saint-Germain. M. et madame de Boufflers avaient planté un chêne et un tilleul qui portaient leurs noms. La maison a été transformée, elle est devenue un couvent de Carmélites (8, rue Saint-Léger); mais le chêne Stanislas et le tilleul Éléonore vivent encore, abritant sous leur ombre de saintes filles qui sans doute ignorent leur histoire.

quelque sorte de ce cher souvenir, il faisait cette lecture, revêtu des robes, coiffé des bonnets qu'elle avait portés; et le sentiment qui l'inspirait était si touchant que la moquerie était désarmée [1].

Depuis longtemps il tenait peu à la vie : il était guéri de la *néantomanie*, car il s'était mis en règle avec Dieu; mais il était toujours atteint de sa *tombeaumanie*, et il était familiarisé avec la mort quand, le 5 septembre 1846, elle vint frapper à sa porte [2]. Sa tombe se trouve dans le cimetière du Père-Lachaise, auprès de celle de sa mère, à l'ombre du monument élevé au poète Delille, et, sur une plaque de marbre blanc, on a, suivant son désir, gravé cette épitaphe :

Ici repose un cœur sensible et solitaire
Qui ne compta jamais sur aucun souvenir,
Il rêva le bonheur, sans pouvoir l'obtenir :
C'était le bien qu'il n'a pu faire.

Toujours des reproches et des regrets! Il a bien droit pourtant à ce souvenir sur lequel il ne voulait pas compter; il a droit aussi à notre

1. Je tiens ces détails de M. le comte de Reiset qui, tout enfant, a vu plusieurs fois le comte Elzéar dans ce singulier accoutrement.
2. Il fut emporté en trois jours par une hernie étranglée.

sympathie, car il a été malheureux et peu importe si, quelquefois, il l'a été par sa faute. C'est bientôt fait de dire, comme l'a fait lady Blennerhasset, « qu'il avait commencé sa vie dans les conditions dangereuses d'un enfant prodige pour la finir comme un original[1] »; mais, en admettant qu'il y ait du vrai dans ce jugement — et il est difficile de soutenir le contraire, — encore faut-il apprécier les causes d'un pareil changement. Je crois avoir donné plus haut l'explication véritable, et elle me serait confirmée au besoin par une amie d'Elzéar, par la duchesse de Duras : elle répétait souvent : « pour ceux qui ont subi jeunes la Terreur, le bel âge a été flétri, il n'y a pas eu de jeunesse, et ils porteront jusqu'au tombeau cette mélancolie première ». Il n'en a subi que le contre-coup, mais, avec une nature aussi impressionable que la sienne, il n'en fallait pas davantage et jamais il n'a pu se relever.

Nous avons maintenant à voir ce que sont devenus les papiers auxquels il tenait tant. Il n'a pas voulu les laisser à des parents avec les-

1. *Vie de madame de Staël* par Lady Blennerhasset, t. III.

quels il était brouillé et je suis tenté de m'en réjouir, puisqu'ils ont fini par tomber entre mes mains; mais je n'aurais pas cru devoir en user, si je n'avais obtenu l'assentiment de celui qui est aujourd'hui le digne chef de la maison de Sabran. Il les a légués au plus jeune de ses amis, à cet Augustule qui lui rappelait ses belles années et qui, lui aussi, promettait plus qu'il n'a tenu, car M. de Magnieu, qui, j'ai pu le constater, a eu de bonne heure bien du talent, a laissé seulement la réputation d'un homme du monde aimable et spirituel[1].

Voici les termes du testament daté du 18 mai 1842 :

« Je lègue encore audit Marie Ernest vicomte de Magnieu... et tous mes papiers, en lui recommandant particulièrement ceux de ma mère et de mon beau-père le chevalier, depuis marquis de Boufflers, qui sont ce que je peux lui laisser de plus précieux, en le chargeant de les faire publier. »

1. Dans l'*Historique du Jockey-Club français* qui a paru récemment, les auteurs, MM. Gibert et de Massa, ont fait un joli portrait de leur ami Magnieu.

C'est en 1875 seulement que M. de Magnieu a commencé cette publication : avec la collaboration d'un homme de lettres dont le nom est aussi connu qu'estimé, de M. Henry Prat, il a fait paraître la correspondance de madame de Sabran et de Boufflers de 1778 à 1788 et je vois dans l'introduction de la seconde édition que les éditeurs avaient l'intention d'aller plus loin. La mort les en a empêchés et les papiers se sont trouvés séparés, car M. de Magnieu en avait donné une partie à son collaborateur, mais M. Paul Prat a bien voulu, avec une obligeance dont je ne saurais assez le remercier, mettre à ma disposition ce qu'il avait trouvé dans la succession de son père, et j'ai pu par conséquent utiliser tout ce que les souris et les déménagements avaient épargné. Je les ai entièrement dépouillés et, pour en extraire un volume, je n'ai eu que l'embarras du choix [1].

On trouve là des œuvres inédites de Boufflers; il semble que ce soit une bonne aubaine, mais

1. Le comte Charles de Rességuier, à qui M. de Magnieu avait légué ses papiers, les a légués en 1889 au colonel Gibert qui a bien voulu me les confier.

voilà bien la difficulté : les unes sont trop légères, — il était impossible de fouiller dans les papiers secrets de cet Anacréon, sans faire de joyeuses découvertes, — les autres ne le sont pas assez. La plus importante dans le genre ennuyeux est une nouvelle intitulée : *Ogive et Gullistan*, et vraiment elle est trop enfantine l'histoire de cette vierge pudique qui se fait aimer du roi Alfred et qui se transforme, à l'occasion, en un valeureux chevalier pour lui sauver la vie. En voulant réagir, l'auteur d'*Aline* a dépassé la mesure, il est devenu trop vertueux, et quant à ses *Réflexions sur la vieillesse*, sur *la gloire*, elles ne valent ni plus ni plus ni moins que son traité du *Libre arbitre* qui a complètement échoué en 1808.

Les œuvres d'Elzéar[1] sont naturellement en grand nombre, puisqu'elles se trouvent réunies et qu'il a travaillé toute sa vie. Beaucoup de

1. La plupart des œuvres d'Elzéar sont inédites; il a cependant publié en 1817 le *Repentir*, poème en sept chants et, en 1820, un *Dithyrambe sur la mort du duc de Berry et les dangers de l'Europe*. Il a publié aussi, mais sans les signer, des *Notes critiques et réflexions sur le génie du christianisme* (1803); enfin il a écrit beaucoup d'articles dans le *Publiciste* et dans le *Conservateur*; un certain nombre sont signés de ses initiales.

tragédies et de comédies, presque toutes en vers et entre autres : *Ilion*, œuvre immense dans laquelle l'Iliade et l'Enéide sont mises en pièce, avec chœurs à la manière antique; les *Ossiana, le Masque de fer, Pygmalion, l'Amant de la Mort, Ambroisine ou l'héritière de Quintail, Ophélia*, — œuvres de mérite qui se ressentent du goût, même du faux goût de l'époque, mais je ne conseillerais jamais à une maîtresse de maison désireuse d'égayer ses invités de les faire jouer à la campagne par une troupe d'amateurs. — Beaucoup de pièces de circonstance [1] faites à l'occasion de naissances, de mariages, d'anniversaires; tous les prétextes étaient bons, dans ce temps-là, pour faire des vers, mais les circonstances ont passé et l'intérêt n'existe plus. — Beaucoup de fables dans lesquelles on rencontre à chaque pas de jolis vers et de fines observations. Madame de Genlis qui en a aussi composé, avait eu l'idée étrange de ne prendre pour sujets que des végétaux. Elzéar n'aurait pu se limiter ainsi, il a mis à contribution tous les

1. On pourrait répéter à propos de ces vers ce que M. Brunetière a dit, en parlant de ceux de Sainte-Beuve : la poésie de circonstance est devenue poésie d'occasion (*Revue bleue* du 11 mars 1893).

êtres animés ou inanimés ; mais les siennes sont meilleures, elles valent bien celles de plusieurs fabulistes qui ont laissé un nom, et je crois que, s'il les avait fait imprimer de son vivant, elles auraient obtenu auprès du public le succès qu'elles avaient parmi ses amis. Mais le temps est passé de ces œuvres ingénieuses et subtiles, et, pour publier des fables en cette fin de siècle, il faudrait qu'elles fussent d'un autre La Fontaine.

Madame de Sabran-Boufflers aussi a beaucoup écrit. Elzéar admirait particulièrement *la Femme sensible*, un opuscule en prose, dans lequel, sans s'en douter, elle aurait fait son propre portrait ; mais je n'y vois aucun de ses traits et je ne reconnais même pas son style habituel dans cette obscure dissertation. J'apprécierais davantage ses pièces de vers, ses fables, ses apologues, ses élégies qui, le plus souvent, ont cependant un défaut : « Où prends-tu, lui écrivait le chevalier, les plus jolis vers du monde qui portent d'autant mieux ton cachet qu'ils manquent à la rime et à la mesure, mais il est bien aisé d'être correct comme moi et bien difficile d'être aimable comme toi. » Il vaudra mieux nous en tenir à ses lettres, car elle s'y

montre aussi aimable et aussi spirituelle, avec plus de correction [1].

J'ai trouvé des journaux, des récits de voyages dans plusieurs pays, surtout en Suisse. La mère, le fils, la fille, même le petit-fils, racontent leurs impressions et donnent les renseignements les plus précis sur les hôtels et sur les routes; mais je crois que, malgré les vers dont ces récits sont émaillés, les touristes préféreront encore *le guide Bœdeker* ou *Tartarin dans les Alpes.*

Enfin je dois mentionner les papiers d'affaires et de nombreuses recettes de cuisine ou de pharmacie que je n'hésiterais pas à publier, si je croyais ainsi rendre service à l'humanité; mais la cuisine est toujours en progrès et les remèdes de madame de Sabran ressemblent trop à ceux de madame de Sévigné; les deux femmes ont d'ailleurs d'autres points de ressemblance sur lesquels il sera préférable d'insister.

Après avoir tant éliminé, je me suis trouvé en face d'une volumineuse correspondance qui est déjà une mine assez riche à exploiter. Un

1. Ses vers étaient cependant corrects, quand elle s'y appliquait. On peut en juger par l'apologue sur *le Bonheur et le Malheur* qui se trouve à l'Appendice, p. 314.

certain nombre de ces lettres ont une valeur littéraire, d'autres sont intéressantes à cause des faits qu'elles racontent ou des personnes qui les ont écrites. Je laisserai encore de côté celles de madame de Custine qui pourraient faire l'objet d'une publication spéciale; non pas que je veuille entreprendre le récit de sa vie, — il a été fait de main de maître[1]; — mais précisément parce que beaucoup de gens ont eu, comme moi, un plaisir très vif à lire le livre de M. Bardoux il y aurait peut-être lieu, un jour ou l'autre, de compléter le portrait de Delphine et de la charger de ce soin, puisqu'elle peignait elle-même avec sa plume aussi bien qu'avec son pinceau.

Quant aux lettres de madame de Sabran et de Boufflers on a pu déjà les apprécier dans le volume qui a paru en 1875 et qui embrasse une période de dix années. J'en ai un certain nombre, écrites à la même époque, et M. Paul Prat en a retrouvé de son côté dans les papiers de son père[2] qui, les unes comme les autres,

1. *Madame de Custine*, par M. Bardoux, sénateur (Calmann Lévy, éditeur).
2. M. Paul Prat en a extrait un recueil charmant : *Lettres du chevalier de Boufflers à la comtesse de Sabran* (Plon, édit., 1891).

ont sans doute échappé aux recherches de MM. de Magnieu et H. Prat et ne sont en rien inférieures à celles qu'ils ont publiées. On peut regretter qu'elles ne figurent pas à leur date dans la *Correspondance*, car elles auraient toutes gagné à ce rapprochement, mais il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette idée.

Je continuerai leur œuvre au point où ils l'ont laissée, tout en suivant une méthode différente. Dès le commencement de la Révolution et surtout pendant l'émigration, la vie de Boufflers, comme aussi celle de madame de Sabran et de ses enfants, est si compliquée que, sans un commentaire, les lettres seraient souvent inintelligibles et paraîtraient décousues. D'autre part on rencontre bien des personnages auprès desquels il serait vraiment dommage de ne pas s'arrêter un instant : la vieille comtesse de la Marck, née Noailles, la correspondante de Gustave III; la blanche comtesse Auguste de la Marck, la femme de l'ami de Mirabeau; la comtesse de Marsan, née Rohan, l'ancienne gouvernante des enfants de France; le prince de Ligne et sa fille la princesse de Clary, celle qu'il appelait son chef-d'œuvre; la comtesse de Rombeck,

sœur du ministre Cobentzel, aussi originale que bienfaisante; le comte Louis de Durfort, ambassadeur à Venise et la comtesse née Seymour; le chevalier Séguier, cet officier de l'armée de Condé qui était amoureux de Delphine; d'autres encore dont il faut au moins expliquer la présence. Je serai obligé de me limiter : bien à regret, je supprimerai beaucoup de lettres qui m'ont charmé et, pour d'autres, je me bornerai à de courts extraits. Je chercherai du moins à leur laisser le plus de place qu'il me sera possible et je me contenterai de guider le lecteur, afin qu'il puisse se rendre compte de la vie errante du chevalier de Boufflers et de la comtesse de Sabran pendant la Révolution.

Je pourrais les appeler aussi bien le marquis et la marquise de Boufflers, car c'est le nom qu'ils porteront à la fin de cette histoire; leur union sera un des incidents de leurs nombreux voyages et c'est un épisode qui vaut bien la peine d'être noté. Un beau jour (le 15 avril 1797) Boufflers se décida à écrire : « Viens donc vite que je t'épouse, petite paresseuse, cela devrait déjà être fait depuis longtemps. » Il y avait en effet une trentaine d'années qu'ils

auraient dû prendre ce parti, mais enfin mieux vaut tard que jamais.

Ces deux époux n'ont pas eu de grandes vertus à proposer comme exemples; ils n'ont pas été mêlés à de grands événements, ou du moins, s'ils ont été bien placés pour les juger, ils n'ont pas eu à jouer les premiers rôles; à une époque où notre histoire a fourni par milliers des martyrs et des héros, ils n'ont pas été du nombre, et ils ne peuvent prétendre, ni à exciter notre admiration, ni même à émouvoir notre pitié. Mais il y a place pour d'autres sentiments.

Leur amour qui a été si durable et qu'ils savaient si bien exprimer suffirait pour nous captiver. Il faut leur savoir gré du dévouement qu'ils ont montré : ils n'ont usé de l'influence qu'ils ont eue un moment en Prusse que pour secourir les misères de leurs compatriotes. Leur esprit, qui était de bon aloi, qui personnifie bien le génie de notre race, doit aussi fixer notre attention : il a ébloui leurs contemporains et, quand ils ont été obligés de le dépenser sur le sol étranger, ils l'ont employé à faire aimer la France par nos ennemis.

Mais surtout ils l'ont aimé eux-mêmes *le beau pays de France*, comme disait madame de Boufflers. On lira les lettres, ou du moins une partie des lettres brûlantes qu'elle écrivait à son fils, pour le décider à rentrer dans la patrie. Elles sont interminables, d'un style haché, décousues, interrompues parfois à deux heures du matin et reprises au petit jour : on voit qu'elles ont été écrites en pleine fièvre et elles sont d'une admirable éloquence. Et lorsqu'enfin elle est en route, qu'elle s'arrête à Berlin, comme elle est émue en allant à l'ambassade de France pour chercher son passeport! Dès le seuil de la porte, elle est toute troublée, en voyant que c'est un Français qui lui ouvre, en entendant parler sa langue. Elle entre chez le général Beurnonville qui l'invite à dîner et tout de suite ils sont bons amis. Le soir elle écrit à son mari pour lui raconter tous les détails de la visite : « Je me sens ravie d'être chez lui. Je commence à y prendre un avant-goût de la Francc; je me réchauffe, je jouis d'entendre tout ce qu'on dit, de me trouver avec quelques Français. Mon étourdissement se dissipe, il fait place à un attendrissement

involontaire que je ne voulais point faire paraître, qui me tenait à la gorge et, ce qu'il y a de pis, m'empêchait d'avaler quand je mourais de faim et que je voyais le meilleur dîner du monde. Tu me connais et je suis sûre que tu me vois de Paris dans tout cet empêtrement d'attendrissement et de bêtise... » Nous la voyons aussi et ce n'est pas sa bêtise qui nous frappe. Pourtant elle avait bien des raisons d'en vouloir à Beurnonville : il avait failli lui enlever sa fille qu'il voulait épouser, et en tout cas il lui a pris sa maison. C'est à lui maintenant, à ce soudard empanaché, qu'appartient le bel hôtel du faubourg Saint-Honoré [1], où elle a passé le temps le plus heureux de sa vie et où elle espérait bien rentrer un jour, car, tout en ayant été déclaré bien d'émigré, il n'était pas encore vendu en 1797. C'est le général qui se l'est fait donner par la nation, qui l'a volé, disait Elzéar, au moment même où Delphine faisait des démarches pour qu'il fût conservé à sa mère; mais elle pense bien à de pareils détails,

1. Cet hôtel que madame de Sabran avait acheté en 1776 au financier Bouret a été démoli. Il se trouverait entre l'ambassade d'Angleterre et l'Élysée.

elle est à l'ambassade de France et pour elle c'est déjà le sol de la patrie.

Quant à Boufflers, c'est encore bien mieux, j'allais dire encore bien pis, car il me paraît avoir préféré son pays à sa femme. Dès qu'il a appris qu'il était rayé de la liste des émigrés, il n'a pas perdu un jour, il a laissé la malheureuse au fond de la Pologne, embarrassée dans une foule d'affaires inextricables, et il est rentré en France sept mois avant elle. Je sais bien que l'échafaud avait fait des vides dans sa famille, qu'il avait à poursuivre le recouvrement de plusieurs successions, sur lesquelles d'ailleurs il n'a rien obtenu; mais je trouve le fond de sa pensée à la fin d'une lettre dans laquelle il raconte à madame de Hautefort toutes ses tribulations : « J'aime mieux mourir de faim en France que de vivre en Prusse! »

CHAPITRE PREMIER

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS ET LA COMTESSE DE SABRAN AVANT 1788

« Stanislas de Boufflers a été successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, député, philosophe, et, de ces divers états, il ne s'est trouvé déplacé que dans le premier [1]. » Il s'est lassé de tout, excepté de l'amour qui, dans sa vie agitée, a toujours tenu la première place : aussi, en étudiant l'homme politique, nous retrouverons l'amoureux et nous ne le séparerons pas de madame de Sabran.

Je passerai rapidement sur les années qui ont précédé la Révolution, car jusque-là son histoire est suffisamment connue, malgré des inexactitudes qui ont été souvent répétées. On ne sait pas au juste à quel endroit il est né :

1. Portrait du chevalier de Boufflers par le prince de Ligne.

c'était à quelques lieues de Nancy où sa mère se rendait. Elle avait pour compagnon un grave magistrat qui, bon gré mal gré, dut faire l'office de sage-femme, et, quand la chaise de poste fit son entrée dans la ville, elle contenait un troisième voyageur, notre futur chevalier qui semblait ainsi prédestiné à mener une vie vagabonde [1].

Nous le trouvons, au commencement de 1788, arrivant du Sénégal, où il venait de faire son second voyage. Auparavant, il avait, à plusieurs reprises, parcouru la Suisse, l'Allemagne les Pays-Bas, le Danemark, et, quand il était en France ou en Lorraine, ce n'était pas pour se reposer. Il faisait des centaines de lieues, le plus souvent à cheval, pour un oui ou pour un

1. Quoi qu'en disent la plupart des biographes, il n'est pas né en 1737 à Lunéville, mais bien le 31 mai 1738 et sur la grande route; il a été ondoyé le 1er juin à Nancy (église St-Roch) et les cérémonies du baptême ont eu lieu à Lunéville, dans la chapelle du roi de Pologne, le 21 juin. Son acte de baptême est d'ailleurs reproduit dans le *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire* de A. Jal. — Autre erreur concernant son état civil : plusieurs biographes ou annotateurs ont parlé d'un premier mariage qu'il aurait contracté avec Amélie-Constance Pachot des Alleurs. Or, c'est Louis-Édouard de Boufflers-Rouverel, fils de la maîtresse du prince de Conti, qu'elle a épousé. Elle est connue et souvent citée dans les *Mémoires du temps*, sous le nom de comtesse Amélie de Boufflers.

non, pour retrouver une ancienne maîtresse, ou pour essayer d'en conquérir une nouvelle, pour faire une apparition à la cour de Lunéville, ou à celle de Versailles, quelquefois pour retrouver son régiment [1], mais il ne se croyait pas astreint à mener la vie de garnison. Il personnifiait le mouvement perpétuel, et on comprend le mot souvent cité du comte de Tressan qui, le rencontrant sur une grande route, lui dit : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous. »

Ce goût pour le changement le portait à essayer de toutes les professions, de même qu'il s'exerçait à tous les genres de littérature. Il fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais c'était la faute de sa famille et de ses protecteurs, et non pas la sienne. Le roi Stanislas n'avait rien à refuser aux deux fils de la marquise de Boufflers [2], de la *Dame de Volupté*,

1. Il a commandé successivement le régiment d'Esterhazy (Hussards), dans lequel il avait fait ses premières armes, et le régiment de Chartres (infanterie); il a été nommé maréchal de camp le 1er janvier 1784.

2. Catherine de Beauvau, 1711-1786), mariée en 1735 à François de Boufflers, marquis de Remiencourt, était fille de Marc de Beauvau, prince de Craon et de Anne-Marguerite de Ligniville. Elle a eu dix-neuf frères ou sœurs, entre autres la maréchale de Mirepoix (en premières noces princesse de

comme elle s'appelait elle-même, qui était vraiment la reine de la cour de Lunéville. Il avait nommé l'aîné capitaine de ses gardes [1]; il donna des bénéfices ecclésiastiques au second. C'est ainsi qu'à dix-sept ans, le jeune Boufflers était pourvu d'une riche abbaye, et quand, le 20 octobre 1758, il fut admis à l'académie de Nancy, le président lui dit dans sa harangue : « Vous vous êtes livré, jusqu'à ce moment à l'étude des livres sacrés et de la théologie, parce que vous êtes né pour éclairer de vastes diocèses et pour être mis ensuite entre les premières colonnes de l'Église : honneurs qui sont la récompense due aux grands talents, lorsqu'ils sont soutenus d'un grand nom. » On frémit en pensant au scandale qu'aurait donné un pareil prélat; mais, plus honnête que son ami Talleyrand, Stanislas de Boufflers ne passa que six mois au séminaire de Saint-Sulpice [2];

de Lixin), la marquise de Bassompierre, le maréchal de Beauvau, etc. M. E. Meaume a écrit sa vie en 1885 sous le titre de : *La mère du chevalier de Boufflers*.

1. Charles de Boufflers, marquis de Remiencourt, (1736-1775) a remplacé son père, comme capitaine des gardes du roi de Pologne; il a été grand bailli du Beauvaisis, maréchal de camp, inspecteur général de l'infanterie, etc.

2. On peut voir dans le *Correspondant* du 25 janvier quelques détails sur la vie de Boufflers au séminaire.

malgré sa famille il quitta le petit collet pour prendre la croix de Malte, et pour endosser l'uniforme de capitaine de hussards, sous lequel il fit brillamment la campagne de Hesse, pendant la guerre de Sept Ans.

Rivarol, qui ne l'aimait pas, l'a défini ainsi : « Abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré patriote, républicain courtisan. » Je n'adopterai pas cette appréciation dictée par la jalousie, et je m'en tiendrai au jugement du prince de Ligne que je citais en commençant. Le prince dit encore dans ce même portrait : « Il a beaucoup pensé, mais, par malheur, c'était toujours en courant. Son mouvement est ce qui nous a le plus volé de son esprit. » Sur ce dernier point, je me permettrai d'être d'un avis différent. Lorsque Boufflers voulait être grave, il devenait ennuyeux : il n'était pas fait pour les œuvres de longue haleine et c'est en courant qu'il pensait le mieux [1].

1. Sans parler des dictionnaires biographiques, on peut consulter utilement, au sujet de Boufflers, le livre du comte Th. de Puymaigre : *Poètes et romanciers de la Lorraine* (1848); le discours de M. Druon à l'académie Stanislas, de Nancy (1886); l'article de M. C. Fuinel, dans *la Plume et*

Quant à sa compagne, bien qu'une pareille entrée en matière soit un peu lugubre, je chercherai dans son épitaphe un résumé de sa vie. Elle a demandé qu'on inscrivit sur son tombeau ces quatre vers :

A la fin je suis dans le port
Qui fut, de tout temps, mon envie,
Car j'avais besoin de la mort
Pour me reposer de la vie

Cette lassitude morale et physique, elle l'a surtout éprouvée pendant l'émigration et on verra qu'après tant de fatigues, elle devait en effet avoir soif de repos. Mais, avant de partir avec elle pour ces longs voyages, nous ferons d'abord quelques pas en arrière.

J'ai lu dans une des nombreuses biographies de Boufflers : « Il vécut..., aimant sa femme qu'il avait prise veuve et belle, sans trop d'esprit! » Sans trop d'esprit! l'auteur est vraiment difficile, et pourtant son esprit charmant est bien fait pour comprendre celui de madame de

l'Epée (1893); et les Introductions qui figurent en tête de plusieurs éditions de ses œuvres, notamment celle de Taschereau (1827) et celle de M. Arsène Houssaye (1852) qui avait paru en article dans *la Revue de Paris*. La chronique scandaleuse s'est aussi beaucoup occupée de lui et il est presque toujours nommé dans les Correspondances et dans les Mémoires qui ont été publiés sur la fin du XVIII[e] siècle.

Sabran. S'il a porté ce jugement sommaire, c'est qu'il ne la connaissait pas, j'en suis certain, et, pour lui donner des remords, pour éviter à l'avenir une semblable méprise, il m'a paru utile de donner sur elle quelques détails [1].

Françoise-Éléonore Dejean [2] est née à Paris le 3 mars 1749; elle appartenait à une vieille

1. Je n'ai cependant pas la prétention d'avoir découvert madame de Sabran. Avant les publications de MM. de Magnieu et H. Prat et les articles de Lucien Perey dans la *Revue de famille* (numéros du 15 août, des 1 et 5 septembre 1891), madame de Genlis et madame Vigée Le Brun, dans leurs *Mémoires*, avaient déjà parlé d'elle avec éloge.

2. Les détails qui suivent sont puisés en grande partie dans la notice faite par Elzéar, et elle en contient beaucoup d'autres. D'après lui que sa mère s'appelait : Éléonore de Jean *de Manville*, mais ce second nom n'était pas porté habituellement dans la famille. J'en vois la preuve dans une lettre du chevalier Séguier, fils d'une amie d'enfance d'Éléonore. Il écrit de Berlin, le 7 mai 1797, quelques jours après le départ de madame de Sabran qui allait se marier à Breslau. « Je reviens de l'église où j'ai entendu publier les bans de M. le marquis de Boufflers avec madame de Manville, comtesse de Sabran. Dites-moi donc qu'est-ce que c'est que ce nom de Manville, je ne vous le connaissais pas. » Je vois dans le *Nobiliaire toulousain* de M. Bremond, un Dejean, seigneur de Manville et de Manvillette en 1689; c'est évidemment un ancêtre d'Éléonore.

M. le comte de Chastellux, dans ses *Notes prises aux Archives de l'état civil*, a mentionné la naissance d'Éléonore Dejean, fille de Charles-Claude, écuyer, et de Geneviève-Éléonore de Montigny (paroisse de Saint-Roch).

Les armes de la famille Dejean sont : d'azur à un oiseau au vol abaissé d'argent; au chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles d'or. L'indication donnée à ce sujet par Potier de Courcy (supplément du P. Anselme) est inexacte.

famille du Languedoc qui a compté à Toulouse plusieurs conseillers au parlement et quatre capitouls. On sait que, dans cette ville, les fonctions d'échevinage conféraient la noblesse héréditaire et j'ai lieu de supposer que l'anoblissement de la famille Dejean (ou de Jean) remonte au premier de ses membres qui fut élevé au capitoulat en 1635. Sa mère était fille de M. Mignot de Montigny, président des trésoriers de France, chez lequel elle demeurait. J'ai donc le droit de dire, avec Elzéar, qu'Éléonore Dejean fut élevée dans une famille riche et distinguée.

Elle n'en fut pas plus heureuse pour cela. D'abord, et ce fut la cause de toutes ses tristesses, elle n'a pas connu sa mère, qui mourut en lui donnant le jour, et son père se remaria peu de temps après. Les belles-mères sont admirables de dévouement, ou elles sont odieuses : il n'y a pas de milieu, et madame Dejean rentrait dans la seconde catégorie. La présidente de Montigny (née Gaillard) recueillit les enfants de sa fille et les éleva durement, prétendant qu'il fallait de bonne heure assouplir le caractère. Sans recommander ce sys-

tème, je dois avouer qu'il a réussi, car, malgré son extrême vivacité, Éléonore a été en somme d'humeur facile et je ne peux en dire autant de son fils qu'elle a, au contraire, affreusement gâté.

C'était l'usage de mettre quelque temps au couvent les filles de bonne maison : elle fut placée dans celui de la Conception [1]. Peut-être écrivait-elle déjà ses impressions, comme Hélène Massalska, cette pensionnaire de l'Abbaye-aux-Bois dont le journal a servi de point de départ au livre de Lucien Perey [2] qui a obtenu un succès si mérité; mais je dois me contenter de la notice d'Elzéar et choisir entre plusieurs petites anecdotes qui me passionneraient davantage, si elles étaient racontées par l'héroïne elle-même. Je vois bien qu'elle était espiègle et qu'elle avait un mauvais esprit, comme on disait de mon temps au collège, ce qui ne l'empêchait pas d'être aimée à la fois par les religieuses et par les élèves. Elle était si spiri-

1. Le couvent de la Conception, bâti en 1633, était situé 354, rue Saint-Honoré, à côté de l'hôtel de la duchesse d'Arenberg. Les religieuses appartenaient au tiers-ordre de Saint-François.

2. *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle. — La princesse Hélène de Ligne.*

tuelle, si jolie, ce qui ne gâte rien, et si expansive qu'elle faisait la conquête de tout le monde. Elle était courageuse aussi, et elle devenait forte pour défendre sa sœur aînée qui était peu intelligente, et qui, sans elle, — cet âge est sans pitié, — aurait été taquinée, maltraitée même par ses compagnes. Deux d'entre elles qui sont restées ses amies, Marie de Bavière [1] et Louise de Croy d'Havré [2], parlaient encore, dans leurs vieux jours, de l'énergie que montrait cette petite personne mince et fluette, dans son rôle de protectrice.

C'est au couvent qu'elle eut un de ses plus grands chagrins, car tout est relatif en ce monde et les mêmes événements ne produisent pas les mêmes impressions aux différents âges de la vie. D'ailleurs les femmes, y compris les

1. Marie de Bavière, fille du comte de Bavière (fils légitimé d'Emmanuel, électeur de Bavière), lieutenant général au service de la France, tué glorieusement à la bataille de Lawfeld, et de la comtesse de Hochenfels-Bavière (fille également légitimée de Charles-Albert). Elle a épousé Armand-Charles-Emmanuel, marquis de Hautefort, grand d'Espagne.

2. Louise-Élisabeth-Félicité, fille de Louis de Croy, duc d'Havré et de Marie de Montmorency-Luxembourg. Mariée en 1764 à Louis-François du Bouchet de Sourches, marquis de Tourzel; elle a été nommée gouvernante des enfants de France en 1789 et a reçu le titre de duchesse en 1816. Les *Mémoires* de cette femme admirable ont été publiés par le duc des Cars.

plus graves, qui aiment vraiment les chiens, ne lui ménageront pas leur sympathie. Elle en avait un ravissant que les religieuses lui enlevèrent un jour, pour la punir de quelque méfait : il devint le chien du jardinier. Or, nous dit Elzéar, « cet homme grossier et brutal eut la cruauté d'embrocher la malheureuse bête. L'histoire courut tout Paris et inspira une romance qui se répandit avec succès et apitoya sur les regrets de la pauvre Éléonore [1]. »

Une autre fois, — c'était à la fin de décembre 1761, — elle avait encore mérité une punition exemplaire, et, ne sachant qu'imaginer, sa maîtresse lui avait enlevé le manuel dans lequel les élèves copiaient leurs souhaits de bonne année. Fort embarrassée, elle se souvint à propos des lettres de madame de Sévigné dont elle avait entendu dire du bien; elle pensa que, dans le nombre, elle en trouverait bien une pouvant remplacer les formules habituelles,

1. Le désespoir d'Éléonore me rappelle ces vers de Marmontel qui servent de légende à la gravure du joli tableau de Mouchet :

Il est des peines pour chaque âge :
A dix ans, c'est un grand malheur
Qu'un oiseau sorti de sa cage.
Mais, à vingt ans, quelle douleur
D'avoir pour amant un volage!

et elle réussit à prendre le livre dans la bibliothèque. Ce fut une révélation. Elle fut immédiatement séduite par la simplicité de ce style et elle écrivit avec son cœur une lettre toute naturelle dont son père fut aussi étonné qu'enchanté. Dès lors, elle écrivit toujours ainsi, négligeant *le parfait secrétaire* pour marcher sur les traces de son illustre modèle, et elle a si bien réussi que madame de Staël ne croyait pas trop dépasser les bornes de la flatterie permise, en lui écrivant : « Je sens votre charme comme celui de madame de Sévigné, et mieux, car il y a plus de vraie sensibilité dans votre grâce [1]. »

Au sortir du couvent, elle rentra rue des Vieilles-Audriettes dans la maison de sa grand'-mère qui, devenue veuve, était de plus en plus sévère et acariâtre, et elle aurait menée une vie insupportable, si elle n'eût été soutenue par l'affection de son oncle maternel [2]. Bien que M. Dejean eût perdu sa seconde femme et qu'il eût eu une attaque de paralysie, il restait

1. Lettre du 14 avril 1808.

2. M. de Montigny avait succédé à son père en 1760 dans la charge de trésorier de France. Il faisait partie de l'Académie des sciences et de l'Académie de Berlin. Il possédait une belle bibliothèque qu'il laissa à Éléonore, sa nièce préférée. Il est mort en 1778.

brouillé avec madame de Montigny. C'était le sujet de scènes continuelles entre la présidente et sa petite-fille, car Éléonore ne voulait pas abandonner son père et elle le soignait avec beaucoup de dévouement. Il était circonvenu par des intrigants, et l'un d'eux, qui avait cherché à épouser l'aînée des deux sœurs, malgré ou peut-être à cause de sa faible intelligence, avait, après la mort de celle-ci, reporté ses vues sur la cadette. C'est pour échapper à de pareilles obsessions qu'elle se décida à faire un mariage de raison. « Elle eut la sagesse, dit Elzéar, de préférer à tous les jeunes gens les plus à la mode, qu'attirait la réunion de sa fortune et de sa figure, le comte de Sabran [1], illustre marin peu riche et qui avait cinquante ans [2] de plus qu'elle, mais qu'elle connaissait et admirait depuis son enfance, ayant, de bonne heure, entendu raconter, dans tous ses détails, le fameux combat du *Centaure* [3]. »

1. Le comte Joseph de Sabran, seigneur de Grammont, né en 1702; chef d'escadre en 1764, lieutenant général des armées navales en 1774, commandeur de Saint-Louis. Il était fils du comte de Sabran et de Marie du Bouzet (de la maison de Roquépine).
2. Elzéar exagère un peu, puisque sa mère était née en 1749.
3. Le comte de Sabran a eu une conduite héroïque au

On a pu voir dans une lettre du 31 juillet 1787 [1], et on verra dans celle du 20 août 1791 [2], que son cœur n'était pour rien dans l'affaire, mais bien des mariages se concluaient ainsi à cette époque et quelquefois même ils tournaient bien. Elle était éblouie par ce grand nom de Sabran qui devait lui ouvrir toutes les portes [3] et dont les illustrations sont si nombreuses [4] qu'on a pu dire au mariage de l'un d'eux :

Que veulent ces Sabran et par quel artifice
Ont-ils su du destin maîtriser le caprice?
On les a vu monter au rang des souverains;
Au bienheureux séjour ils ont donné des saints,
Des reines à la terre et, d'une audace étrange,
Elzéar aujourd'hui vient d'enlever un ange [5].

combat de Sancta-Maria (appelé aussi combat de Lagos), le 17 août 1759. Il commandait le vaisseau *le Centaure* qui avait perdu ses voiles, ses agrès, qui avait onze pieds d'eau dans sa cale, et malgré tout il tenait encore pour protéger la retraite de l'escadre française. Il n'e se rendit qu'après avoir épuisé ses munitions et chargé son dernier canon avec son argenterie. Lous XV le félicita de cet exploit devant toute la cour.

1. *Correspondance de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers*, p. 286.

2. P. 276.

3. Elle a été admise aux honneurs de la cour le 2 février 1769.

4. On verra à l'Appendice (p. 305) les principales alliances de la maison de Sabran.

5. Ces vers ont été faits en 1818 par le comte de Castellane, à l'occasion du mariage de sa cousine, Victorine de Pontevès-Bargème avec Elzéar-Louis-Zozime, comte puis duc

Je n'irai pas aussi loin que le comte Jules de Castellane parlant de sa cousine. Éléonore n'était pas un ange; mais c'était une vraie femme, et si jeune, si séduisante que le comte Joseph me paraît avoir été un peu imprudent. Il fut plus heureux que sage, car elle eut une conduite et une tenue irréprochables, mais il ne jouit pas longtemps de son bonheur. Il fut enlevé par une attaque d'apoplexie, à Paris, le 11 juin 1775, et madame de Sabran, qui se trouvait à Reims avec toute la cour pour le sacre de Louis XVI, ne put même recueillir son dernier soupir.

Elle se confina chez l'évêque de Laon, au château d'Anisy, pour pleurer son vieux mari et pour soigner ses enfants. Elle cherchait à se distraire en faisant de la musique et en peignant; j'ai vu un mauvais portrait de l'évêque daté de cette année-là, et aussi le sien dans son costume de veuve qui lui allait à merveille. Tout en n'ayant qu'un talent d'amateur, elle avait le don de la ressemblance et pourtant on

de Sabran, baron d'Ausouis et de Beaudinard, pair de France, lieutenant général, qui était né en 1764 et qui est mort en 1847.

a peine à la reconnaître. Sa figure paraît toute petite; on ne voit plus que ses grands yeux bleus [1]. Une coiffe blanche bordée de noir emprisonne ses cheveux blonds qui, d'ordinaire, étaient indisciplinés et dont les boucles folles formaient une auréole autour de sa tête [2]; mais ils furent bientôt rendus à la liberté, car, en 1777, Boufflers célébrait leur beau désordre dans ses couplets sur *Sabran la mal-peignée* [3].

Elle avait acheté, dès 1776, un superbe

1. On a dit que madame de Sabran avait les yeux noirs : c'est une erreur et il m'a été facile de la constater. J'ai vu six de ses portraits, entre autres celui qui a été fait par madame Vigée Le Brun et qui est un véritable chef-d'œuvre : il fait partie de la galerie de M. E. Brahy (à Liège). D'ailleurs je lis dans les *Mémoires* de madame Vigée Le Brun que madame de Sabran avait les yeux bleus. Elle avait les cheveux blonds, les sourcils et les cils presque noirs.

2. Dans les autres portraits de madame de Sabran, sa chevelure ébouriffée fait paraître la tête disproportionnée.

3. Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Aux attraits les plus séduisants,
A la beauté la plus soignée,
Je préfèrerai constamment
Qui donc... ? Sabran la mal-peignée.

Sur sa raison, les envieux
N'ont jamais pu trouver à mordre,
Et ce n'est que dans ses cheveux
Qu'on aperçoit quelque désordre.

De l'amour c'est un trait nouveau;
Sabran, il venge son injure :
N'ayant pu troubler ton cerveau,
Il s'en prend à ta chevelure.

hôtel, situé entre la rue du Faubourg-Saint-Honoré et les Champs-Élysées, que le financier Bouret venait de faire construire et qu'il était obligé de vendre, par suite d'embarras de fortune, avant même de l'avoir habité; mais c'est l'année suivante seulement qu'elle recommença à aller dans le monde et qu'elle rencontra le chevalier. A partir de cette époque, et pendant dix ans, il est facile de suivre les progrès de leur liaison et de se rendre compte de leur vie, puisqu'un grand nombre de leurs lettres ont été publiées, en 1875, par MM. de Magnieu et Henri Prat et, en 1891, par M. Paul Prat. Je ne les analyserai même pas : je craindrais d'en déflorer la lecture pour ceux qui ne les connaissent pas encore et, pour ceux qui les ont lues, je veux éviter les redites.

Je répondrai seulement à une question qui se pose naturellement : pourquoi, libres tous deux, madame de Sabran et Boufflers ne se sont-ils pas épousés? C'est que la liberté du chevalier était chose relative. Il pouvait quitter la croix de Malte, mais il fallait renoncer, en même temps, aux riches abbayes [1] dont il était abbé

1. Il était abbé de Belchamp, diocèse de Nancy, ordre de

commendataire et il était criblé de dettes. Devait-il désirer un mariage qui lui aurait enlevé ses bénéfices, en lui laissant ses créanciers? Il était trop fier pour vivre aux dépens de celle qu'il aimait, d'autant plus qu'elle avait déjà deux enfants : il n'y aurait consenti que si, à défaut de fortune, il avait apporté en ménage beaucoup de gloire, et il n'avait pas eu le temps d'en récolter suffisamment, lorsque, tout jeune, il guerroyait dans la Hesse [1]. Depuis, les occasions avaient manqué, car, sous le règne du pacifique Louis XVI, la France a joui d'un long repos. Il avait eu cependant un peu d'espoir, au moment où l'on parlait d'une descente en Angleterre; il écrivait à madame de Sabran, le 27 mai 1778 [2] : « Vous savez quel est pour moi l'objet de la guerre. La gloire n'est point la monnaie dont je me paye, c'est celle dont je veux payer le seul bien que je trouve digne d'envie. » Je retrouve les mêmes sentiments

Saint-Augustin, revenu 30 000 livres, et de Longeville, diocèse de Metz, ordre de Saint-Benoit, revenu 15 000 livres.

1. Il a été nommé chevalier de Saint-Louis, en 1762 pour sa brillante conduite au combat d'Amenebourg (ou Amœneburg).

2. *Lettres du chevalier de Boufflers à la comtesse de Sabran* (par M. P. Prat), p. 11.

dans une lettre du 27 novembre 1785 [1] : « Ma gloire, si j'en acquiers jamais, sera ma dot et ma parure et c'est là ce qui m'y attache... Il n'y a qu'un peu d'honneur et de considération qui puisse faire oublier mon âge et ma pauvreté, et m'embellir aux yeux de tout ce qui nous verra, comme ta tendresse m'embellit à tes yeux. »

Cette lettre est datée de Rochefort où il attendait des vents favorables. Il allait faire voile vers l'Afrique, toujours à la recherche de sa dot et de sa parure, car c'est bien pour les conquérir qu'il avait demandé au maréchal de Castries le gouvernement des établissements du Sénégal et de Gorée. Il fit preuve, dans son administration, d'habileté et de courage, d'humanité surtout, au grand étonnement des nègres qui, jusqu'alors, avaient été traités avec une cruauté révoltante et qui pourtant l'ont chansonné [2]. Il adoucit leur sort, réglementa

1. *Correspondance de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers*, p. 367. Il arriva pour la première fois au Sénégal le 14 janvier 1786 et il y passa six mois.

2. Qui aurait pu prévoir que le chevalier de Boufflers serait chansonné par des nègres? Ils avaient l'habitude d'enterrer leurs morts, presque à fleur de terre et près des habitations, au grand détriment de la santé publique. Le nouveau

la traite qu'il ne pouvait empêcher, et élabora tout un système de réformes qui devaient rendre le Sénégal productif, chose bien remarquable, dès ce temps-là, pour une colonie française. Mais encore faut-il avoir de l'argent pour faire un bon placement et la métropole n'en avait pas. Elle se débattait au milieu des embarras financiers qui ont contribué à amener la Révolution, et, malgré la bonne volonté du ministre, les grands projets de Boufflers n'ont pas abouti.

En somme, de ces plages lointaines il a rapporté une perruche pour la reine, un cheval pour le maréchal de Castries, des oiseaux pour madame de Sabran, un négrillon pour madame de Blot[1], une petite négresse pour la maréchale de Beauvau[2], mais, pour lui-même, ni gloire

gouverneur, ayant exigé que des cimetières fussent établis dans des lieux écartés, ses administrés chantaient : « Boufflers! Boufflers! tu es bien bon pour les vivants, mais tu ne vaux rien pour les morts, puisque tu exposes nos pères à être mangés par les *bouquis* (les hyènes). »

1. Ziméo, qui a causé toutes sortes d'ennuis à Boufflers et que nous retrouverons en Allemagne, ainsi que la précieuse comtesse de Blot.

2. Ourika, qui mourut en 1799 et dont la maréchale de Beauvau parle avec affection dans ses *Mémoires*. Elle est l'héroïne du roman bien connu de la duchesse de Duras.

ni profit. Je me trompe : il s'est fait un renom d'humanité et il a écrit, pendant ses deux voyages, des lettres qui le font connaître sous un jour nouveau, et qu'on lira peut-être encore, quand ses petits vers seront oubliés.

CHAPITRE II

1788

Arrivée de Boufflers à Paris. — Lettre du comte de Ségur, ambassadeur en Russie. — Élection de Boufflers à l'Académie. — Départ de madame de Sabran pour Plombières. — La société qu'elle y trouve. — Elle se réjouit de l'arrivée de Necker au pouvoir. — Elle fait des excursions dans les montagnes. — Boufflers est autorisé à ne plus retourner au Sénégal. — Il va en Lorraine pour préparer son élection aux états généraux. — Il écrit souvent à sa sœur madame de Boisgelin. — Il est nommé bailli d'épée à Nancy. — Il revient à Paris et prononce son discours de réception à l'Académie.

« Écoute, ma Boisgelin : j'arrive mardi au soir dans l'équipage d'un corsaire qui a fait naufrage et qui n'a sauvé que sa personne. Je sais que je n'ai à Paris ni chemise, ni poudre, ni pommade, ni carosse, ni chevaux, ni argent, ni considération. Arrange-toi pour me faire trouver tout ce qui me sera nécessaire; emprunte pour moi deux ou trois chemises

avec des manchettes à dentelles. Je crois que j'ai des habits, ainsi je me passerai de tes robes : tout le reste ira comme il pourra... »

C'est ainsi que Boufflers, débarqué le 27 décembre à La Rochelle, annonçait à sa sœur madame de Boisgelin[1] son arrivée prochaine. Il n'avait pas manqué de prévenir aussi madame de Sabran qui, plus impatiente encore, se morfondait, comptant les heures. Elle avait reçu la grande nouvelle le 29 décembre et, le lendemain, elle écrivait dans son journal[2] : « Je suis retombée malade aujourd'hui; je n'en peux accuser d'autre que toi, après la nuit que tu m'as fait passer, mon enfant. Mon âme est trop forte pour mon corps, ou du moins l'espèce

1. Marie-Catherine Stanislas de Boufflers, née le 13 août 1744, guillotinée le 3 juillet 1794. Elle a épousé en 1760 Louis Bruno de Boisgelin, comte de Cucé (on l'a appelée longtemps madame de Cucé), qui a été président des états de Bretagne, ambassadeur à Parme, maréchal de camp, etc., et qui, lui aussi, est mort sur l'échafaud le 7 juillet 1794. Le ménage était peu uni.

2. Boufflers s'était embarqué à Gorée le 20 novembre. Le journal de madame de Sabran qui est publié dans la *Correspondance* (par MM. de Magnieu et H. Prat) est exactement daté, mais il n'en est pas de même des lettres qui suivent (p. 355 à 526) et qui sont données comme formant le journal de Boufflers pendant son second voyage. Beaucoup de ces lettres ont été écrites en 1786 pendant le premier, et il n'y a pas lieu de tenir compte de l'ordre dans lequel elles sont placées.

de sentiment que j'ai pour toi. Mais que je meure à présent, j'y consens, puisque je pourrai mourir dans tes bras! » Et le 31 décembre : « L'année finit sans toi et l'autre recommence. Je m'étais flatté que tu te trouverais à point nommé pour être le premier à me la souhaiter bonne et heureuse; mais il faut y renoncer et attendre avec impatience dans la plus cruelle incertitude, et c'est ce qui me coûte le plus. »

Enfin, le 1er janvier 1788, ils ont été réunis. Ils ont passé, l'un et l'autre, à Paris les sept mois qui ont suivi, heureux de pouvoir parler de leur amour, mais n'éprouvant sans doute pas le besoin de se le témoigner par écrit, car je n'ai aucune lettre d'eux se rapportant à cette période.

Parmi celles de leurs amis, la première présentant quelque intérêt est du comte de Ségur qui était alors ambassadeur en Russie. On pourrait espérer y trouver des détails piquants sur sa mission, sur le voyage qu'il venait de faire en Tauride, sur ses relations avec la grande Catherine, etc., mais il faut les chercher dans ses *Mémoires* et dans la *Correspondance* du prince de Ligne. La lettre du

7 juillet, bien que datée de Pétersbourg, nous donnera des nouvelles de Paris et nous apprendra ce que les amis de Boufflers pensaient de lui.

« De grâce, lui écrit Ségur, ne retournez pas dans cette maudite colonie (le Sénégal), où vous n'apprendrez qu'à voir tous les hommes en noir et où l'amitié souffre de votre absence, sans être consolée par votre gloire. Commandez à la Martinique, à Saint-Domingue, aux Indes, à la bonne heure, pourvu que ce soit dans un moment de guerre, et songez que les beaux jours de la vie sont trop courts pour en faire d'inutiles sacrifices. Vous avez assez développé de zèle pour que le ministère se fasse un devoir de vous occuper brillamment. Quand la valeur d'un beau diamant est connue, il vaut mieux le serrer sagement que de le donner à un prix modique. L'agitation de l'Europe vous prouve que bientôt on aura besoin d'hommes, soyez donc bien sûr qu'on vous viendra chercher et reposez-vous doucement dans le fauteuil qui vous est offert [1]. Il faudra qu'il ait une

1. Boufflers a été élu académicien à l'unanimité, en remplacement de monseigneur de Montazet qui est mort le

vertu somnifère bien magique, s'il vous endort comme il en a endormi tant d'autres.

» Adieu, mon cher chevalier, vous m'avez fait un grand bien en me parlant de votre amitié, vous m'avez guéri de la crainte d'être oublié; c'est la maladie des absents, soyez un médecin assidu. Mon mal est sujet à des rechutes fréquentes et je prendrai toujours avec avidité vos remèdes dont j'ai grand besoin.

» Dites à notre amie [1] mille tendresses pour moi. Je voudrais lui écrire, mais, expédiant sur-le-champ ce courrier, je n'en ai pas eu la possibilité. Demandez à son gendre [2] si l'amour conjugal lui a fait oublier la résolution qu'il avait prise de se destiner à la carrière diplomatique et de venir travailler avec moi.

» Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. »

Au commencement d'août, madame de Sabran qui, presque tous les ans, allait aux eaux, se

3 mai 1788. Malgré le concours obligeant de M. Pingard, je n'ai pu retrouver la date exacte de l'élection; les procès-verbaux de l'Académie étant fort peu détaillés depuis 1785 jusqu'à la réorganisation de l'Institut.

1. Madame de Sabran.

2. Le marquis de Custine qui a précisément remplacé Ségur en 1792 à l'ambassade de Berlin.

rendit à Plombières, et, grâce à son éloignement, je retrouve des lettres d'elle et du chevalier. Elle s'arrête au château de Claye, chez le duc de Polignac : « Je l'ai trouvé au milieu de ses ouvriers et entouré de ses enfants, comme un bon père de famille qui n'a rien de mieux à faire que de veiller aux soins de son ménage. Nous avons un peu philosophé sur les agréments de la campagne, sur le calme qu'elle procure, plaisir quelquefois désiré, mais rarement senti par un courtisan... »

En passant à Meaux, elle va voir l'évêque (Mgr de Polignac) ; elle se promène dans son jardin « fort mal tenu et assez désagréable, mais intéressant par l'ombre de M. Bossuet qu'on croit y voir encore. Il y a une allée d'ifs bien serrés, bien touffus, d'une longueur prodigieuse où il allait sans cesse promener ses idées. Au bout est un pavillon dans lequel il se reposait et qui n'est plus qu'une serre de jardinier; tant il est vrai que tout dégénère à l'aide du temps qui ne plaint jamais sa peine pour faire du mal. J'en parle, comme tu vois, avec humeur, mais, bien que l'amour ne vaille pas mieux, s'il te met un bandeau sur les yeux, je ne me plain-

drai pas, car je ne me soucie d'être passable que pour mon seigneur et maître... »

Elle écrit encore de Châlons, de Bar-le-Duc. A Plombières, elle est fort déçue de n'avoir pas de lettre du chevalier :

« J'espérais recevoir un petit mot de toi aujourd'hui (le 29 août), mon enfant, mais tu m'oublies et huit jours d'absence et cent lieues de distance m'ont déjà effacée de ton souvenir. Il n'en est pas de même de ta pauvre femme ; ton idée la suit partout, mais, il est vrai, comme un trait déchirant dont elle ne peut se défaire, car je suis très mécontente de toi.

» J'ai trouvé ici un monde épouvantable qui me force malgré moi à sortir de ma paresse. Madame de Montesson y tient un fort grand état ; madame d'Aguesseau [1] y fait les beaux jours ; madame de Lambertye [2] les rend trop courts, et beaucoup d'autres dont les noms mériteraient d'être cités. Il y a aussi le commandeur de Thuisy qui est fort à la mode, à qui l'on fait

1. Marie-Catherine de Lamoignon de Basville, mariée en 1775 à Henri-Cardin-Jean-Baptiste, comte puis marquis d'Aguesseau, petit-fils du chancelier.

2. Suzanne-Victoire de Farrouille, mariée au comte de Lambertye maréchal de camp.

des chansons, qui y répond gaîment et qui est d'une humeur très sociable... »

Dans ses lettres, elle parle naturellement des questions brûlantes qui passionnaient les esprits et, bien que très réactionnaire comme on dirait aujourd'hui, elle partage l'enthousiasme général que Necker inspirait en ce moment. Elle est d'autant plus heureuse de le voir arriver au pouvoir que Boufflers était lié avec madame de Staël et qu'il avait souvent rencontré le nouveau ministre chez le maréchal de Beauvau. Elle écrit le 31 août :

« Je reçois deux de tes lettres à la fois, mon enfant, et toute ma colère se change en une tendresse, que tu mérites toujours davantage. C'est bien toi qui es ma vie et le ressort de cette faible organisation que l'amour seul détraque, mais que l'amour seul soutient;

Et que me font tous les rois de la terre
Et leurs dédains et leurs faveurs,

si je peux compter sur toi?

» Je ne plains point l'archevêque[1]. C'est un vil

1. Étienne-Charles de Loménie de Brienne (1727-1794), archevêque de Sens, combattit l'administration financière

ambitieux, qui a vendu sa gloire et son honneur au poids de l'or, que son intérêt particulier a occupé uniquement, dans le moment où il avait entre les mains les grands intérêts de toute une nation. Il paraît que cette nation en a fait justice et j'y applaudis. Mais ce qui me fâche, c'est que ce méchant homme, trop endurci, n'a point de cœur pour le sentir. Je ne te dirai pas tout ce que j'ai pensé dans le premier moment et pourquoi j'en ai été bien aise; car il faut se donner l'air patriotique et sortir un peu du cercle étroit, où j'ai borné mon univers. Ma politique est d'accord à présent avec la politique générale, et je vois avec plaisir le seul homme capable de remettre la France dans toute sa valeur, de seconder les excellentes intentions de notre bon roi et de le faire jouir du bonheur qu'il mérite, en rendant à ses sujets l'espérance et la tranquillité. Une tête moins forte que celle de M. Necker serait effrayée d'un aussi grand ouvrage, dont tous les fils sont tellement brouillés qu'il lui faudra

de Calonne et montra autant d'incapacité que son prédécesseur : il venait de quitter le Ministère (le 24 août), chassé par la haine et le mépris publics.

du temps pour s'y reconnaître. Mais il paraît que ce n'est pas au-dessus de ses forces, et s'il n'y réussit pas, il faudra croire que cela est impossible. Madame de Staël doit être dans l'ivresse. Il est vrai que c'est le plus beau moment que la fortune puisse offrir, *mais la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne*, et la méfiance et les inquiétudes qui se trouvent mêlées dans cet excès de bien, comme l'alliage dans l'or, doivent rendre bien modéré dans de pareils succès, pour peu qu'on ait d'esprit et de raison.

» Je voudrais bien que l'on rendît également justice à M. de Castries[1], pour lui et pour nous. D'après l'opinion qui règne ici, on croit que ce sera plutôt M. du Châtelet[2]. Pour notre bon duc[3], je crois qu'il n'a rien de mieux à faire à présent que d'aller respirer l'air de Saint-Ouen.

» Madame de Montesson[4] est au désespoir.

1. Charles de la Croix, marquis de Castries (1727-1801), maréchal de France:

2. Le duc du Châtelet (1727-1793) refusa la place de chef du conseil des finances qui lui fut offerte à ce moment par le roi, mais il n'était pas sérieusement question de lui pour remplacer le maréchal de Castries au ministère de la guerre.

3. Le duc de Nivernais (1716-1798).

4. La marquise de Montesson était intimement liée avec l'archevêque de Sens. On lit dans les *Mémoires de Talleyrand* (1er vol.) : « Tous les prétendants aux ministères avaient

Je suis restée hier au soir avec elle jusqu'à une heure après minuit, car tu sais que j'ai toujours pitié des affligés. Je me mets aisément à leur place. Il n'y a pas de douleur que je ne conçoive et fort peu que je n'aie senti. Elle part dans quatre ou cinq jours pour se rendre à Brienne, et peut-être ira-t-elle passer l'hiver en Italie avec l'archevêque. Son illusion est telle qu'elle ne le voit que malheureux. Madame d'Aguesseau fait assez bonne contenance. Il n'est pas probable cependant que M. de Lamoignon [1] reste en place, après le bel ouvrage qu'il a fait. D'ici à huit jours, mon enfant, je serai absolument seule ici. Mais ne te presse pas d'y venir. Je conçois très bien la nécessité où tu es de suivre tes affaires. Dans ce pays-ci il faut saisir le moment : ne le laisse pas échapper. Quand je pense que l'année dernière, à pareil jour, nous étions à mille lieues l'un

chacun à leur disposition quelques maisons principales de Paris dont ils faisaient les opinions et le langage. La maison de madame de Montesson appartenait à M. l'archevêque de Toulouse (nommé en 1788 archevêque de Sens) qui partageait avec M. Necker celle de madame de Beauvau. »

1. Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes (1721-1794), qui devait s'illustrer en défendant Louis XVI, donna sa démission le 14 septembre et fut remplacé par Barentin.

de l'autre, je me trouve bien heureuse de n'être qu'à cent. Je n'imagine pas que ce changement puisse nuire à tes projets, puisque tout ce qui est Necker t'aime et te veut du bien. Mande-moi ce qu'il faut espérer et surtout dis-moi qu'il n'y a plus pour toi de Sénégal. Adieu, mon enfant. Je n'ai pas encore commencé les eaux, par excès de prudence; mais, comme il faut un terme à tout, je prends demain mon premier bain. Donne-moi de tes nouvelles, surtout si tu es obligé de différer ton voyage, parce que j'aurai bien besoin de distractions et de consolations. »

Boufflers avait bien promis d'aller à Plombières, mais il était retenu à Paris et à Versailles par ses affaires. Après avoir essayé de faire prévaloir ses vues pour l'administration du Sénégal, il s'était borné à demander que son congé temporaire devînt définitif : il venait de réussir, à la grande joie de madame de Sabran qui lui écrit, le 11 septembre :

« C'est de bon cœur, mon enfant, que je dis adieu à ce malheureux Sénégal qui m'a fait

8

passer des jours si tristes et verser tant de larmes, et je crois que tes adieux sont aussi gais que les miens. Il me tarde d'apprendre quels sont les arrangements qu'on aura faits à ce sujet, et j'espère que ce sera l'ouvrage de tes amis, et non le tien, car personne n'entend moins que toi à se faire valoir. Aussi la fortune est-elle la seule peut-être du sexe féminin, qui t'ait maltraité, quand tu as voulu lui faire ta cour. J'espère qu'à présent elle va te sourire et c'est la seule rivale, dont je ne me plaindrai pas, si elle peut te rendre heureux. J'attends de tes nouvelles avec impatience. Tu m'en donnes le moins que tu peux; mais je te pardonne et, dans la distraction où tu es, je ne m'étonne point d'être oubliée. Je m'en console dans le repos d'une vie solitaire. Je me couche, je me baigne une partie du jour, je bois à longs traits : si ce pouvait être les eaux du Léthé, je boirais encore davantage. Le temps jusqu'ici m'est très favorable. Il fait chaud comme en été, et j'en profite pour faire de petites courses dans les montagnes, tantôt à pied, tantôt en char à bœufs, ce qui est une vraie allure de douairière. Tout lentement j'arrive

à de pauvres chaumières, où je trouve les meilleurs gens du monde dont je ne crains pas la censure. Avec quelques monnaies je me fais donner mille bénédictions et mon cœur goûte une joie pure. Hier, j'ai été au val d'Ayou voir une bonne vieille femme à qui j'avais donné mon remède pour la fièvre, en la trouvant sur les grands chemins pleurant sur l'état de sa sœur qui a la fièvre tierce depuis sept jours.

» Je ne sais si tu te rappelles ce que c'est que ce remède : c'est tout simplement de la *mouchure de chandelles*. J'y ai tant de confiance que je ne doutais pas un instant d'avoir fait la plus belle cure du monde. J'arrive triomphante; mais je trouve ma pauvre malade tout aussi malade qu'auparavant, enchantée cependant de me voir, ainsi que le curé et son vicaire, qui m'ont prise pour une nouvelle Herminie. J'ai pensé même coucher chez lui, à cause des mauvais chemins, et parce que je m'étais amusée, jusqu'à la fin du jour, à chercher des pierres sur les montagnes. J'en ai rapporté d'assez curieuses et dignes de figurer, avec tous tes présents, dans mon superbe cabinet d'histoire naturelle. Mais, adieu; car tu n'auras peut-être

pas seulement le temps de lire tout ce griffonnage. J'espère cependant que, lorsque tu seras débarrassé de toutes tes affaires, tu te ressouviendras que tu as une femme dont l'unique affaire est de t'aimer et qui ne peut exister longtemps, sans quelques marques de ton souvenir et de ton amitié. »

Un des premiers actes de Necker, en arrivant au pouvoir, avait été d'annoncer la convocation des États généraux, que le parlement de Paris avait impérieusement demandée et que Brienne avait toujours différée. On n'était pas d'accord sur les questions de forme qui, par leur importance, devenaient bien des questions fondamentales : les novateurs cherchaient à assurer la prépondérance au tiers-état, et les parlementaires demandaient que les États fussent composés comme en 1614; mais le principe de la convocation était résolu, et Boufflers, qui avait renoncé à la carrière militaire, se sentit, comme tout le monde alors, entraîné vers la politique. Il se rendit en Lorraine pour préparer son élection.

Dans plusieurs lettres adressées à sa sœur,

madame de Boisgelin, il rend compte de ses démarches. Il avait déjà des intérêts dans le bailliage de Nancy, par son abbaye de Belchamp, mais il veut avoir plus de surface, il demande que la Malgrange soit érigée en fief, « car, dit-il, j'ai peur qu'une simple vacherie ne soit pas un titre bien pompeux aux États généraux. Je compte arranger le pavillon et m'en faire un pied-à-terre pour montrer à mes concitoyens que je ne veux pas être étranger à ma patrie. Le fermier m'y laisse rentrer, en me chargeant de te payer la moitié des trois cents livres de Lorraine qu'il te rendait de la totalité des jardins et je me conduis en conséquence, comme si tu avais ratifié ce marché. »

Elle était bien placée pour s'occuper à Paris des intérêts du chevalier. Elle logeait rue de Varennes chez sa tante la maréchale de Mirepoix; son oncle le maréchal de Beauvau la considérait comme sa fille [1], et, chez eux, chez Madame Victoire dont elle était dame d'honneur, elle voyait constamment les personnages, les plus importants de la cour.

1. *Souvenirs de la princesse de Beauvau*, p. 6.

S.

L'affection qu'elle avait pour son frère était touchante et même un peu farouche : ainsi elle était jalouse de madame de Sabran et d'ailleurs ces deux femmes étaient trop dissemblables pour pouvoir se convenir. Madame de Genlis la représente [1] comme n'étant, « ni aimable, ni spirituelle, ce qui, dans cette famille avait l'air d'une distraction ». Le duc de Lauzun, dans ses Mémoires, et, après lui, M. Maugras [2] en ont fait un portrait un peu différent : « Elle était un monstre de laideur [3], mais assez aimable et aussi galante que si elle avait été jolie. » Le duc était bien mauvaise langue et il était porté à croire que toutes les femmes étaient galantes. Si madame de Boisgelin l'avait été réellement, Boufflers n'aurait pas manqué d'y faire souvent allusion et c'est tout au plus s'il lui écrit un jour : « Est-ce de ton mari Boisgelin, ou de ton mari Flammarens

1. *Mémoires de madame de Genlis*, t. II, p. 64.

2. M. G. Maugras a fait paraître un volume très intéressant sur le duc de Lauzun (Plon, éd., 1893).

3. Elle ne devait pas en effet être jolie, si j'en juge par un portrait d'elle au pastel, dont Boufflers est l'auteur; mais un monstre de laideur c'est beaucoup dire. Ce portrait appartient maintenant à M. le marquis de Boisgelin dont l'arrière-grand-père était frère du comte de Boisgelin de Cucé.

que tu as entendu parler? » En revanche, il la plaisantait souvent sur sa taille, — elle était très grande, — et sur sa *platitude*. Il entretenait avec elle une correspondance suivie, mais, parmi les lettres que je possède, les plus jolies sont antérieures à l'époque qui nous occupe. A partir de 1788, ce sont des billets d'affaires; quelquefois même il les dictait et il ajoutait seulement quelques mots de sa main, un jour par exemple :

Je t'écris par mon secrétaire,
Je t'embrasse par procureur,
Ce que par moi je fais, ma chère,
C'est de t'aimer de tout mon cœur.

Au mois d'octobre, Boufflers est nommé bailli d'épée à Nancy et, à ce titre, il est admis à siéger au parlement. Dans une lettre du 24 octobre, il parle de M. de Vassimon[1], « à qui, dit-il, j'ai des obligations personnelles pour la manière charmante dont il m'a pré-

1. François Cachedenier de Vassimon, baron de Vassimon, était alors avocat au parlement de Nancy; il a été nommé, peu de temps après, conseiller, sur la recommandation de Boufflers qui avait eu sous ses ordres, au Sénégal, Antoine Cachedenier de Vertuzey, frère de M. de Vassimon.
Le chevalier était en désaccord, au sujet de cette nomination, avec son oncle le maréchal de Beauvau qui recommandait pour la même place M. Mangin.

senté hier au parlement où il a fait un éloge de notre famille que mes grands-pères ont peut-être mérité, mais que j'ai entendu avec d'autant plus d'embarras qu'il excitait des applaudissements continuels, et tu sais que j'aimerais mieux pour le moment être battu qu'applaudi. Adieu, ma toise, ma perche, mon obélisque, ma pyramide d'Égypte, je t'aime et je t'embrasse comme si je n'avais rien de mieux à faire. »

Je ne suis pas bien sûr que ces applaudissements lui fussent désagréables; mais, ce qui est certain, c'est que la politique lui faisait un peu négliger madame de Sabran. En quittant Plombières, elle avait été chez l'évêque de Laon, au château d'Anisy d'où elle écrit le 2 novembre :

« Je ne sais quel mauvais démon se mêle de nos affaires, mon enfant; mais il est vrai que, depuis que je te connais, je n'avais été aussi longtemps sans recevoir de tes nouvelles, et il était temps que tes lettres me parvinssent, car je crois que j'en serais morte d'inquiétude et de chagrin. Il faudra que tu m'expliques, un jour, comment elles ont été quinze jours par les

chemins, et pourquoi tu ne m'as écrit que le 18, quand je t'avais écrit dans ma route, et que je ne faisais autre chose que de penser à toi et désirer d'être à Anisy, pour y trouver une de tes lettres. Il est vrai que c'est toujours quand je t'aime le mieux que tu m'aimes le moins... »

Elle récrimine encore et elle ajoute :

« Tu ne me parles pas de ton retour : j'imagine qu'il ne doit pas être éloigné. Je prends ma part de toute ta gloire et de tes succès à ton parlement, car il ne t'arrivera jamais rien que je ne le partage. J'aurais seulement donné bien des choses pour en être témoin et te voir dans toute la gravité de ta magistrature. Mais il faudra prendre ma revanche à l'Académie. C'est là que je t'attends pour exercer toute ma censure et te juger sans miséricorde. J'imagine que ton discours est fait et parfait... »

Pour nous rendre compte des faits et gestes de Boufflers, il suffira de lire la lettre qu'il écrivait le 15 novembre à madame de Boisgelin :

« Je te remercie, bonne et brave enfant, des lettres que j'ai trouvées à mon retour de ma

grande tournée. Tu as tout fait pour le mieux et, si tu n'as pas réussi, c'est que le diable se mêle un peu de tout.

» Je serai le 20 ou le 21 ou le 22 à Paris, et je m'y retrouverai avec presque autant de joie que si j'arrivais d'Afrique : il ne me manquera qu'une chose, c'est mon discours; mais je te trouverai pour le dicter et *Griffon*[1] pour l'écrire.

» Il ne m'est encore rien arrivé de relatif à la Malgrange. Il est dur pour moi de voir que M. de Forget se refuse à l'intérêt que deux ministres, et quels ministres! veulent bien me marquer.

» J'avais écrit à mon oncle pour l'engager à faire retarder mon exécution à l'Académie. Point de réponse; il est évident, il est même *notable*, que mon oncle se soucie fort peu de son neveu. J'ai peur que M. Mangin ne m'ait nui dans son esprit : il me regarde comme un mauvais patriote, et il a cela de commun avec un certain héros lorrain que nous appellons Papon-Ragecourt [2], qui m'a dernièrement écrit une lettre que je te porterai avec ma réponse. Il te

1. C'était le surnom de son secrétaire Thirion.
2. Charles-Ignace-Étienne de Raigecourt, dit le comte de Fontaines, capitaine au régiment des gardes lorraines pour le service de la France.

suffira de savoir qu'il n'y a pas d'injures qu'il ne me dise et que, même, il me propose en quelque sorte un cartel. Comme il a quatre-vingt-trois ans, je me suis permis de mollir dans cette occasion et d'arranger l'affaire à la satisfaction de tout Nancy.

» Je n'embrasserai pas l'évêque de ta part, comme tu parais m'en prier, parce qu'il a la grippe, mais je lui dirai que tu l'aimes bien et cela lui vaudra un grand bâton de pâte de guimauve. Adieu, ma chère fille, je t'aime de bout en bout et il y a loin, même sans la coiffure. »

Boufflers arriva donc à Paris peu de jours avant sa réception à l'Académie, qui eut lieu le 9 décembre. Quoi qu'il en dise, je suppose que, pendant ses longues tournées, il avait pensé à son discours, car il paraît fort étudié. Il trouve moyen de parler du Sénégal dont les sables et les habitants sont également incultes, de monsieur et même de madame Necker, du prince Henri de Prusse qui était présent à la séance, de la clarté du style, de l'éloquence, des États généraux qui devaient régénérer la France, de la monarchie qui, semblable au phénix, allait

renaître de ses cendres, après avoir elle-même fait la part du feu. Il fait de son prédécesseur l'éloge accoutumé [1], et il loue surtout la bienfaisance inépuisable de monseigneur de Montazet, qui est restée longtemps légendaire dans le diocèse de Lyon. Il en cite un trait qu'il a choisi entre mille, sans doute en souvenir de ses voyages dans le centre et dans le midi de la France. Un jour, en visitant les hôpitaux, le prélat apprend que « tous les lits étaient infestés par de fâcheux insectes, ennemis trop communs du repos des hommes. Il consulta : point de remèdes; il faudrait des lits de fer et la dépense serait énorme. On calculait. Il ne calcula point : tous les lits furent bientôt changés; et le retour du sommeil dans une demeure où il est si nécessaire est encore un de ses bienfaits. »

1. Antoine de Malvin de Montazet, né en 1712, successivement grand vicaire à Soissons, aumônier du roi, évêque d'Autun et archevêque de Lyon. Il était bien un peu janséniste et il a eu avec monseignenr de Beaumont, archevêque de Paris, des démêlés retentissants; il a joué un rôle considérable dans les assemblées du clergé de 1750 et de 1755. Son petit-neveu, M. le marquis de Dampierre, a raconté sa vie, ainsi que celle de ses frères, dans le bel ouvrage consacré aux seigneurs de Plassac (2e volume).

CHAPITRE III

1789

Lettre du comte de Ségur qui félicite Boufflers de son discours et qui parle politique. — Boufflers philanthrope et négrophile. — Il est élu député aux États généraux. — Madame de Sabran soigne sa fille atteinte de la petite vérole. — Elle est indignée contre Necker. — Elle adjure Boufflers de se ranger dans le parti de la résistance. — Il parle, le 25 juin, dans la chambre de la noblesse, contre la réunion des trois ordres, et, le 27 juin, en faveur de la réunion. — Madame de Sabran, effrayée du tumulte, part avec Elzéar, pour Plombières. — Elle n'y trouve pas la tranquillité. — Tendre lettre de Boufflers. — Projets de retraite champêtre dans lès Vosges. — Madame de Sabran se met à l'unisson, déclaration d'amour. — Monseigneur de Lauzières de Thémines, évêque de Blois. — Madame de Sabran se décide à partir pour la Suisse. — Incidents de voyage. — Fragments de lettres du roi à la duchesse de Polignac. — Madame de Sabran va s'installer à Nidervillers pour assister aux couches de sa fille. — Lettres de Boufflers et de madame de Sabran. — Querelles d'amoureux.

Le style du discours de Boufflers paraît aujourd'hui un peu emphatique, mais il fut alors très apprécié, comme le prouve la lettre

suivante qui, elle aussi, porte bien sa date. Le comte de Ségur écrit de Pétersbourg, le 31 janvier 1789 :

« J'ai lu, mon cher chevalier, votre charmant discours; vous y louez monsieur l'archevêque de Lyon, avec une grâce bien plus efficace que celle qui l'illuminait. Votre harangue respire la vertu, le patriotisme; vous attachez, vous attendrissez, vous élevez le lecteur et vous parlez de la clarté du style comme Apollon pourrait parler de la lumière.

» Je n'ai jamais lu de discours académique qui m'ait fait autant de plaisir. L'esprit y règne sans prétention, l'éloquence sans emphase, la louange sans fadeur. Vous seul pouvez réunir tant de genres d'esprit et plaire à la fois aux pontifes de notre religion, aux législateurs sévères de notre langue, au sexe, juge souverain de la grâce et du goût, aux esclaves que vous avez soulagés, à leurs maîtres que vous avez enrichis, à la nation qui demande la liberté, aux ministres qui la lui ont disputée et au roi qui la lui accorde.

» Continuez, travaillez, instruisez-nous, éclai-

rez-nous, et que ce fauteuil académique, qui a été si souvent un lit de repos, soit pour vous un éternel char de triomphe.

» Pour moi, mon cher chevalier, je suis sur un lit de frimas et de glace qui aurait déjà gelé mon cerveau, si la fièvre chaude de l'Europe ne nous avait pas communiqué une partie de sa chaleur et si le génie d'une grande souveraine ne m'avait pas échauffé de quelques-uns de ses rayons. Mais, malgré son influence qui vivifie tout, celle du pôle se fait sentir; ma santé s'épuise, mon imagination se refroidit, je n'ai plus qu'une électricité négative, je ne donne plus de commotions, j'en reçois, et je ne m'aperçois plus de l'existence de mon esprit que par les jouissances que me donne encore l'esprit des autres.

» Puisque je n'ai plus que cette espèce de jouissance, prodiguez-la-moi, mon cher chevalier; vous le devriez par charité chrétienne, à plus forte raison le devez-vous par amitié.

» Donnez-moi quelques notions sur le Sénégal où vous avez fait faire à l'humanité, à la vertu, leur premier voyage. Ces pauvres Africains ne nous croyaient d'autre Dieu que la cupidité,

vous les avez tirés de cette erreur. Puisse votre exemple être suivi, puisse votre voix étouffer celle de l'intérêt et nous faire interdir cette vente inhumaine, ce commerce honteux du sang humain! Je suis colon de Saint Domingue [1], mais je signerais ma ruine avec joie, si l'abolition de l'esclavage en était la récompense. Ne laissons pas à l'Angleterre la gloire de cette abolition; il serait humiliant pour nous que ce fùt dans ce parlement, où les opinions des blancs se vendent, qu'on prit la généreuse résolution de ne plus vendre les noirs.

» Mandez-moi quels sont vos projets et quel est votre sort. J'espère que vous ne retournerez plus dans cette zône brûlante où le sang éprouve une fièvre et un bouillonnement continuels. Je ne vois pas pour vous dans notre armée, à moins que le feu de la guerre ne s'étende, de place convenable à votre fortune et à votre réputation. La révolution qui s'opère en France vous offre un champ plus vaste et plus digne de votre célébrité. La carrière civile est ouverte,

1. Le maréchal de Ségur, père de l'ambassadeur, avait épousé mademoiselle de Vernon, riche créole qui a été ruinée en 1791 par le soulèvement des nègres à Saint-Domingue.

le règne des petits talents expire, celui des grands talents commence, la liberté permet à chacun de prendre la place que lui assignent ses moyens, et, partout où les hommes sont libres, l'esprit et le don de la parole sont les rênes avec lesquelles on les conduit.

» C'est le moment où vous devez briller, c'est celui où vos envieux doivent se taire, où vos amis doivent vous féliciter. Mais je crains qu'une philosophie séduisante et tranquille ne vous retienne dans l'inaction, et ne vous fasse préférer les douces occupations de la littérature et le bonheur du repos aux agitations de la gloire; j'ai peur enfin que vous ne préfériez le rôle d'Atticus à celui de Cicéron.

» Tirez-moi de ce doute et mandez-moi si, dans cette circonstance qui change entièrement ma patrie, mon amitié doit se préparer à partager vos plaisirs ou votre gloire. Pour moi, je me suis élancé sur la mer la plus orageuse et je livre à l'inconstance des vents le soin de ma destinée.

» Adieu, mon cher chevalier; prouvez-moi que le temps n'affaiblit point votre amitié et qu'elle répond à celle que je vous ai jurée pour la vie. »

Ségur avait été en Amérique avec ses cousins Noailles et La Fayette, il en avait rapporté les idées les plus libérales et il était impatient de les mettre en pratique; mais il ne put revenir en France qu'au mois de novembre et les élections étaient passées. Il ne put donc siéger à côté de ces gentilshommes démocrates [1] dont, récemment, on nous a raconté l'histoire et dont il partageait les généreuses illusions. Il dut se contenter de l'ambassade de Berlin où il joua un rôle assez piteux en 1792; et plus tard les vents inconstants, auxquels il confiait sa destinée, le transformèrent en girouette : il devint le courtisan de César, le grand-maître des cérémonies de Napoléon, puis il fut pair de France sous la Restauration et sous Louis-Philippe.

Il connaissait bien son ami, et il est curieux de rapprocher la lettre précédente de celle dans laquelle Boufflers expose à Elzéar, en 1793, les principes d'une tranquille philosophie. Au commencement de 1789, le chevalier se connaissait mal lui-même et il recherchait les agitations de

1. Voir *le Roman d'un royaliste sous la Révolution*, par M. le marquis Costa de Beauregard et *Gentilshommes démocrates*, par M. le marquis de Castellane.

la gloire plutôt que le bonheur du repos. En attendant le moment où il pourrait paraître sur un plus grand théâtre, il politiquait dans les salons et il se faisait admirer pour sa philanthropie. Il avait une spécialité qu'il devait à ses voyages au Sénégal : il parlait contre l'esclavage, et il en avait bien le droit, puisque ses prédécesseurs s'étaient enrichis par la traite et qu'il l'avait interdite à ses subordonnés, comme il se l'était interdite à lui-même. Il contribua, plus que personne, à propager la *négrophilie* qui a été fort à la mode, jusqu'au jour où l'insurrection de Saint-Domingue a été une cause de ruine et de deuil pour tant de familles françaises.

La réputation d'humanité qu'il s'était acquise contribua certainement à assurer son élection aux États généraux. La noblesse du bailliage de Nancy le choisit pour son représentant, conjointement avec le comte de Ludre, et le maréchal de Beauvau qui, par crainte d'un échec, n'avait pas ouvertement posé sa candidature, resta sur le carreau.

Voici comment Boufflers rend compte à sa sœur, le 4 avril, de la première partie des opérations électorales :

« Enfin, ma chère enfant, ils m'ont élu! Tu crois bien que je ne le dois pas à mes artifices ni à mes intrigues. Je ne le dois pas non plus à celles de M. de Lattier, ton jeune ami : il a fait ce qu'il a pu, d'abord pour lui, ensuite contre moi; enfin, voyant que la faveur publique soufflait de mon côté, il s'est retiré comme un furieux. C'est dommage qu'il ait le démon de l'intrigue, comme celui de l'avarice, passé au travers du corps, car il y joint beaucoup d'esprit, mais trop pour être simple et trop peu pour être généreux.

» Mon oncle a toujours eu environ vingt voix sur deux cent quinze; je ne mettrais pas en doute qu'il ne les eût toutes réunies, s'il s'était montré. On dit encore que le tiers-état, qui élira demain, se propose de le nommer, plutôt pour patron que pour député; il en sera ce qu'il plaira à Dieu et aux hommes : pourvu que mon oncle n'en ait point de chagrin, je serai content.

» J'ai encore à subir après-demain l'opération de la réduction, car, sur nos six bailliages, nous sommes dix et nous devons nous réduire à deux. Je sais très bien que je resterai de côté; mais si, par hasard, c'est à côté de ma bonne

fille, je serai plus heureux que les députés les plus à la mode.

» Adieu, mon enfant, je t'aime comme il n'est pas permis. C'est l'expression de mes compatriotes ».

L'élection définitive eut lieu le 6 avril et madame de Sabran ignorait encore le résultat, quand, le 8, elle écrivait au nouveau député :

« Tu as fait des merveilles et cela ne m'étonne pas, mon enfant; mais quels en sont les résultats? Tu le sais à présent et moi, je meurs d'envie de le savoir. Je pense que tu auras eu l'attention de me le marquer, comme à celle qui prend le plus vif intérêt à tous tes intérêts. Tes affaires terminées, j'espère que nous te verrons bientôt. Je t'offre une procuration pour l'assemblée de Paris, en ma qualité de propriétaire, en cas qu'elle puisse te faire plaisir en quelque manière et que tu puisses avoir des espérances de ce côté, si les tiennes n'ont pas été réalisées à Nancy. Je me trouverais bien heureuse de pouvoir contribuer en quelque chose à ta satisfaction.

» Tout se brouille ici plus que jamais. La girouette tourne contre M. Necker. Toutes les révoltes, les proscriptions, les meurtres lui enlèvent des partisans. On commence à trouver son système un peu *sanguinaire*. M. de Mirabeau met le feu aux quatre coins de la Provence. Toute la glace de ton cousin de Caraman ne peut l'éteindre. On le blâme, avec trop de raison, d'une lettre qu'il a écrite à M. de Mirabeau, qui est un chef-d'œuvre de *faiblesse*, de *sottise* et de *platitude*[1]. Cette pièce d'éloquence est dans toutes les mains, ainsi que la réponse de ce Catilina moderne, qui est aussi insolente qu'on peut s'y attendre de sa part. On dit qu'il est député pour le tiers.

» Ainsi, armons-nous de courage. L'orage tombera bientôt sur nous. Gare Versailles et la bonne ville de Paris! Il y a un certain murmure, depuis quelques jours, qui semble comme l'avant-coureur de quelques grands événements.

1. Madame de Sabran est vive dans ses appréciations, mais cette lettre du 20 mars était assurément naïve, puisqu'elle faisait appel aux bons sentiments de Mirabeau. Le comte de Caraman, commandant en Provence, lui demandait de donner une preuve de son amour pour le roi et le bonheur du royaume, en calmant les esprits. C'était au moins prématuré.

» Ton ambassadrice est la plus folle de toutes les femmes. Par un caprice dont elle ne peut rendre raison, elle a ôté son enfant à la petite nourrice, parce que, disait-elle, elle lui faisait tenir un régime trop grossier. Elle l'a remise à Versailles entre les mains de la première nourrice qui l'a gouvernée si mal qu'elle est à toute extrémité et peut-être morte à présent [1]. Voilà à quoi sert l'esprit.

» En vérité, mon ami, j'aime bien mieux savoir soigner mes enfants que de faire des livres. C'est plus profitable pour eux et bien plus doux pour moi. Notre pauvre malade va toujours bien. Je ne la vois plus, depuis qu'elle n'a plus besoin de moi. Ce serait une folie. Elle ne sera pas un monstre, comme tu veux bien le penser. Elle n'est seulement pas maigrie et à peine a-t-elle quelques rougeurs.

» Adieu, mon enfant; il faut que je te quitte, malgré le plaisir que j'ai à causer avec toi. J'attends avec impatience de tes nouvelles, pour te faire mon compliment, ou te consoler du mieux qu'il me sera possible. »

1. Il s'agit du premier enfant de madame de Staël, une fille qui en effet n'a pas vécu.

La convalescente, c'est madame de Custine qui venait d'avoir la petite vérole. Madame de Sabran n'a jamais eu cette affreuse maladie et elle la redoutait beaucoup, ce qui ne l'empêcha pas de soigner sa fille avec une admirable imprudence. Elle ne s'en est pas vantée; mais Elzéar dit dans sa notice qu'elle resta jour et nuit près de Delphine, tant qu'elle put être de quelque utilité, qu'elle l'embrassait, qu'elle lui serrait la main pour la tranquilliser, qu'elle perça elle-même tous les boutons; et elle fut récompensée, car le teint de *la reine des roses* n'a subi aucune altération [1].

Il est aussi question de politique dans cette lettre. C'est un sujet que je ne rechercherai pas, n'ayant nullement la prétention de dogmatiser sur la Révolution; mais les appréciations de madame de Sabran sont parfois utiles à connaître, parce qu'elles reflètent l'opinion de la cour et d'une grande partie de la noblesse, et aussi parce qu'elles ont influé sur la conduite de Boufflers. C'est pour lui, c'est dans son

1. Madame de Custine n'est pas devenue un monstre, comme le craignait Boufflers : elle a continué à mériter le surnom de *la reine des roses*, qu'il lui avait donné.

intérêt qu'elle s'était réjouie de l'avènement de Necker; c'est pour son honneur qu'elle tremble, maintenant que l'impuissance du ministre est manifeste. Après le serment du Jeu de Paume, ses craintes redoublent, et, le lendemain de la séance royale après laquelle Mirabeau a adressé au marquis de Dreux-Brézé sa fameuse apostrophe, elle écrit cette lettre qui est évidemment le résumé de bien des conversations antérieures :

Ce 24, jour de la Saint-Jean.

« J'étais navrée hier en te quittant, mon ami; je voyais que mes paroles allaient à peine à tes oreilles, mais plus du tout jusqu'à ton cœur. C'est ta cause cependant que je plaide : la mienne est perdue, je le sais. Je m'en afflige, mais, dans ce moment-ci, il n'est plus temps d'en parler. Un plus grand intérêt m'occupe; c'est le tien, c'est celui de ton honneur, de ta considération, de ton bonheur. Car, on a beau faire, en t'avilissant on ne te donnera pas le courage de la honte. On ne t'empêchera pas d'être sensible, dirai-je, au mépris? Non, ce mot ne peut pas être prononcé pour un petit-

fils du maréchal de Boufflers [1], mais à l'indignation naturelle, à la méfiance trop juste qu'inspirerait une conduite si différente de celle qu'il doit tenir. Tu ne te verrais pas de sang-froid regardé comme le partisan de MM. Target, Mounier, Chapellier, Mirabeau, etc. Tu frémirais de siéger à côté d'eux et de ne pouvoir t'opposer à leurs discours insensés, à leurs projets fous et séditieux! Que ferais-tu, mon enfant, dans cette abominable Assemblée, si jamais ta faiblesse et ta trop grande déférence à des conseils perfides que l'intérêt seul de M. Necker dicte aux dépens du tien, pouvaient t'y entraîner? Dans quelle humiliation ne serais-tu pas, si ce parti-là suit le sort de tous les partis contraires à la justice et à la saine raison! Ils iront assez loin, peut-être, pour être déclarés, aux yeux de l'Europe entière, traîtres au roi et à leur patrie. On verra dans tout son jour l'hypocrisie, la fausseté, la perfidie, les menaces infernales de cet

1. Boufflers était l'arrière-petit-fils du maréchal duc de Boufflers, le glorieux défenseur de Lille. Charles-François de Boufflers, marquis de Remiencourt, grand-père du chevalier avait épousé en 1713 sa cousine Louise-Antoinette Charlotte, fille du maréchal.

abominable Genevois, dont l'orgueil a voulu la France entière pour piédestal, sans les ailes du génie pour l'y placer et l'y maintenir. Et quand même il devrait triompher, les membres de cette bonne et antique noblesse, si dévouée de tout temps à l'honneur et au soutien du trône et de la monarchie française, doivent-ils participer à une indigne victoire? Est-ce ainsi que le maréchal de Boufflers en a remporté? Que dirait-il dans un moment aussi critique et de quel parti crois-tu qu'il serait? Prends plutôt conseil, mon enfant, de ses cendres, toutes froides qu'elles sont, que de M. du Châtelet, dont la conduite ambiguë fait soupçonner la franchise, et dont les intrigues dernières ont fait disparaître la considération qu'on était disposé à lui accorder. Et, dans ce moment-ci même, on tremble de voir entre ses mains les troupes destinées à la sûreté du roi et des particuliers. On va jusqu'à dire qu'elles sont déjà gagnées. Un tel homme peut surprendre ta bonne foi, obscurcir tes lumières, t'entraîner dans des démarches repréhensibles et inconsidérées. Au nom, dirai-je, de ton amitié première, au nom de ton intérêt et de ton repos, ne consulte que

ta conscience et songe au sang qui coule dans tes veines. Adieu, mon enfant, adieu. Je meurs d'effroi en songeant que la plus chère partie de moi-même peut prendre un parti, qui me fasse rougir.

» Au moment où je finis ma lettre, il se répand des bruits, auxquels je ne saurais croire. On dit que le roi se dédit, que les princes sont exilés, l'archevêque de Paris, le duc et la duchesse de Polignac. Voilà le Genevois, roi de France. Mais je n'en suis pas moins déterminée à dire à qui voudra l'entendre que c'est un monstre abominable. »

L'influence de madame de Sabran a prévalu, car, le 25 juin, Boufflers a fait un discours contre la réunion des trois ordres, et, ce jour-là même, quarante-sept membres de la noblesse, parmi lesquels se trouvaient la plupart de ses amis politiques, allaient, avec la grande majorité du clergé, rejoindre le tiers-état constitué en Assemblée nationale. Mais elle n'était pas rassurée pour l'avenir et, le 29, elle revint encore à la charge dans une lettre beaucoup plus longue dont je donnerai seulement quelques extraits :

« Je t'aime trop, mon ami, pour me laisser vaincre par la répugnance que tu as à m'entendre. Au risque de te déplaire, au risque même de t'éloigner *tout à fait* de moi, je te dirai la vérité telle qu'elle est dans mon cœur. Je te le dois. Je le dois à moi-même et, quel que soit l'événement, je n'aurai pas du moins de reproches à me faire... Jamais moment ne fut aussi critique que celui-ci pour ta réputation, pour ton honneur et peut-être ta vie. Juge, mon enfant, s'il m'est possible de garder le silence et de ne pas te conjurer, de toutes mes forces et de tout mon amour, de bien réfléchir dans ta sagesse, de tout peser dans ta conscience, loin de tout esprit de parti et d'intérêt personnel, avant que de prendre aucune décision. C'est à toi seul qu'il faut songer; c'est surtout à éloigner le soupçon de ta conduite. La probité, l'honneur et la prudence doivent te diriger. Jusqu'ici on te reproche de n'avoir pas fait connaître, avec assez de franchise, tes vrais sentiments. Au lieu de les dissimuler, quand ils ne peuvent que te faire distinguer avec avantage, songe plutôt à te prémunir contre les pièges qui te seront tendus, en les faisant connaître.

» M. Necker n'est pas le plus à craindre. Ouvre les yeux, et considère le chef qui t'entraînerait. C'est M. le duc d'O... qui fait la révolution, M. le duc d'O... qui se sert de M. Necker, comme d'un manteau, pour cacher ses intrigues. Sa légèreté l'avait mis jusqu'ici à l'abri de tout soupçon. On ne croyait pas que ses démarches valussent la peine d'être observées : on les a jugées nulles par ses inconséquences. Il a pour ainsi dire contrefait l'insensé, comme Ulysse, mais, comme lui, il avait son but. Et ce but est d'être dans peu le maître du royaume. Il faut avouer aussi que les circonstances le servent bien. La crainte dont il infecte les esprits, par cette multitude à ses gages, à qui il fait dire tout ce qu'il veut dans le Palais-Royal, anime tout son parti, tandis que les membres des deux autres semblent frappés de paralysie. On n'en revient pas de voir le clergé sans ambition, et la noblesse sans énergie....

» Mais tu me diras : tout ceci est un rêve enfanté dans ton imagination. En me soumettant aux ordres du roi, en ayant la sanction de la Chambre, je ne cours aucun risque : ma conscience est en repos. Ne t'y fie pas. Les

ordres du roi ne sont déjà plus rien aux yeux des deux partis. Il les anéantit lui-même d'un moment à l'autre. Si on le défend, ce sera malgré lui. Mais on le défendra, n'en doute pas, avec succès et avec gloire....

» Puisses-tu ne consulter, dans un si grand parti, que ta loyauté et ton courage, et je n'aurai plus d'effroi! Mais je crains tes entours, je crains l'ascendant incroyable qu'ils ont sur toi. Ils ont la conviction de leurs principes, ou du moins l'amitié les aveugle tellement qu'ils n'en ont plus. Leur confiance est entière; la tienne ne l'est pas... Ils sont conséquents dans leur conduite; tu ne le serais pas dans la tienne, si ta condescendance à leurs avis t'entraînait contre le cri de ta conscience et de tes propres lumières. Tu serais malheureux, mon enfant, parce que tu n'es pas fait pour le remords. Les nuances deviennent tous les jours plus difficiles à démêler, le pas devient tous les jours plus glissant, le danger augmente. Sur toute chose, ne te presse pas. Le silence et l'inaction, dans bien des cas, ont arrangé tout seuls les affaires. Un jour, que dis-je, un seul instant peut changer tous les systèmes et toutes les

combinaisons dans une révolution qui n'a pour base que la folie d'un côté, et la faiblesse de l'autre. D'ailleurs, songe avec effroi ce que tu ferais parmi tant de fous, de méchants et de mauvais sujets réunis. N'est-ce pas l'enfer en miniature? Comment te ferais-tu entendre pour plaider la cause de l'humanité, de la justice et de la bonne foi, parmi des gens qui les ont si souvent violées? Tu verrais donc, sans rien dire, abuser de ton nom. Tu verrais, spectateur tranquille, annuler tout ce que la raison, la nécessité et une longue expérience, de concert ensemble, ont arrêté pour le repos et la sûreté de la France. Ton nom sanctionnerait toutes leurs folies et leurs injustices. Quel supplice est pareil à cela? Penses-y bien pour t'en éloigner aussi longtemps que tu pourras. J'en reviendrai toujours à mon avis et je ne craindrai pas de te le dire, mon enfant : c'est que tu ne dois passer dans cette Assemblée infernale que le dernier de ta Chambre, à moins d'un ordre formel, je ne dis pas du roi, mais de tes commettants. Leur volonté sera ton égide contre le *déshonneur*. Car il ne faut pas se le dissimuler : le mot de lâche est prononcé aujourd'hui contre les déser-

teurs de la noblesse, aujourd'hui plus qu'hier, en raison du danger. Demain, encore plus qu'aujourd'hui, la proscription et les exécutions commandées par les *bourreaux* de la France (cette expression n'est pas trop forte) donneront à celui qu'ils entraîneront la physionomie de la peur, jointe à la lâcheté. Tout cela fera jouer à cette méchante troupe un bien vilain rôle. Laissons-les faire, mon ami, et viens te reposer auprès de ta femme ».

Mais la résistance était devenue impossible : le roi avait demandé aux représentants de la noblesse de se joindre à l'Assemblée nationale et Boufflers, comme les autres, avait dû céder. Il fit même, le 27 juin, le jour où la réunion fut décidée, un discours qui n'a pas dû avoir l'approbation de madame de Sabran et qui se terminait ainsi : « Pensez-y, messieurs : ou la réunion des députés, ou la guerre entre les citoyens. Point de milieu. Le frémissement est général ; l'opinion publique qui s'accroît de tout, qui s'empare de tout, fait, d'heure en heure, de nouveaux progrès et, d'heure en heure, ses progrès sont plus rapides. Repré-

sentez-vous un torrent, à chaque instant accru par des eaux toujours renouvelées, franchir ses rives, forcer tous les obstacles et se répandre dans un horizon sans bornes. Ce n'est plus une digue alors qui pourra vous sauver, c'est une barque ».

Pour endiguer un pareil torrent, c'était trop peu de chose que la réunion des trois ordres, et bientôt il faisait tant de ravages que beaucoup de gens pensaient à fuir et cherchaient une barque. Madame de Sabran voulut assurer le sauvetage d'Elzéar, et elle se décida brusquement à l'emmener, le lendemain de l'émeute des Tuileries [1], la veille de la prise de la Bastille. En partant, elle écrivait à Boufflers, retenu à Versailles, ce billet à peine lisible qui peint bien l'état de son âme.

Ce 13 juillet : ce lundi, onze heures.

« Le tumulte croît de telle manière, les nouvelles sont si effrayantes que, sans différer, je vais partir; mais partir sans savoir de tes nou-

1. La charge du Royal-Allemand, commandé par le prince de Lambesc, a donné lieu à de nombreuses controverses : c'est un des faits qui ont été le plus exploités, au commencement de la Révolution, par les ennemis de la royauté.

velles! à peine en ai-je le courage. Sans Elzéar, je resterais à mes risques et périls, jusqu'à ce que je te sache hors de danger. Je crains ta malheureuse Assemblée. J'ai peur de quelque trahison. Tâche de te garantir de tout mal : ce serait pour moi le coup de la mort.

» Paris reste sans troupes. Elles sont, dit-on, à Versailles. Les bourgeois s'arment, à ce que l'on m'assure, pour se garantir de la populace. La licence et la rage sont à leur dernier période. Dans ce moment, tout paraît plus calme. Je vais en profiter pour m'éloigner au plus vite. Il n'en sera peut-être plus temps dans quelques heures et qui sait encore si l'on voudra me laisser passer! M. du Châtelet vient d'être arrêté et porté pour être jeté dans la rivière. Sans les soldats qui ont demandé grâce pour lui au peuple, il était noyé. J'espère que je ne rencontrerai rien de si tragique dans ma route. Je te donnerai de mes nouvelles, du premier endroit où je pourrai m'arrêter en sûreté.

» Adieu. Songe à ta pauvre femme, qui est encore mille fois plus inquiète sur ton sort que sur le sien et qui ne sent d'autre regret, au milieu de tant de dangers, que celui de s'éloi-

gner de toi. Je suis si troublée qu'à peine puis-je tenir ma plume. Je t'embrasse cependant : ne fut-ce que pour me porter bonheur! »

L'émigration de madame de Sabran ne date pas du 13 juillet 1789, comme on pourrait les croire en lisant ce billet. Elle ne quittait pas la France et même elle est revenue passer quelques mois à Paris, mais la vie errante que la Révolution lui a faite a bien commencé pour elle ce jour-là.

A peine arrivée à Plombières, elle souffrait de ne pas avoir des nouvelles de Boufflers et son impatience la rendait injuste; elle écrivait le 24 juillet :

« Je suis pénétrée de douleur des nouvelles qui arrivent ici de tous les côtés et de celles que tu ne me donnes pas; car il est incroyable, mon enfant, que je n'entende plus parler de toi. Ton oubli, au milieu de tant de désastres, est encore ce qui m'affecte le plus et je perds l'esprit tout à fait, si tu m'abandonnes. Je croyais, en fuyant Paris, trouver quelque tranquillité dans ces montagnes et pouvoir y vivre quelque temps en sûreté avec mon enfant; mais

point du tout. L'orage nous arrive. Luxeuil[1] est en feu. On pille les buveurs d'eau, on brûle leurs voitures. On a voulu tuer l'abbé de Luxeuil, qui est bien le plus digne homme du monde. Sa maison est arrangée à la mode de Réveillon[2]. Ce pauvre malheureux est venu hier pour se réfugier ici; mais on l'a prié de vouloir bien aller ailleurs, crainte d'attirer à Plombières le même vacarme, et dans ce moment il est peut-être assassiné. Remiremont est assiégé. On veut avoir les titres; on veut brûler la maison[3]. Plusieurs villages sont venus à leur secours. On envoie des troupes d'Epinal et on craint bien que cela ne suffise pas. C'est une troupe de bandits sans aveu, dont on ne connait ni les projets ni les chefs, qui porte partout la désolation. Toute la Franche-Comté en est infestée et l'on dit qu'ils menacent

1. Luxeuil, où se trouvait une riche abbaye et aussi une station balnéaire, est situé à 15 kilomètres au sud-ouest de Plombières.

2. Riche fabricant de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, dont la maison avait été dévastée par les émeutiers le 28 avril 1789.

3. Le chapitre noble de Remiremont avait pour abbesse Louise de Bourbon, princesse de Condé, qui avait délégué ses pouvoirs à madame de Rinck. Le R. P. Dom Jean Rabory, qui a écrit la vie de la princesse, raconte les infortunes des dames de Remiremont pendant la Révolution.

Besançon. En attendant, tout prend la fuite ici : il n'y a rien de si triste. La terreur a gagné tout le monde. La comtesse Auguste [1] est partie aujourd'hui à trois heures du matin pour la Suisse, madame de la Rochelambert [2] aussi, et madame de Narbonne [3], et beaucoup d'autres. D'ici à peu de jours, je brillerai seule dans ces retraites et je ne sais pas encore quel parti je prendrai. Les eaux ont un grand attrait pour moi et je n'imagine pas que, pour mon frêle individu qui ne peut ni bien ni mal, on vienne assiéger Plombières et me donner les honneurs d'une bataille. Mais j'entends des cris : voilà des paysans avinés. Je crois que pour cette fois c'en est fait de ta pauvre femme. Je vais voir s'il faut fuir ou périr...

1. Marie-Françoise-Augustine-Ursule le Danois, fille du marquis le Danois de Cernay et de Marie le Danois sa cousine, épousa en 1774 le comte Auguste de la Marck, l'ami de Mirabeau, qui fut plus tard le prince Auguste d'Arenberg. Elle mourut en 1810. Son nom reviendra souvent dans ce volume.

2. Louise-Élisabeth de Lostanges, mariée en 1778 à Paul Laurent marquis de la Rochelambert, gentilhomme d'honneur de Monsieur frère du Roi.

3. Françoise de Chaslus-Sanssat, mariée en 1753 à Jean-François, duc de Narbonne-Lara, grand d'Espagne. Elle fut dame d'honneur de la duchesse de Parme, Élisabeth de France, puis de ses sœurs, Mesdames Adélaïde et Victoire qu'elle accompagna à l'émigration.

» Ce ne sont pas encore les pillards, mais on nous les annonce. Ce sont des Anglais qui arrivent de Luxeuil et qui ont pris une escorte d'une centaine de paysans pour les garder. C'est la chose la plus plaisante du monde. Leur voiture est couverte d'écriteaux : *Vive le tiers!* et tous leurs gens ont la cocarde de la liberté aussi bien qu'eux. Ils racontent des choses épouvantables de tout ce qui se passe à Luxeuil. Les femmes qui y étaient à prendre les eaux sont obligées de se sauver à pied à travers champs. On les poursuit, on les insulte. Tous les hommes ont pris les armes pour essayer de remettre l'ordre. Ils ont saisi un grand nombre de ces bandits qu'ils ont menés en prison; mais la force en a bientôt rompu les portes et tous se sont sauvés et rôdent dans le pays. Ces Anglais se sauvent aussi. Ils m'ont dit qu'ils allaient à Paris. D'après cette description et le danger certain qui nous menace, j'ai bien envie d'aller en Suisse rejoindre la bonne comtesse Auguste chez le chevalier de Roll[1]

1. Le chevalier de Roll, appelé plus souvent le baron de Roll, capitaine des gardes du comte d'Artois, appartenait à une famille suisse du canton de Soleure depuis longtemps

qui nous attend. Dans tous les cas, adresse-moi toujours tes lettres ici, si tu te ressouviens un jour de m'écrire, car je crois ton parti bien pris de *m'oublier*. C'est aujourd'hui jour de poste et je n'ai point encore de tes nouvelles. Si je n'en reçois pas après demain, c'est pour toujours que je te dis un éternel adieu. »

Les courriers étaient souvent en retard, mais ce n'était pas la faute du chevalier. Quoi qu'en dise madame de Sabran, il ne mérite aucun reproche et ses lettres, qui ont fini par arriver, sont même trop nombreuses pour être toutes publiées. Dans aucune il ne se vante de ses hauts faits et cependant, le 28 juillet, il avait sauvé deux hussards que la multitude voulait écharper, et lui-même avait failli périr en les défendant. Quelques jours après, il avait encore fait preuve de courage civil : il avait osé dire à la tribune que l'arrestation du baron de Besenval était illégale, que l'Assemblée, ayant seulement un pouvoir législatif, ne pouvait statuer sur cette affaire et qu'il était grand temps

au service de la France. Il a joué un rôle important pendant l'émigration.

de relever le pouvoir exécutif auquel le jugement appartenait.

Dans ses lettres il est question de bien autre chose; voici ce qu'il écrivait le 7 août :

« Je vois à la date et à la lenteur de tes lettres, chère femme de mon cœur, que tu ne reçois jamais les miennes dans leur temps. Mais ce n'est plus le moment de craindre tes humeurs ni tes injustices; tu m'annonces une bonté et une raison imperturbables et, quand tu ne t'y serais pas engagée, tu te ressouviendrais de ce bel apophtegme latin : *res est sacra miser*. Tu penserais que j'ai assez de peines et qu'il ne te reste que des consolations à me donner. Je ne perds point de vue mon (j'avais d'abord écrit notre) projet de retraite dans les montagnes des Vosges et mes pensées et mes projets se sont arrêtés sur une ferme appartenant autrefois aux dames de Remiremont. Elle est placée au bout de l'étang ou, pour me servir des termes du pays, du lac de Gérardmer, dans les sites les plus agréables, dans le meilleur endroit de cette belle partie des Vosges, à la source de la rivière où tu as été

voir pêcher des perles. Nous aurions la pêche du lac, nous serions entourés d'excellents pâturages, de bons arbres fruitiers et de quelques petits champs. Nous verrions de là beaucoup de pays différents de ceux que nous avons habités jusqu'ici : d'un côté, de grosses montagnes et de majestueux sapins, de l'autre, des coteaux riants couverts de cent et cent petites demeures, variées suivant la fantaisie, les besoins et les moyens des bonnes gens qui les habitent. Le canton de Gérardmer ne demande qu'à rester comme il est; il a toujours conservé un régime analogue à ses mœurs. Il y a des jours, dans l'année, où ces braves gens tiennent leurs assises en plein air; les vieillards sont au pied d'un chêne, la jeunesse les entoure bien respectueusement. On porte à ce tribunal champêtre toutes les plaintes, toutes les querelles, tous les débats, tous les différents qui ont pu s'élever depuis la derrière séance, et les vieillards rendent des sentences arbitrales auxquelles on se soumet. Ils exercent aussi une censure douce et paternelle envers les jeunes gens, et, quand il s'en trouve dont la violence ou le libertinage sont portés à un certain excès,

on les exile, pour un temps, du lieu natal et on ne leur permet de revenir que quand leurs parents, instruits de leur changement, se rendent leur caution.

» Aussi il règne dans ces lieux, si étrangers à tout ce que je vois, une paix, une bonhomie, une amitié réciproque dont le souvenir attire sans cesse mon esprit vers l'asile que, depuis longtemps, je voulais y chercher. C'était autrefois un goût que je projetais alors de satisfaire, à présent c'est un besoin. Il me faut sortir d'ici, et, quand je dis d'ici, c'est de Paris, c'est des villes, c'est des lieux habités par ces méchants animaux qu'on appelle si improprement des hommes. J'en suis pressé, comme je le serais de sortir d'un de ces abominables lits de l'Hôtel-Dieu, où l'on mettait toutes sortes de maladies et d'horreurs sous la même couverture.

» Il semble à mon âme qu'elle est un voyageur, naturellement sain et délicat, qui se trouve obligé à passer une longue nuit dans un caravansérail, entre des pestiférés et des lépreux. J'espère bien ne gagner ni la peste, ni la lèpre, mais n'est-ce rien que le dégoût?

» Non, mon enfant, c'est du fond, du vrai fond de mon cœur que je te le dis. Rien ne pouvait m'éloigner de toi, mais à présent tout m'en rapproche et ton âme est comme un miroir, où la mienne aime d'autant plus à se mirer qu'elle s'y trouve embellie.

» Vois, ma femme, si effectivement tu auras le courage de venir, de temps en temps, partager l'asile de ma vieillesse et de ma misère, si tu prendras quelque plaisir à y passer des heures tranquilles, dans les occupations, dans les conversations, dans les méditations qui nous conviennent, vivant l'un avec l'autre, l'un pour l'autre, l'un par l'autre, oubliant tout le reste et remerciant peut-être le sort de nous avoir envoyé des malheurs qui nous rendront si heureux... »

On croit rêver en lisant cette bergerade écrite en pleine tragédie, mais le plus curieux, c'est que ces beaux projets n'étaient pas une divagation littéraire et qu'ils ont eu un commencement d'exécution. En partant pour l'émigration, Boufflers a employé ses dernières ressources à acheter un asile champêtre dont il

a joui pendant quelques jours à peine et dont nous verrons plus loin la description.

En attendant madame de Sabran se mettait à l'unisson; elle lui répondait le 18 août :

« Enfin la voilà, cette lettre attendue près de quinze jours, datée du 7 et reçue le 18; cette lettre écrite au milieu de douze cents personnes dont les cris, les débats n'ont pu t'empêcher de t'occuper de ta pauvre femme! Si tu savais le plaisir qu'elle me fait, tu en serais attendri. Je la baise mille fois, je l'arrose de mes larmes, comme je ferais si je te revoyais. Ton projet de solitude me tourne la tête, et ce petit hermitage où, loin de tous les importuns, *curis expedita*, je ne vivrais que pour toi! Quel plaisir j'aurais à te servir, à te voir manger les mets que j'aurais apprêtés, te vêtir du lin que j'aurais filé, te reposer dans un lit que j'aurais plaisir à bien faire! Que sont les richesses, en comparaison de cette simplicité qui nous fait goûter tout ce que le cœur peut avoir de sentiments et l'âme de vrais plaisirs? Qu'a-t-on besoin, pour être heureux, de ces excès de luxe, de ces différences de rang et de ces vains hon-

neurs? Ils vous traînent en esclave dans le char de la fortune qui, souvent, au lieu de vous mener à votre but, vous écrase en chemin. Il est vrai qu'en s'éloignant, il faut prendre garde d'en être éclaboussé, car la boue, ou pour mieux dire le mépris, n'est pas supportable. Et quel mépris! Où est Molière? Qu'il y aura de bonnes comédies à faire d'ici à quelque temps! Car l'égalité dont on nous berce, ce niveau qu'on croit établir en coupant les têtes, n'est qu'une chimère. La nature ne l'admet pas, et encore moins l'orgueil. L'homme sera toujours vain et ambitieux. Les pactes, les forces factices peuvent être détruites; mais le droit du plus fort ne le sera jamais, et le plus modéré, le plus philosophant prendra le bien de son voisin, et ses titres et ses distinctions, s'il croit le pouvoir faire avec impunité.

» Voilà l'histoire des hommes, mon enfant, et, dans ce moment, la nôtre. C'est un autre ordre de choses, dit-on, qui va remplacer ce que nous avons vu; mais moi, je dis que ce ne seront que d'autres visages. Quelle étonnante révolution! Je n'y peux pas encore accoutumer mon esprit et, très souvent, je me frotte les yeux

dans l'idée que ce n'est qu'un mauvais rêve, un pénible cauchemar que le jour va dissiper.

» Viens vite, mon ami. Achève de faire tous tes sacrifices [1] : donne tout, jusqu'à ta chemise. Avec moi, tu n'auras besoin de rien. Ma tendresse pourvoiera à tout et l'amour me donnera des forces et de l'intelligence. Pour toi, j'aurai la prévoyance d'une mère et ses doux soins, l'intérêt d'une femme et la folie d'une maîtresse. Que de jours heureux nous passerons encore! Si le bonheur est sur la terre, crois-moi, c'est dans la solitude qu'il faut le chercher. Il sera dans notre petit ménage de compagnie avec l'*amour*. Oui, l'*amour!* car, toute grand'mère que je suis, il brûle mon âme. Je le sens circuler dans mes veines, précipiter les battements de mon cœur, rafraîchir mon imagination, te peindre vivement à mon esprit, quand le sommeil me donne quelque repos. Il me fera survivre à moi-même. Qu'importe que la vieillesse vienne glacer tous mes sens! C'est mon âme qui t'aime. Mon amour sera immortel comme mon âme. C'est en Dieu que je t'aimerai,

1. Allusion à la nuit du 4 Août.

s'il y a un Dieu, quand elle se séparera de mon corps; ou dans l'univers, s'il n'y a qu'un univers. L'être que j'animerai ensuite recherchera avec ardeur celui que tu animeras et peut-être cela fera-t-il le plus joli roman du monde. Nous nous retrouverons tous les deux à vingt ans, pour sacrifier de nouveau à l'amour. Mais quel délire m'emporte! C'est ta lettre qui en est la cause. Elle me retrace des idées, qui m'ont bien des fois charmée dans mes châteaux en Espagne. Il n'y a plus que ceux-là de solides à présent. Ainsi, bâtissons-en, bâtissons-en sans scrupule.

» Je crains que tu ne perdes beaucoup à la suppression des dîmes [1]. Qui croirait que ton sort soit lié à celui des moines et des abbés? L'abbé Dillon, qui est ici, perd tout ce qu'il possède. L'évêque de Blois en perd la moitié. Si tout cela retourne dans un réservoir commun pour alimenter ceux qui n'ont pas de quoi vivre, il n'y a rien à dire. Mais si cela ne change que de poche, il faudra crier : *au voleur!*

» Adieu, ami, je reviens des montagnes, où

1. La suppression des dîmes a été votée le 13 août.

j'ai trouvé sous mes pas la fleur que je t'envoie; elle est d'autant choisie mieux qu'elle s'appelle en allemand : *vergessen sie mich nicht.*

Cette petite fleur, dans sa simplicité,
Vous rappellera votre amie.
Son nom dira pour moi ce mot tant répété :
Ne m'oubliez pas, je vous prie.

» Si tu entends dire à Paris que mesdames de Lambertye, de la Rochelambert et de Narbonne ont été poursuivies toutes nues et fouettées dans les rues de Plombières, tu sauras que ce n'est pas vrai. C'est un conte qu'ont fait les habitants, pour se venger de ce qu'elles ont eu peur des brigands et qu'elles se sont en allées. »

L'évêque de Blois qui prenait alors les eaux de Plombières, c'était monseigneur de Thémines [1] que son attitude à l'occasion du Concordat a rendu presque célèbre. Dans un de ses nombreux voyages, il avait connu madame de Char-

1. Alexandre de Lauzières de Thémines, né en 1743, sacré évêque de Blois en 1766, fut expulsé de son diocèse à la fin de février 1791. Il habita successivement la Savoie, l'Espagne, l'Angleterre, et il venait d'arriver à Bruxelles quand il mourut en 1829. Après le Concordat, il montra beaucoup d'incohérence dans sa conduite, et il fit une opposition bruyante au pape dout il reconnut l'autorité seulement dans les derniers mois de sa vie.

rière[1], et il a donné pour elle une lettre d'introduction à madame de Sabran qui devait passer par Neufchâtel, mais qui, par le fait, a pris une autre direction. La lettre n'a donc pas été remise : elle était même encore dans son enveloppe close que j'ai cru pouvoir ouvrir sans indiscrétion. Elle contient une phrase qui étonne au premier abord sous la plume d'un évêque qui, deux ans plus tard, a émigré. Il explique qu'il est obligé de rentrer précipitamment à Blois, sans passer par Colombiers, et il ajoute : « Je vous avoue que, dans ce moment où il y a quelque danger à rester en France et où j'ai un poste à remplir, je n'aime point l'air d'un Français fugitif et je trouverais quelque faiblesse à quitter notre théâtre, tout tragique qu'il est. »

La contradiction n'est cependant qu'apparente. Il a cédé à la violence lorsqu'en 1791 il a été remplacé par l'abbé Grégoire, et on peut dire d'une façon générale qu'il en a été de

1. Isabelle Van Tuyll, d'une famille hollandaise, épousa M. de Charrière qui était Suisse et passa la plus grande partie de sa vie à Colombiers, près de Neufchâtel. Elle est connue par sa liaison avec Benjamin Constant et par ses ouvrages dont les principaux sont *Calliste* et les *Lettres neufchatelloises* (1740-1805).

même des évêques et des prêtres qui ont quitté la France, après avoir refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé. On doit admirer ceux qui sont restés en France et qui, en si grand nombre, ont versé leur sang pour la foi; mais ceux qui sont partis ne méritent aucun reproche, puisqu'ils étaient sous le coup de lois formelles et inexorables. Ce ne sont pas à proprement parler des émigrés ; M. l'abbé Sicard et M. de Grandmaison l'ont clairement démontré dans leurs savants travaux sur le clergé français pendant la Révolution.

Madame de Sabran avait terminé sa saison d'eaux et elle ne savait trop que devenir. « Mon esprit, écrivait-elle le 25 août, est dans une incertitude accablante. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que je ne retournerai sûrement pas à Paris de si tôt. Je n'aime pas les coupeurs de têtes. Tout mon sang se glace dans mes veines quand je songe à toutes ces atrocités, non pas de peur, mais d'indignation. Toi seul auras le pouvoir de m'y faire revenir quand tu seras las de mon absence, mais tu ne le seras pas de longtemps. Tu n'as nul besoin de moi. Les rares instants que te laissent les affaires

ne sont plus partagés, ce qui est très commode pour *ce qui t'aime* ainsi que pour toi! [1]

» D'après cela, je vais encore errer sans objet. Si je n'avais pas le cœur flétri des malheurs de ma pauvre patrie et des miens, je pourrais encore trouver quelques distractions agréables dans le changement. La Suisse est toujours ce qui me tente davantage... »

C'est en effet de ce côté qu'elle dirigea ses pas. Elle se munit de passeports, elle y joignit *la Déclaration des droits de l'homme*, et, le 3 septembre, elle quitta Plombières avec Elzéar et son vieux serviteur Arnoldy. La grande calèche qui l'avait amenée à Plombières aurait donné une trop haute idée de la fortune des voyageurs, et les comptes des postillons et des hôteliers s'en seraient ressentis; elle servit à conduire à Nidervillers mademoiselle Gervais, la femme de chambre, et le précepteur d'Elzéar, l'abbé de Vaux.

Madame de Sabran partit avec son fils dans une mauvaise voiture de louage. Leur but était

1. Je ne sais à qui elle fait allusion dans cette petite scène de jalousie.

de retrouver leurs amis Polignac et la Marck et d'attendre auprès d'eux les événements, soit à Berne, soit à Lausanne; mais ils prirent le chemin des écoliers. Arrivés à Bâle, ils se décidèrent à faire un grand détour et à visiter la Lombardie. Ils s'arrêtèrent à Zurich pour voir Lavater, ils firent un pèlerinage à Einsiedeln, ils traversèrent les Alpes par la route du Saint-Gothard et poussèrent jusqu'à Milan. Ils étaient seulement le 6 octobre à Lausanne où ils comptaient séjourner, et ils ne purent passer que vingt-quatre heures avec la comtesse Auguste de la Marck qui partait le lendemain. Elle avait fui Plombières, « comme une colombe effarouchée », nous dit Elzéar, mais depuis elle s'était familiarisée avec le danger, et elle rentrait en France où elle devait faire preuve d'un grand courage pour défendre les intérêts de son fils.

Nos voyageurs allèrent bien vite à Berne et là encore ils arrivèrent trop tard. Ils ne trouvèrent que la comtesse Diane de Polignac : le duc et la duchesse étaient déjà en route pour l'Italie et elle se préparait à les rejoindre.

Ils continuèrent jusqu'à Bâle où ils passèrent

trois semaines, voyant beaucoup Mérian, un banquier auquel la comtesse Diane les avait recommandés, et quelques Français réfugiés, entre autres le maréchal et la maréchale de Broglie. Le 10 novembre ils arrivaient à Nidervillers [1].

Je trouve un récit détaillé de tous ces voyages dans de nombreuses feuilles éparses, sur lesquelles madame de Sabran a écrit des notes au jour le jour, et surtout dans quatre gros cahiers qui renferment les impressions d'Elzéar. Les vers alternent avec la prose et bien des passages, notamment la visite à Lavater, le pèlerinage à Einsiedeln ne sont pas sans intérêt. Je citerai seulement [2] quelques lignes de madame de Sabran relatives à des lettres de Louis XVI, parce que ces lettres, comme aussi celles de Marie-Antoinette, ont donné lieu à des controverses et ont été l'objet de patientes recherches.

1. La petite ville de Nidervillers, située à peu de distance de Sarrebourg, fait aujourd'hui partie de l'Alsace-Lorraine. Le marquis de Custine avait reçu en dot le château, la manufacture de porcelaine et des terres considérables qui se trouvaient dans les environs.

2. On verra aussi à l'Appendice un récit curieux de la rencontre de madame de Sabran avec le comte de Tressan.

Berne le 10 octobre.

« ... Logé à l'hôtel du Faucon; rencontre imprévue de la comtesse Diane que j'allais chercher, reconnaissance touchante, plaisir extrême de la voir; je pleure, je suis portée à me trouver mal. Détails sur des lettres du roi à sa sœur (c'est-à-dire à sa belle-sœur la duchesse de Polignac; les mots belle-sœur ou beau-frère n'étaient presque jamais employés). La première commençant par : Ma chère madame, à mots couverts, pleine d'intérêt sur sa position, finit en lui disant qu'il ne lui marque pas de nouvelles, qu'il est le dernier à en avoir. La seconde, en son nom, signée Louis, où il lui marque qu'il a appris par le duc de Guiche que la liberté de la poste était moins atteinte, que les lettres étaient moins ouvertes, et qu'il en profite pour lui donner de ses nouvelles et lui dire tout le plaisir qu'il a de la savoir en sûreté. La troisième, signée Louis le B.... nom supposé, commençant par : Ma chère cousine, votre amie est souffrante, cela doit être quand on est privé de ce qu'on aime. Le voyageur (le duc Guiche gendre de

madame de Polignac), à ce que j'espère, est à présent en sûreté. »

Il est intéressant de rapprocher ces notes de la Correspondance de Vaudreuil avec le comte d'Artois, de la vie de la duchesse de Polignac par la comtesse Diane et des ouvrages de M. Feuillet de Conches.

Boufflers conseillait à madame de Sabran de rester en Suisse, et elle y aurait probablement consenti, si elle n'avait été rappelée auprès de madame de Custine qui était grosse et qui suppliait sa mère de venir la rejoindre à Nidervillers. Les lettres suivantes mettront le lecteur au courant mieux que je ne saurais le faire :

« Si tu étais ici, jolie enfant, tu me consolerais et je te conseillerais, ou, pour mieux dire, j'en ferais semblant, car ta petite raison, cachée derrière toute sorte de folies, vaut mieux que toute une Assemblée nationale.

» Je ne conçois pas la démence impérieuse de ta bonne grosse Delphine de vouloir que tu viennes à elle, dans un pays où, d'un moment à l'autre, il peut arriver du train, au lieu d'aller te trouver chez tes bons Suisses qui t'ont sûre-

ment déjà prise en amitié et qui t'auraient gardée chez eux, jusqu'au retour de notre santé politique.

» Nous sommes toujours à l'archevêché [1], et nous y serons encore pendant huit jours. Par bonheur le beau temps épure l'air que nous infectons, car, s'il venait des temps humides et froids, je suis persuadée que l'Assemblée fondrait à la pluie comme du sucre.

» Voilà plus de huit jours que je suis prêt à parler pour le clergé et jamais mon tour ne vient. Je ne sais ni me faufiler, ni réclamer, ni cabaler, ni conquérir la parole, suivant l'expression favorite de l'Assemblée, ce qui me tient toujours fort en arrière de mon rang et me fait peut-être beaucoup de tort; car il faut faire comme les autres, surtout dans une mêlée, et celui qui, au milieu d'un grand combat, resterait les bras et les jambes croisés, risquerait tous les coups et ne pourrait espérer ni la victoire, ni le salut [2].

1. L'Assemblée, ayant quitté Versailles le 16 octobre, se réunit pendant quelques jours dans la chapelle de l'archevêché, en attendant que la salle du Manège fut prête à la recevoir.

2. Le décret mettant les biens du clergé à la disposition

» Je te remercie encore de ta charmante lettre de six pages, chère femme, elle te peint mieux que tes pastels ne feront jamais, car ils ne te montreront que jolie, tout au plus comme tu l'es, au lieu que ta lettre montre qu'il y a en toi quelque chose qui est encore moins grossier que tes traits et moins bête que ta physionomie.

» Je ne sais pas si je t'ai mandé que je me trouve encore directeur de l'Académie, qu'elle rentre le jour des Morts, que je suis chargé de prendre les ordres du roi pour un hommage que nous devons lui rendre en corps et où je dois porter la parole. Il faut : harangue pour le roi, harangue pour la reine, harangue pour M. le dauphin et surtout il faut de la mémoire, car on ne peut pas lire en parlant et moi je ne peux pas parler sans lire [1].

» Je n'ai point encore de nouvelles de madame de Biron [2], depuis son départ; je sais seulement

de la nation a été voté le 2 novembre. Boufflers n'a pas pris la parole dans cette discussion qui a commencé le 10 octobre, sur la proposition de l'évêque d'Autun.

1. Boufflers a prononcé le 16 novembre ces trois discours qui ont été reproduits dans la *Correspondance* de Grimm. Ils sont médiocres et cependant lui font grand honneur par l'excès même des louanges qu'il prodigue à la famille royale. La flatterie était alors un acte de courage.

2. Amélie de Boufflers, fille du duc et de Marie-Anne

qu'elle a fort étonné Paris en le quittant, mais j'attribue tout à madame de Cambis [1] qui lui aura tourné la tête, à force de l'effrayer, et qui aura été charmée de se servir de cette commodité-là, pour aller voir le duc de Richmond à bon marché.

» Je suis ici, comme tu vois, plus isolé, plus abandonné qu'un pauvre naufragé, non pas dans une île déserte, mais dans une ville que tout le monde voudrait déserter, si pour cela il ne fallait point de passeport du district, de la Commune et de l'Assemblée nationale. Tu vois par là qu'on est enfermé sous trois clefs; mais on espère que cela ne durera qu'un temps, et, dès qu'une fois on en sera quitte, on n'en sentira que mieux tous les charmes de la liberté, comme Socrate quand on lui desserra les jambes.

» Si les nouvelles que tu m'annonces se réalisent, comme ne l'ont que trop fait celles que tu

Philippe Thérèse de Montmorency. Elle avait épousé le duc de Lauzun (Armant-Louis de Gontaut), qui, à la mort de son oncle en 1788, prit le titre de duc de Biron.

1. Gabrielle-Charlotte-Françoise de Hénin-Liétard, mariée à Jacques-François, vicomte de Cambis. Il est question d'elle dans la *Correspondance* de madame du Deffant, dans les *Mémoires* du duc de Lauzun, dans ceux de madame de Genlis, etc. Elle était cousine de Boufflers.

m'avais annoncées et que je ne voulais pas croire, j'inscrirai ton nom dans mon Ancien Testament au rang des petits prophètes; mais, jusqu'à présent, tu me permettras de croire que tu rêves à la Suisse, ou que tu répètes les contes que tu entends faire à la table d'hôte de l'hôtel du Saumon ou des Trois-Rois.

» Mon Dieu, ma fille, que nous sommes loin du temps où, menés par maître Jacot[1], de sale mémoire, nous courions l'Allemagne! *Quand reviendront ces fortunés moments*! Il faut espérer qu'un jour nous serons rendus l'un à l'autre, comme deux vaisseaux séparés par une horrible tempête, qui, après avoir longtemps couru des mers inconnues, jouets des vents et des flots, se reconnaissent enfin dans un temps moins orageux, se rapprochent et font route ensemble jusqu'à l'autre monde.

» Adieu, ma femme, adieu tout ce que j'aime, sois tranquille, sois heureuse, si tu peux, surtout sois prudente dans le pays où tu vas habiter, car j'ai peur des gens des campagnes. Écris moi souvent. »

1. L'ancien postillon de Boufflers qui l'avait conduit, ainsi que madame de Sabran, à Aix-la-Chapelle.

La lettre qui suit et qui n'est pas datée, s'est croisée probablement avec la précédente; madame de Sabran écrivait vers la même époque :

« Tu ne veux donc pas absolument que je guérisse de ma folie, tu veux que mon dernier soupir soit pour toi, qu'aucune bonne raison ne prévale sur toutes tes raisons. Eh bien! sois content, mon bon et cher et trop cher ami. Que tu connais bien le faible de mon cœur! Qu'une de tes plaintes lui fait mal, que ton chagrin l'attriste! Ah! sois heureux au moins, si tu peux l'être; j'ai besoin de ton bonheur pour vivre, fût-il *à mes dépens*. C'est en toi que je souffre, c'est en toi que je jouis, tu es ma personnalité, en moi est ton idée, et pas autre chose. M'aime-t-il, ou ne m'aime-t-il pas? C'est tout ce qui m'occupe et fait ma peine ou mon plaisir. Quand je suis longtemps sans recevoir de tes lettres, ou bien quand elles ne sont pas ce que je les voudrais, je suis triste, découragée malgré moi, je ne peux m'occuper de rien. En vient-il une plus tolérable, me voilà ranimée, légère, capable de réussir dans tout ce que je voudrais entreprendre; c'est une

métamorphose inconcevable, qui me surprend toujours, quoiqu'il y ait plus de douze ans que j'éprouve ces variations.

» Je le sens plus que jamais; en dépit de tout, nous sommes nés l'un pour l'autre, il n'y a que toi qui me plaises dans toute la nature, je ne trouve rien d'aimable, rien d'intéressant que toi, et c'est sur ce principe que sont fondées toutes mes inquiétudes. Je ne peux pas croire que tout ce qui a des yeux et un cœur puisse te voir et t'entendre avec indifférence, tu as tout l'esprit qu'il faut pour charmer et toute la sensibilité nécessaire pour séduire. Encore une fois, il faut que tu aies beaucoup de mérite pour m'avoir inspiré un sentiment pareil à celui que j'éprouve, un sentiment si fort, à moi qui ne faisais cas que de l'indépendance et pour qui toute espèce de lien était un supplice, à moi que mon caractère sauvage et mon esprit indifférent portaient à vivre isolée. Enfin, mon enfant, je t'estime beaucoup plus pour cela, et moi aussi, car je crois qu'une passion, comme celle que j'ai pour toi, doit rendre meilleurs, et celle qui l'éprouve et celui qui en est l'objet. Mais la première vertu que

je te désire, c'est la constance. Aime-moi autant que tu pourras, parce que je sais bien que je ne suis pas aimable comme toi; mais aime-moi plus qu'aucune autre : entends-tu, mon mari, parce qu'aucune autre ne t'aimera jamais comme moi. Va! le seul bien de la vie, la seule occupation raisonnable est d'aimer et d'être aimé. La politique, tout intéressante qu'elle est, ne vaut pas l'amour, tout méchant qu'il peut être; elle dessèche le cœur, quand l'autre le fait vivre, et ne sait pas mieux ce qu'elle veut ni ce qu'elle fait.

» Mais, à propos de politique, regarde si je m'étais trompée dans toutes mes tristes conjectures, et ce que j'ai à te prédire pour l'avenir ne vaut pas mieux que le passé. Nous touchons, quoi que tu dises et que tu espères, à une révolution bien étonnante, qui n'est pas celle que tout bon Français doit désirer. Je vois une mine qui couve. Quelle en sera, et où en sera l'explosion, c'est ce qui me fait frémir, car, après toi, ce que j'aime le mieux, c'est ma pauvre patrie, c'est mon bon et malheureux roi.

» Malgré cela, et non seulement mes tristes

pressentiments, mais la conviction où je suis que, d'ici à très peu de temps, il se passera des choses épouvantables en France et à Paris, je quitte la Suisse, et je la quitte avec autant de peine que si je quittais le port au milieu d'un orage, pour aller m'exposer à la tempête. Mais Delphine n'a qu'un cri après moi, je voulais l'engager à venir ici, tout l'effraye : le chemin, sa grossesse, son enfant, et les Suisses peut-être; si bien que je sens qu'il m'est impossible de ne pas payer encore une fois de ma personne. Je n'ai pas le courage de l'affliger, ni de vivre loin d'elle. Sans cela, nous resterions chacune où nous sommes, en attendant l'accomplissement de mes tristes prédictions, ce qui serait fort raisonnable, mais par cela même au-dessus de mes forces, car je n'entends rien à tous les calculs de la prudence humaine, quand il s'agit de ce qui m'est cher.

» Ainsi, mon enfant, écris-moi pour cette fois à Nidervillers; j'y resterai jusqu'à ce que j'y vois un peu plus clair dans les nuages qui obcurcissent tout. Si je suivais mon désir, tu sais bien où je serais dans peu de jours; mais au moins je serai près de ton pays, plus près de

toi de quelques lieues. C'en est assez pour me faire prendre patience. Sans mes enfants, ne crois pas que les dangers pussent m'arrêter, je voudrais les courir avec toi; mon inquiétude, quand j'en suis éloignée, est bien un autre tourment...

» Adieu, mon cher mari, j'espère que tu verras bien à présent que tu n'as pas perdu ta folle; tu ne la peux perdre que de ton consentement, car un mot de toi la ferait revenir des extrémités du monde. »

La pluie vient après le beau temps et le caractère de madame de Sabran était sujet aux averses. Après cette lettre, j'en trouve une autre qui est pleine de reproches, mais j'aime mieux reproduire la réponse du chevalier, datée du 27 novembre :

« Il ne tiendrait qu'à moi de me fâcher de la très méchante lettre que je reçois de la meilleure femme du monde. Mais contre qui me fâcherais-je? contre le sort, contre le hasard, contre la poste, contre le comité des recherches, enfin contre tout ce qui n'est pas toi, car comment me fâcher contre toi, cher amour, contre

toi qui es plus chère à mon cœur que mon cœur lui-même, contre toi qui, jusque dans tes folles colères, m'aimes toujours comme si tu ne pouvais pas faire autre chose?

» Je conviens que je me suis mal montré dans ce mois-ci; j'ai eu de l'humeur de ton silence et même quelquefois du silence de ton amour dans tes lettres; mais enfin, non seulement rien de ce que j'ai reçu n'est resté sans réponse, mais, tout calculé, tu verras que j'ai au moins fait une réponse et demie à chacune de tes dépêches et que, s'il y avait des torts dans tout cela, ils ne seraient pas à moi.

» Reviens donc à la bonne amitié qui te sied si bien, cher amour, et, dans des temps aussi tristes, aussi orageux que ceux-ci, ne joins point tes soupçons, ta colère, et surtout tes chagrins à ceux que j'éprouve avec tous les honnêtes gens, et tâche au moins que je ne puise pas de nouvelles peines dans la source de toute mes consolations.

» Je suis souvent tenté de demander un passeport de huit ou dix jours, pour aller te trouver et te dire que tu es une femme insensée, et que je suis un bon mari, et pour te le dire si bien

que cela te reste au fond du cœur; mais il faudrait passer par Nancy où l'on serait étonné de ma démarche, et, si je n'y passais pas, on le serait encore bien davantage.

» Nous vivons dans ces temps orageux d'inquiétudes et de soupçons que Tacite dépeint si bien sous le règne de Tibère, mais qu'il dépeint encore moins bien que nous ne le sentons, car il ne parlait que d'un Tibère et nous en avons par milliers, et nous sommes comme le possédé de l'Evangile, dont le démon s'appelait légion. Cependant je vais essayer de me faire inviter par le comité permanent de Nancy à revenir passer quelques jours dans ma ville, pour y rendre compte de diverses dispositions générales où nous sommes particulièrement intéressés; mais j'ai peur que ma tentative ne réussisse point, à cause des préventions que l'on conserve contre tout ce qui a quelque rapport avec la noblesse et le clergé. Il serait assurément bien sévère de les étendre jusqu'à moi qui ai toujours été et qui serai toujours le plus zélé partisan de l'égalité des conditions, et qui formais sans cesse, au fond de mon cœur, le vœu de revenir, non pas à l'état de nature vers lequel nous mar-

chons à trop grands pas, mais vers la loi naturelle dont nous nous écartons plus que jamais.

» Je me suis dispensé aujourd'hui d'aller à notre Assemblée, et je crois avoir employé mon temps plus utilement, en travaillant aux moyens d'économiser sur la consommation de Paris et à ceux d'augmenter la provision du royaume. Il me semble, et c'est avec douleur que je le dis, qu'il ne faut pour cela ni esprit ni talent, mais seulement de la bonne foi, et je crains que ce ne soit là ce qui nous manque le plus.

» Je t'envoie, chère femme, ces discours dont tu n'as peut-être pas entendu parler au pied de tes Vosges, mais dont on n'a pas laissé ici que de dire du bien, tu en jugeras; mais tu ne me diras point ton avis sur le fond des choses, à cause du Tibère aux mille têtes et du sénat sans tête.

» Reviens à moi, chère brebis égarée, reviens à moi avec ta bonté, ta confiance, ta tendresse accoutumées. Conserve-toi à celui qui t'aime et qui n'est soutenu que par l'espoir ou, pour mieux dire, par la certitude d'être aimé. Oublie des torts que tu me prêtes et qui ne sont qu'à toi. Souviens-toi que, dans nos différends, tu

as toujours mal jugé, que tu m'as toujours calomnié, et que je t'ai toujours pardonné et que je te pardonnerai toujours.

» Embrasse le bon Elzéar de ma part, ainsi que sa sœur rebondie ».

CHAPITRE IV

1790

Lettres de madame de Sabran. — Elle reproche à Boufflers son silence. — Naissance et baptême d'Astolphe de Custine. — Elzéar sera un citoyen *actif*. — Prédictions sinistres. — Longues promenades à pied dans les Vosges. — Madame de Sabran va à Plombières. — Elle y trouve madame de Marsan. — Le clergé est mort et enterré. — La noblesse est *débaptisée*. — Discours de Boufflers sur les biens du clergé. — Il s'est trouvé au milieu d'une émeute avec M. Dejean. — Madame de Sabran revient à Paris.

C'est pour assister aux couches de sa fille que madame de Sabran était venue à Nidervillers. Elles eurent lieu au mois de janvier ou au mois de février : il m'est impossible de préciser la date, car je n'ai trouvé sur ce point aucun renseignement, ni dans mes papiers, ni à la mairie de Nidervillers, et la lettre qui suit est datée du 20, sans autre indication. Il est du moins certain qu'Astolphe de Custine, l'auteur

de *la Russie en 1839* et de bien d'autres ouvrages, est né au commencement de 1790, et non pas en 1793 comme l'ont affirmé ses biographes.

« Avant de te gronder, comme tu le mérites, pour un silence de quinze jours et pour des reproches aussi injustes que mal fondés , quand ce serait à moi à te les faire, il faut que je te dise que ma bonne grosse mère vient d'accoucher d'un fort joli petit garçon, que j'ai reçu dans mon tablier, comme disent les bonnes femmes, et que j'ai bien baisé, après qu'il a eu fait sa toilette. Cet événement a mis tout le village en mouvement et *ma grande maternité* a été annoncée au bruit du canon à plus de deux lieues à la ronde. Plus de cent cinquante paysans commandés par le capitaine Pèdre, le fusil sur l'épaule, sont venus me prendre, avec toute la gravité requise, pour me conduire à l'église avec l'enfant. Deux files se sont formées aussitôt par les ordres du capitaine qui est notre La Fayette d'ici et qui a pour le moins autant de talent que lui. Alors nous nous sommes mis en marche. Un vent épou-

vantable, qui semblait conspirer contre nous, emportait les chapeaux, faisait voler mes jupons et me renvoyait dans les yeux et les oreilles tout le feu et la fumée de la plus imposante artillerie de l'univers. Mais ces malins aquilons ont été déconcertés; ils n'ont servi qu'à faire briller d'avantage l'adresse de tous ces braves gens et leur bonne volonté. Une *commère babillarde* était à mes côtés; c'est l'usage et le titre qu'on donne à une femme chargée de jeter des bonbons à tous les petits enfants. Elle s'est si bien acquittée de son emploi, que j'ai vu le moment où le père, l'enfant, le parrain, la marraine, le capitaine et toute la troupe allaient être culbutés, les uns par-dessus les autres, sans avoir pu parvenir à faire un petit *chrétien*. Enfin, à force de manœuvres savantes de notre habile capitaine, nous sommes arrivés au terme de nos travaux. Le plus grand ordre s'est rétabli à la première marche de l'église. Les cloches ont fait entendre leur voix argentine; le serpent de la paroisse, l'orgue, les haut-bois et les cors se disputaient à l'envi à qui ferait le plus de vacarme; et le curé et le maître d'école ont baptisé mon pauvre filleul,

si en conscience et avec tant de sel et d'eau qu'il a vomi, comme un malheureux, sur tous les curieux et gagné une fluxion à l'œil qui le rend borgne pour le moment. Je lui ai donné le nom d'*Astolphe*, afin qu'il aille un jour, comme son patron, nous chercher dans la lune quelques fioles de bon sens.

» A l'image des honorables membres de ton auguste Assemblée, la cérémonie faite, chacun est revenu chez soi. J'étais si touchée du bon cœur de ces pauvres paysans, dans un moment où tant d'autres ne prennent les armes que pour brûler les châteaux et assassiner leurs seigneurs, que j'avais toutes les peines du monde à m'empêcher de pleurer. Je leur ai donné jusqu'à mon dernier écu, tant la bonté a de prise sur moi. Que celui qui imagina le premier de détruire ces rapports si naturels de la misère avec l'opulence, de la faiblesse avec la force, et ce troc si juste et si doux de la reconnaissance avec les bienfaits, soit en exécration dans la mémoire des hommes! Il ne jouira jamais de ces plaisirs purs, que l'amour-propre, l'ambition et la vanité ne sauraient remplacer...

» Adieu, mon enfant : que ne puis-je adoucir tes peines en te disant combien je les partage, et t'engager à ne pas m'oublier en te montrant combien je t'aime! Adieu. Je suis moins souffrante depuis qu'il a fallu, bon gré mal gré, oublier mes souffrances. »

Madame de Sabran excellait dans les récits de ce genre. Celui du baptême d'Astolphe peut-être comparé aux lettres du 31 juillet, des 2 et 7 août 1787, dans lesquelles elle raconte les fêtes du mariage de Delphine; mais, si le style est resté le même, que de changements se sont produits depuis ces temps heureux!

Dans les lettres suivantes, nous retrouverons la tendresse, la philosophie et la clairvoyance auxquelles madame de Sabran nous a habitués, et dont pourtant on ne se fatigue pas, car elle sait, avec beaucoup de grâce, en varier l'expression :

Ce 13 mars

« Je végète fort tristement, mon enfant, mais cependant sans perdre courage; et, comme un malheureux à la nage qui voit une mort certaine, s'il ne redouble point ses efforts,

j'appelle à mon secours toute l'énergie de mon âme, pour lutter contre tant de malheurs et m'empêcher d'y succomber. Je deviens plus nécessaire que jamais à mon pauvre Elzéar, qui n'a plus que moi dans ce monde pour l'aider à se tirer de cet effroyable bourbier où tout va s'engloutir : naissance, fortune, grandeurs, etc.... Dieu sait ce que j'en ferai! Un citoyen *actif*[1], me diras-tu ; d'accord ; mais ce n'est pas tout d'être actif, il faut encore trouver matière à son *activité* et il y a peu de chose à faire *aux petites maisons* pour les gens raisonnables. Le temps nous apportera quelques lumières et quelques conseils sans doute. C'est toujours sur lui que je compte pour arranger tout. Il est vrai qu'il fait payer cher les services qu'il nous rend ; mais qu'importe! La vie n'est qu'à charge dans cette agitation de corps et d'esprit, et, si ce chaos doit durer longtemps, la mort me paraît la plus douce perspective pour celui qui fait cas de la paix et du repos.

1. La constitution, déjà votée en partie, appelait citoyens *actifs* ceux qui devaient faire partie des assemblées primaires.

» Je ne peux pas revenir encore de ta patience, de ta modération et de tes *espérances*. C'est un miracle sans doute de la nécessité et de la raison. A ta place, je sens que je serais déjà morte de colère et d'indignation. Cela me prouve que tu vaux bien mieux que moi. Conserve longtemps ces illusions, mon enfant. Il n'en faut pas davantage pour vivre. Le plus grand de tous les malheurs, et celui que j'éprouve à présent, c'est de les voir s'évanouir sans ressource. Cependant, quand on a la force d'y résister, je crois qu'on est au-dessus de bien des peines. On plane dans une autre région où le ciel est plus pur et l'air plus serein. L'espoir s'agrandit, l'âme reprend tout son ressort et, comme sur le sommet des plus hautes montagnes, les objets deviennent imperceptibles, s'ils ne disparaissent entièrement; tout ce qui pourrait nous blesser ne peut plus nous atteindre. Alors tout ce conflit d'intérêts, de passions disparait à nos yeux. Le monde paraît un point dans l'immensité de l'univers et les individus des infiniment petits, dont le pouvoir et les moyens sont bien peu redoutables.

» Mais me voilà perdue dans les nues, tandis que tu es encore sur la terre. Il faut donc malgré moi y revenir, car le moyen de te perdre jamais de vue et de résister à cette loi irrésistible, qui m'attache à toi presque sans espérance! Car, ne crois pas que ton *indifférence* échappe à mes yeux clairvoyants. Mais mon parti est bien pris de ne plus t'en faire des reproches et d'attendre patiemment la fin de tout ce qui me remplace, — je ne dis pas dans ton cœur, car il est *à moi*, sans que tu puisses t'en défendre; — mais dans ton esprit qui se laisse entraîner seulement à l'attrait du moment, au faux brillant, aux avances, à mille séductions qui flattent ton amour-propre sans réellement te satisfaire. Tu vaux mieux que tout cela. La nature t'a donné un tact, une sensibilité, qui peuvent s'altérer, mais que tu ne perdras jamais, et par lesquels tu reviendras toujours à moi, non parce que j'ai plus de mérite qu'une autre assurément, mais parce que je sais mieux apprécier ta juste valeur et te comprendre, quand ton cœur veut reprendre ses droits et te ramener à ce qui est bon, juste et raisonnable. Si tu lis cette lettre jusqu'à la fin, je

suis sûre que tu seras de mon avis et que tu seras touché de cette confiance qui me reste en toi, malgré tout ce que tu as fait depuis *trois mois* pour m'en guérir.

» Adieu, mon enfant. J'ai appris avec chagrin que madame de Mirepoix [1] était à Nancy. C'est sans doute la réduction des pensions qui l'aura forcée à prendre ce parti. Que je la plains, à son âge, après avoir vécu toujours dans une si grande opulence! Malgré mon mépris pour les richesses, je sens que, si j'avais quatre-vingt ans, j'aurais bien de la peine à m'en détacher. Mande-moi, si tu y penses, quels sont les motifs de ce voyage et donne-moi des nouvelles de M. de Nivernais. Je ne sais pourquoi j'en ai rêvé toute la nuit. Il était si aimable pour moi que je me crois obligée à quelque reconnaissance, quoique ce ne soit qu'un songe. »

1. Anne-Marguerite-Gabrielle, princesse de Beauvau, née en 1707, mariée 1° en 1721 à Jacques-Henri de Lorraine, prince de Lixin, 2° en 1739 à Pierre-Louis de Lévis, marquis de Mirepoix qui fut maréchal de France en 1757 et qui lui-même était veuf d'Anne-Gabrielle-Henriette Bernard.

Ce 17 mars.

« J'ai été si malade toute la semaine dernière, mon enfant, que non seulement je n'ai pas pu t'écrire, mais même sortir de mon lit. Je retombe dans ce triste état dont tu m'avais tirée, il y a quelques années, par tes soins et par ton amour. J'ai des douleurs d'entrailles continuelles, des vomissements, une faiblesse et une langueur que tout mon courage ne saurait surmonter. J'en attribue la cause à cet accident dont je t'ai parlé, pour n'en pas faire l'honneur à l'inquiétude et au chagrin qui me minent insensiblement. Il faut avouer cependant que je suis bien plus tranquille, depuis que j'ai perdu toute espérance. Tous mes sacrifices sont faits, comme à l'instant de ma mort, et quelquefois même je me figure que j'ai passé ce redoutable moment.

» Toi seul peux fixer encore mes regards sur la terre, s'il est vrai que tu ne m'as pas tout à fait oubliée, comme tu m'en assures par la plus jolie lèttre que j'aie jamais reçue de toi. Sais-tu bien que le Poussin n'a jamais imaginé rien de plus beau que les bas-reliefs que tu

veux faire graver sur notre pyramide : *Au temps passé*? Mon enfant, il faut qu'elle me serve de *tombeau* et, en attendant, dès que j'en aurai la force, je veux te dessiner tes trois sujets, pour te donner une idée de ton esprit et de mes talents.

» Tu n'imagines pas les progrès que je me suis trouvée avoir fait dans la peinture, depuis que je suis ici, et dans un genre tout nouveau pour moi, car c'est la miniature. J'ai fait dernièrement le portrait d'Elzéar en *citoyen actif* : devine comment? en *savetier*. Il est raccommodant le plus joli petit soulier du monde. A côté de lui est une table sur laquelle sont posés son pain et son fromage, avec une bouteille de vin et un petit chat qui cherche à voler le fromage. Cette composition n'est pas dans un genre aussi relevé que les tiennes, mais elle a bien son mérite. Elle est d'ailleurs parfaitement adaptée aux circonstances; car, s'il est vrai que l'auguste et honorable Assemblée fasse banqueroute, et je la regarde comme faite, ce ne sera pas une profession trop à dédaigner pour lui.

» Le mémoire de M. Necker [1] me confirme

1. Necker avait déposé le 12 mars un mémoire sur les finances.

absolument dans cette idée. J'y vois un homme qui cherche quelque issue pour se tirer de l'abîme où il ne veut pas tomber avec nous, et je meurs de peur, non pas d'être ruinée, car cela m'est bien égal, mais de te voir au milieu de Paris, au moment de la catastrophe qui se prépare. Les horreurs qui en résulteront sont incalculables. Que n'es-tu encore au Sénégal, ou plutôt que n'es-tu avec moi! Adieu. Si tu peux, ne m'oublie pas, toute morte que je suis. »

Ce 14 mai.

« Je commençais à me décourager de ton silence, mon enfant, et à donner libre cours à ma sombre et folle imagination, quand enfin j'ai reçu une de ces lettres qui me font toujours battre le cœur, et qui te peignent si bien au naturel que je crois t'entendre parler. Tu commences donc à t'apercevoir que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et à te douter qu'il y a des monstres dans les villes comme dans les forêts. Nous ne sommes pas au bout, mon enfant, et tout ce que nous avons lu dans l'histoire des temps

les plus barbares n'approchera jamais de ce que nous sommes destinés à éprouver. Tous les freins qui devaient contenir la multitude sont brisés maintenant, elle profitera de la liberté dont on veut la faire jouir, pour nous égorger tous, non pas dans une Saint-Barthélemy, mais dans dix mille. Je frémis en pensant que tu es au milieu de ce gouffre et que, d'un moment à l'autre, je peux t'y voir englouti. Quelle horrible pensée! Tu concevras ce qu'elle est pour moi, si tu conçois bien ma tendresse pour le plus aimable des maris. Encore si l'on pouvait envisager la fin d'une telle calamité. En voyant les jours d'horreur et de tristesse s'écouler, je prendrais courage. Mais non, ils dureront plus que moi et je dois peut-être mourir sans te revoir.

» Tu me dis que je suis fort changée ; je n'en sais rien, car je n'y prends pas garde, mais cela doit être, parce que j'ai beaucoup souffert. Cependant je sens ma force croître, en raison du besoin que j'en ai, et jamais peut-être je n'ai plus fait de ma tête et de toute ma personne ce que j'ai voulu. Je me débats, tant que je peux, contre le *mal* et le malheur, et je

tâche de regagner d'un côté ce que je perds de l'autre. Il est vrai que, sans toi, je ne prendrais pas tant de peine; mais l'espoir, *si tu ne changes pas*, et si je ne meurs pas, que nous pourrons peut-être nous rejoindre un jour pour ne plus nous quitter, me soutient et m'attache à la vie, en dépit de tout ce qui serait si bien fait pour m'en dégoûter.

» J'espère beaucoup de ce goût pour la solitude, et de ce dégoût pour le monde qui te prennent de temps en temps : ce sont eux qui te ramèneront à moi. Je voudrais bien qu'on pût te trouver dans les Vosges une petite habitation; c'est un séjour charmant, bien fait pour deux bonnes gens comme nous. Je viens de les parcourir, comme c'était mon projet, et j'ai été vraiment heureuse dans ce petit voyage; partout j'ai rencontré la sérénité et la bonhomie de l'âge d'or. En un instant, je me trouvais l'amie de tout le canton, j'étais priée aux bals, aux festins, aux noces même; c'était à qui me traiterait le mieux, et sans savoir qui j'étais cependant, car je m'étais donné les airs de l'incognito, et j'allais à pied ou en charrette quand mes pieds étaient usés. C'est à cette

école de la nature, mon enfant, qu'il faut aller prendre des leçons de philosophie et de bonheur et des consolations pour la Révolution actuelle. En voyant tous les avantages de la pauvreté et de l'indépendance, on ne regrettera pas les richesses et l'on sera guéri de l'ambition. Je suis plus convaincue que jamais que cette extension que nous donnions à notre existence en altérait toute la douceur. Nos jouissances étaient toujours en espérance, et jamais en réalité, et nous voulions bien moins être heureux que le paraître. A présent on ne songera plus qu'à soi, et point du tout à son voisin et, si ce voisin veut bien se tenir en repos, on pourra y vivre soi-même. Je t'attends dans notre solitude, tu sais bien que je n'aurai jamais d'autre volonté que la tienne; comme l'aimant attire le fer, tu m'attireras partout où tu voudras et le plus sauvage des déserts avec toi me paraîtrait le jardin d'Eden.

» Adieu, mon pauvre pigeon dépareillé, je dis bien, comme celui de la fable : « *l'absence est le plus grand des maux* »; et quand finira-t-elle? Il n'y a guère d'apparence que ce soit bientôt.

Di memoria nudrir, si più che spera.

» Voilà ma devise et ma triste destinée à venir. »

Elzéar, dans sa notice, donne quelques détails sur ces promenades dans les Vosges dont parle madame de Sabran. Ainsi elle a été à pied de Nidervillers à Saverne par Lutzelbourg, en suivant les vallées de la Lorn; déjà en Suisse elle avait fait des ascensions qui effrayeraient les Anglaises les plus intrépides. « Elle supportait ces grandes fatigues, dit Elzéar, plutôt par légèreté que par force. » Elle était bien mince, il est vrai, mais ses pieds étaient bien petits, ces jolis pieds dont il est souvent question dans les lettres de ses amis, et ils étaient chaussés de souliers de satin, car elle avait ses manies et elle n'admettait pas l'usage des bottines. Elle était de l'espèce de ces femmes délicates qui pratiquent tous les sports, qui paraissent n'avoir que le souffle et qui rendent leurs maris fourbus. Elle marchait ainsi dans les montagnes, pendant des journées entières, pour mieux voir les beaux spectacles de la nature, et elle charmait la longueur de la route

par ses intarissables conversations, tristes ou gaies, sérieuses ou folles.

Au mois de juin, elle quitta sa fille et, comme les années précédentes, elle se rendit à Plombières. Elle eut le regret de ne pas y trouver son amie, la comtesse Auguste de la Marck à qui elle avait donné rendez-vous : sa principale ressource fut l'austère et respectable comtesse de Marsan [1]. Lorsque, toute jeune mariée, Éléonore avait fait ses débuts à la cour, l'ancienne gouvernante des enfants de France lui avait témoigné beaucoup de bienveillance et l'avait fait admettre dans la société intime de Madame Clotilde [2]; mais, pendant cette saison d'eaux, elles se lièrent davantage. Elles avaient les mêmes tristesses, les mêmes inquiétudes pour l'avenir, et cette communauté de sentiments les rap-

1. Marie-Louise de Rohan, née en 1720, mariée à Gaston-Jean-Baptiste-Charles de Lorraine (branche d'Armagnac), comte de Marsan, qui mourut en 1743, sans postérité. Elle avait été nommée, en 1754, gouvernante des enfants de France, après le décès de la duchesse de Tallard, sa tante. Elle était fille de Louis-François-Jules de Rohan, prince de Soubise et de Anne-Julie-Adélaïde de Melun qui moururent tous deux de la petite vérole en 1724.

2. Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France, sœur de Louis XVI, née en 1759, mariée en 1775 à Charles-Emmanuel Ferdinand-Marie, prince de Piémont. C'est elle qui, à cause de son embonpoint, avait été surnommée : *gros-madame*.

procha. A partir de ce moment, elles entretinrent une correspondance dont on verra plus loin quelques extraits.

Le 11 juin, madame de Sabran annonçait à Boufflers son arrivée :

« Me voici à Plombières, à une trentaine de lieues plus près de toi. J'y suis arrivée sans encombres, seule avec Elzéar, et n'ai rencontré dans toute ma route qu'un âne avec la cocarde nationale, qui avait l'air tout fier de cette nouvelle parure. Tout m'a paru fort tranquille, même à Épinal, où il y avait une foule prodigieuse à cause des élections. Ici, c'est tout de même, malgré toujours un certain levain contre les aristocrates. Dernièrement on chantait dans la rue des chansons affreuses contre la noblesse, le clergé, qu'il fallait faire sauter tous les marquis, les calotins, etc.. J'en ai fait sérieusement mes plaintes à la municipalité, en mon nom et au nom de tout ce qui doit venir ici, en leur disant qu'il en serait cette année comme l'année dernière, si l'on n'y était pas plus respecté. Ils ont parfaitement compris mes raisons et chassé si bien les chanteurs

qu'ils ne seront plus tentés d'y revenir. Cette petite victoire m'a charmée, tout en l'appréciant ce qu'elle vaut, et je n'en ai qu'un peu plus de révérence et de considération dans Plombières.

» Madame de Marsan y est depuis deux jours et depuis deux jours nous ne nous sommes pas quittées. C'est incroyable comme le malheur rapproche, et le plaisir inexprimable qu'on trouve à causer avec quelqu'un qui pense comme nous. Le contraire aussi est insoutenable, et le plus grand malheur de cette déplorable Révolution, c'est la division qu'elle sème dans les sociétés, les familles, les amis, les amants même. Car rien n'est exempt de cette horrible contagion. Il faudra désormais se haïr à la mort ou s'aimer à la folie. Mais la haine l'emportera toujours dans des cœurs desséchés par les intrigues et la politique, et adieu le charme de la vie. Madame de Marsan vient de Nancy, où elle a vu ta pauvre tante[1] toujours la même, tranquille et allante, et se portant bien.

1. La maréchale de Mirepoix.

» Elle a même le projet de venir la voir ici et de passer un mois avec elle. Véritablement il n'y a que la vieillesse pour tirer parti de la vie et ce sera bientôt l'état le plus désirable.

» Tu ne me parles point des beaux discours de ton ami M. Necker, des belles actions du héros La Fayette [1] et de la pendaison manquée du grand Mirabeau. Tout cela cependant est admirable et doit nous donner les plus belles espérances. J'admire ta constance à plaider la cause du malheureux clergé, quand il est mort et enterré depuis longtemps. Ce n'est plus que son ombre qui paraît encore et contre laquelle on se bat pour la forme. Il est douteux même que, dans sa ruine, on lui laisse de quoi subsister, d'après les principes sévères de ces messieurs sur la *dévalisation*. Malgré cela, envoie-moi, si tu y penses, ce que tu écriras à ce sujet. J'aime ton courage, ton esprit et ta raison, quoique *je ne t'aime plus*, et personne encore ne prendra plus de part que moi à tes succès, ni plus d'intérêt à ton bonheur. Il serait bien injuste de t'envelopper dans la proscrip-

1. Le 25 mai, La Fayette et Romeuf, son aide de camp, avaient arraché un voleur des mains du peuple qui voulait le pendre.

tion, comme bénéficier ou comme apôtre. D'ailleurs tu seras dans ce cas, comme la souris avec les deux belettes :

Le sage dit, selon les gens :
Vive le Roi, vive la Ligue!

» Adieu, mon enfant. Mande-moi comment tu as trouvé mon petit gendre. Je te remercie de l'avoir reçu. Cela me prouve que ce qui m'appartient ne t'est pas encore étranger. Je le regrette beaucoup. Malgré sa folie anti-aristocratique, il est bon, doux et m'aime de tout son cœur, ce qui m'attache sincèrement à lui. »

Dans cette lettre, comme dans plusieurs autres, madame de Sabran engage Boufflers à parler en faveur du clergé; elle lui écrivait encore le 15 juin :

« Qu'il y aurait de choses à dire sur tout cela! mais c'est en pleine Assemblée que j'en serais tentée, à la face de nos seigneurs les brigands. J'espère que tu m'auras remplacée dignement dans ce projet, et plus raisonnablement, car tu possèdes ton âme en paix

beaucoup plus que moi. Je te prie de ne pas m'oublier et de m'envoyer ce que tu auras dit ou écrit à ce sujet. »

Elle n'était pas au bout de ses indignations; elle écrit le 27 juin :

« Puisque tu crois que tu m'aimes, mon enfant, il faut donc que je le croie aussi et que je ne dispute plus de ma vie sur des torts dont tu ne te corrigeras jamais. D'ailleurs il vaut mieux s'appliquer à chercher le bien dans le mal que le mal dans le bien, et sauver du naufrage ce que l'on peut d'espérances et de consolations. Ton idée seule me soutient au milieu de tant d'abîmes. Car je ne te crois pas capable de choisir ce moment pour m'*abandonner*.

» Véritablement la mesure est comble et, sur le dernier décret de ton infernale Assemblée pour *débaptiser* la noblesse [1], il faudrait interdire une partie de ses honorables membres. Les insensés! Ils seraient plus que des dieux, s'ils pouvaient effacer de la mémoire des hommes ce que les siècles y ont gravé. Ils prétendent anéantir tous les titres : qu'ils brûlent

1. Dans la nuit du 19 au 20 juin l'Assemblée avait décrété la suppression des ordres, des titres et des livrées.

donc auparavant tous les livres qui constatent la naissance, la valeur et les vertus de ces preux et loyaux chevaliers, l'honneur et le soutien de la France. J'avoue qu'ils sont bien dégénérés dans leurs descendants; mais encore faut-il respecter le sang qui coule dans leurs veines. Et d'ailleurs ces monstres peuvent-ils se flatter, tout extravagants qu'ils sont, de renverser l'empire de l'opinion, comme ils ont fait du royaume de France. C'est cette opinion qui les jugera, tôt ou tard, et qui se moquera de leurs décrets.

» Mais, en attendant, pensons au 14 Juillet. Ne ferais-tu pas mieux de n'être point à Paris dans ce temps-là? Je suis tourmentée de cette idée au delà de tout. Je ne sais si tu te ressouviens de mes anciennes prophéties et comme elles eurent leur effet. Eh bien! mon enfant, j'en vois la suite ici, et peut-être le *cinquième acte de la tragédie.* Je suis étonnée de la sécurité générale au milieu peut-être des plus grands dangers. Tu ne m'écoutes pas : je le vois d'ici; mais à la fin tu reviendras à moi. Tu me croiras, et puissions-nous nous consoler ensemble! Alors tout sera bientôt oublié.

» Mande-moi si tu as prononcé ton discours. Il me semble que tu t'y prends toujours trop tard et que ces messieurs sont plus alertes. Il ne servira pas à grand'chose, mais ce sera du moins pour l'acquit de ta conscience.

» Tout ce qui est ici est triste jusqu'à la mort : surtout quelques chanoinesses de Remiremont qui sont inconsolables de leur destruction. Je passe ma vie à consoler les affligés et c'est dans ces cas-là, comme tu le sais, que je brille. La santé, qui commence à me revenir, me rend tout mon courage et je passe mes nuits et mes jours à faire les plus beaux projets du monde. Dieu sait ce qu'il en sera!

» Te voilà donc *M. Boufflers*. N'oublie pas de me mander comment il faut mettre ton adresse. Car l'Assemblée prendrait mon ignorance pour le mépris de ses décrets et mettrait mes lettres au *cabinet*. Pour moi, tu m'appelleras : *Éléonore* Sabran, pour m'éviter d'être prise pour la marquise de Sabran....

Lorsqu'elle écrivait cette lettre, le discours dont elle demandait encore des nouvelles était prononcé. Boufflers avait eu de la peine à se

décider. Il n'était pas tout à fait de l'avis de son ami, le prince de Ligne [1], qui disait : « Je suis un abus de ce pays-ci, et je m'en trouve bien et les autres aussi; » l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*, était assurément bien aise de toucher les revenus de ses abbayes de Longeville et de Belchamp; mais, au fond de sa conscience, il trouvait l'abus excessif et il ne se croyait pas autorisé à défendre une organisation dont certaines parties, — il en était la preuve, — étaient assurément défectueuses. Cependant, le 22 juin, cédant aux instances de madame de Sabran, il avait fini par prendre la parole. Il s'était placé à un point de vue nouveau que ses dettes lui permettaient bien de traiter : il avait défendu la cause des créanciers qui seraient lésés par la vente des biens du clergé, au même titre que les bénéficiers, et, bien que son avis n'ait pas prévalu, la modération de son langage l'avait fait écouter par l'Assemblée.

1. Le prince de Ligne écrivait à la marquise de Coigny : « Demandez pardon à vos pédants d'abus : je suis un abus de ce pays-ci, et je m'en trouve bien et les autres aussi. Vos abus de France dont on veut se désabuser en auront d'autres bien dangereux dans un autre genre. Nos abus des bonnes et vraies monarchies font du bien à beaucoup de monde. »

Nous l'avons vu souvent en butte aux reproches de madame de Sabran qui se plaignait de son silence; il se lamentait bien aussi quelquefois et il faut reconnaître qu'il y mettait plus de douceur :

« Mais qu'est-ce que tu fais? Qu'est-ce que tu deviens, ma femme? Que sont devenues les promesses que tu me faisais encore dernièrement, et de si bon cœur, et dans de si douces paroles, si touchantes, si affectueuses que les traits qui les rendaient semblaient à mes yeux être ton portrait? Il m'était impossible de ne pas voir ta jolie physionomie, ton air tendre et touchant, tes beaux yeux toujours prêts à donner de douces larmes à tous les bons sentiments, enfin c'était toi, comme si tu avais été là, comme si je t'avais vue, comme si je t'avais entendue, comme si je t'avais serrée dans mes bras. Qu'est-ce que tout cela est devenu? Pourquoi as-tu disparu, comme l'espérance, comme la consolation? Pourquoi, depuis quinze jours, depuis plus de quinze jours, n'est-il pas revenu d'autre lettre me dire que celle-là était bien vraie, comme les colombes qui se succédaient,

pour venir donner des nouvelles de la nature aux habitants de l'arche?

» J'en ai bien autant de besoin qu'eux; un déluge de maux est au moins aussi triste qu'un déluge de pluie. Alors ce n'étaient que les cataractes du ciel qui étaient rompues, aujourd'hui ce sont les cataractes de l'enfer, et moi, pauvre bon paysan que je suis, je me vois au milieu de tout cela, ne pouvant ni l'arrêter ni m'y abandonner ni en sortir : *secca e la vena di speme.*

» J'ai vu dernièrement ton pauvre neveu à Saint-Cloud, il m'a dit qu'il irait probablement aux eaux de Plombières; en effet il me paraît avoir besoin de repos, de remèdes et de distractions. Comme la dernière partie du traitement me paraît la plus essentielle, il trouvera ce qu'il lui faut auprès de toi, car tu es pour les grandes peines, comme l'abbé de Lorme pour les petites fantaisies. Tu as toujours ce qu'on demande et à point nommé; tu es la philosophie elle-même, ornée de tout ce qui peut la rendre aimable, joignant tout ce qui persuade à tout ce qui peut convaincre, détournant insensiblement l'esprit de tous les regrets, de tous les ressentiments, de tous les chagrins, fixant

toutes les pensées sur les objets que tu présentes et tournant peu à peu vers toi toutes les affections.

» Voilà comme je t'ai toujours vue, ma femme, voilà comme je te vois encore, même à cent lieues de toi, même à quinze jours de ta dernière lettre. Quand tu es sûre de faire tant de bien à ton pauvre mari, pourquoi te lasses-tu? pourquoi t'arrêtes-tu? Est-ce que le bien que tu lui fais ne te revient pas? Est-ce que ce n'est pas ton âme qui *dolcemente spira nel altrui core?* Tu es en reste avec moi et de beaucoup, mais, quand je le serais avec toi, serait-ce une raison?

» Ai-je autant de temps que toi? Ai-je l'esprit aussi libre? Ne me connais-tu pas? Ne sais-tu pas qu'il y a au dedans de moi quelque chose qui commande toujours bien, mais qui obéit toujours mal? Mon intelligence est une machine assez bien combinée, mais mal exécutée, où quelque nouvel accroc, quelque nouveau frottement vient de temps à autre retarder le jeu des pièces.

» Tu sais tout cela, tu sais aussi que tu es d'une meilleure trempe, d'un acier plus fin que

moi, que les ressorts de ton esprit sont plus délicats, plus *élastiques*, suivant l'expression de madame Buller; enfin tu n'as pas toujours, comme moi, un poids attaché à toutes tes idées, comme ces boulets qu'on met aux pattes des oiseaux de proie, de peur qu'ils ne volent trop loin. La paresse, qui n'est qu'un défaut de mon esprit, serait un vice de ton cœur. Tu essayerais en vain de dire que c'est une juste revanche; la colère n'est point une excuse, surtout quand elle est injuste... Mais, quoi qu'il en soit de tout cela, il n'y a qu'une chose vraie : c'est que tu ne peux être heureuse qu'avec moi et que je ne puis être heureux qu'avec toi. Tu es *le Plaire* et moi je suis *l'Aimer*. L'un sans l'autre, ils ne sauraient que devenir.

» Sais-tu qu'on est sur le point d'exécuter les princes du sang [1] aussi impitoyablement que le pauvre clergé? Leurs apanages, leurs domaines, les concessions, aliénations, échanges et autres marchés passés entre eux et les rois qu'ils ont sûrement quelquefois attrapés, ont frappé les

1. Le décret du 14 août a supprimé pour tous les princes les apanages réels et a attribué aux titulaires actuels des rentes apanagères.

regards sévères de M. Camus ou de ses consors et vont être soumis à la délibération de l'Assemblée. Il me semble être à un naufrage, où tout le monde commence par se dépouiller et finit par se noyer.

» J'imagine, à propos de cela, mon enfant, que tu as donné commission à quelqu'un de suivre tes affaires au Comité des pensions [1], afin au moins de n'être pas condamnée par contumace.

» J'ai été dernièrement témoin d'un grand tumulte à la porte du Palais-Royal, du côté de la rue Vivienne. C'étaient les vendeurs d'argent dont le peuple voulait faire justice. La lanterne commençait à s'abaisser à leur intention, lorsque le Trésor royal leur a ouvert ses portes et les a refermées sur-le-champ, après leur avoir donné asile. Il est bien juste que des voleurs trouvent une retraite dans une caverne, et cela me représentait la guerre, où les enfants perdus, envoyés pour faire le dégât, se replient sur le corps d'armée.

» Au milieu de la bagarre, j'ai trouvé ton frère [2]

1. Madame de Sabran touchait une pension, comme veuve d'un lieutenant-général.

2. Un demi-frère de madame de Sabran qu'elle voyait très rarement et qui vivait dans un milieu absolument différent.

dans son costume accoutumé, avec une physionomie austère et parfaitement dans le sens de la Révolution. Il avait l'air de protéger une jeune citoyenne qui se fiait à sa tendresse, comme Déjanire à celle d'Hercule. Il m'a demandé, d'un air que j'aurais pu croire ironique, des nouvelles de madame la douairière; je lui ai répondu vaguement, je lui ai demandé des siennes, nous avons parlé des affaires du temps et du moment. Son cabriolet est arrivé avec un grand cheval efflanqué, qui avait autant de berloques au col que le maître en portait à ses cuisses. La foule s'est écartée respectueusement pour laisser passer Hercule et Déjanire; ils ont monté dans leur char et le petit Iolas a monté derrière, et mon œil les a perdus de vue. Il faut te dire que la Déjanire est fille, non pas du fleuve Pénée, mais du ruisseau de la rue Saint-Honoré; quoi qu'il en soit j'ai peur que sa chemise ne soit encore plus dangereuse que celle de quelque Centaure que ce puisse être.

» Pour parler de quelque chose d'un peu différent, je te dirai que je vais ce soir à Saint-Denis au devant de ma cousine [1] qui revient de Lon-

1. La duchesse de Biron.

dres. Je monte un cheval détaché de ma feue voiture et que je dresse à ton intention. Il a d'abord fallu lui apprendre à vivre, à quoi il ne paraissait pas avoir grande disposition, ensuite à marcher, ensuite à galoper. Il est arrivé à tout cela par degré, et je me complais dans l'espérance de l'amener au point de te porter et de se rengorger sous toi, comme s'il connaissait ton mérite. Je lui passe beaucoup d'impertinences, en pensant qu'elles ne s'adressent pas à toi, et je crois qu'effectivement tu finiras par le monter avec confiance, et même avec plaisir, sur les vertes pelouses et entre les noirs sapins de la contrée que nous habiterons.

» Mon Dieu, que j'aime ton inscription! Il me semble que ma pensée et la tienne y sont confondues. Heureux celui qui vit avec les dieux champêtres! Effectivement ce sont les plus aimables, si tu n'en exclus pas l'amour et l'amitié. J'y joins l'amitié, parce que je crains l'amour tout seul et qu'il lui faut une bonne.

» Adieu, ma femme, reconnais que tu es coupable, expie tes crimes et sois sûre que ton mari est encore meilleur que tu n'es méchante. Adieu. »

Cette lettre écrite dans le courant d'août est la dernière de l'année 1790. Au mois de septembre, madame de Sabran est revenue à Paris et on peut se figurer la vie qu'elle a menée : au milieu de toutes ses inquiétudes, elle avait du moins la consolation d'avoir auprès d'elle ceux qu'elle aimait, ses enfants et le chevalier.

CHAPITRE V

1791

Madame de Sabran cherche à obtenir un passeport. — La comtesse de Stahrenberg l'invite à venir en Autriche. — Le prince Henri de Prusse. — Madame de Sabran part pour l'émigration. — Journal de son voyage jusqu'à Tournay. — Son arrivée à Rheinsberg. — Le prince Henri de Prusse offre à Boufflers l'hospitalité. — Lettre touchante de la comtesse de la Marck. — Madame de Sabran tombe malade à Rheinsberg. — Description du château. — Elle s'y trouve avec un vieux militaire qui ressemble à feu M. de Sabran. — Lettre de Boufflers. — Il parle de ses travaux à l'Assemblée. — Acceptation de la constitution par le roi. — Lettres de la comtesse de Marsan et de la comtesse de la Marck à ce sujet. — L'Assemblée nationale se sépare. — Rôle politique de Boufflers. — Lettre de monseigneur de Talleyrand, archevêque de Reims. — Boufflers se met en route pour aller rejoindre madame de Sabran. — Il achète une petite propriété près de Remiremont. — Madame de Sabran et Elzéar font un voyage en Danemark et en Suède. — Boufflers s'arrête à Altenbourg et à Gotha. — Il arrive à Rheinsberg.

La situation ne fit qu'empirer en 1791. Les réclamations des princes possessionnés en Alsace, les rassemblements des émigrés sur la

frontière, l'exaltation patriotique entretenue par les clubs, tout contribuait à rendre la guerre imminente, et il était facile de prévoir qu'elle surexciterait encore les passions révolutionnaires. Madame de Sabran voulut soustraire Elzéar aux dangers qui, chaque jour, allaient grandissants, et d'ailleurs elle était entraînée par l'exemple comme par les conseils de l'évêque de Laon que la constitution civile du clergé obligeait à quitter la France. Elle chargea Boufflers de lui procurer un passeport : il lui écrivait à ce sujet le 20 février :

« Je ferai ma commission de mon mieux, chère fille, mais juge par toi-même si c'était moi que tu devais choisir pour te procurer les moyens d'assurer mon veuvage.

» Mesdames [1] sont parties hier à dix heures trois quarts du soir, elles devaient entendre la messe à Fontainebleau. Je ne sais pas ce que tout cela nous promet pour elles et pour leur neveu, je sais seulement que M. de Narbonne [2]

1. Mesdames Adélaïde (1732-1800) et Victoire (1733-1799) tantes du roi.

2. Le comte Louis de Narbonne-Lara (1755-1813), qui fut au mois de décembre suivant ministre de la guerre, était

a fait jouer tous les ressorts de sa politique, pour les détourner par la frayeur d'un voyage où il est obligé par sa place de les suivre. Il n'a cessé d'annoncer les femmes armées arrivant à Bellevue [1], sur deux colonnes, par Sèvres et par Moulineaux; les femmes armées n'ont point paru, Mesdames se sont armées de courage et sont parties, laissant la garde et le soin de leur habitation et de leurs affaires à Monsieur dont elles ont fait leur eunuque.

» Ces trois ou quatre jours-ci vont être assez critiques, il faut s'armer de force et d'égalité d'âme et ne pas te livrer à tous les suppléments que ton imagination ajoute volontiers à la réalité.

» Adieu, bonne femme, ta commission sera faite de mon mieux ce matin et je t'en rendrai compte vers midi. En attendant, je t'embrasse comme les bons fermiers embrassent leur femme à la pointe du jour, lorsqu'ils sont réveillés et avertis par le chant du coq. »

chevalier d'honneur de Madame Adélaïde. Il montra pendant ce voyage beaucoup de dévouement et d'énergie. Mesdames ayant été arrêtées à Arnay-le-Duc, il s'échappa, revint à Paris, et obtint de l'Assemblée un décret qui leur permit de continuer leur route. Il les accompagna jusqu'à Rome.

1. Bellevue a été pillé quelques jours après le départ de Mesdames.

Boufflers était lié avec les ministres Montmorin et de Lessart, il est probable cependant qu'il ne put obtenir en ce moment un passeport pour madame de Sabran, car elle était bien décidée à partir, — plusieurs lettres de ses amis le prouvent, — et elle dut attendre quelques semaines avant de mettre son projet à exécution.

Peut-être aussi hésitait-elle sur la direction qu'elle prendrait. Madame Buller [1] lui proposait de venir en Angleterre, mais elle ne paraît pas y avoir pensé sérieusement. La comtesse de Stahrenberg [2] lui offrait un asile à la porte de Vienne; elle lui écrivait le 6 avril :

« Ma chère, mon adorable, tout ce qu'il y a de plus aimable en démocratie comme en aristocratie, que j'aime de toute mon âme et que j'attends et désire avec encore plus d'ardeur

1. Madame Buller, née Susannah Yarde. Elle appartenait à une famille noble, ainsi que son mari qui était un jurisconsulte éminent. Elle est souvent citée dans la *Correspondance* publiée par MM. de Magnieu et H. Prat.

2. Louise-Françoise, née en 1764, fille du duc Charles d'Arenberg, sœur du comte Auguste de la Marck, a épousé en 1781 Louis, comte, puis prince de Stahrenberg qui a été ambassadeur d'Autriche à la Haye, à Londres, etc.

que votre beau fils la régénération, pouvez-vous demeurer encore au milieu de ces horribles indignités qui la lui font sûrement espérer de plus en plus? Venez au plus tôt respirer l'air pur de notre montagne; elle est à mi-chemin du ciel, bien éloignée par conséquent de toutes les passions qui agitent cette basse terre.

» Je compte véritablement sur la promesse que vous me faites, et il n'y a pas de jour où, de ma *Chartreuse*, je ne songe au bonheur de vous y voir arriver. Je m'occupe, dans ce moment-ci, à arranger la petite maison que je vous destine ainsi qu'à Elzéar. Ce sera la plus jolie de notre habitation, elle se ressent déjà du bonheur que vous lui préparez. J'attends avec bien de l'impatience, la nouvelle de votre départ de Paris... »

Cette Chartreuse était un couvent de Camaldules que l'empereur Joseph II, très révolutionnaire dans ses procédés envers les ordres religieux, avait confisqué et partagé entre le prince de Ligne et le comte de Stahrenberg. Ils avaient aménagé, tant bien que mal, ces grandes bâtisses destinées à un tout autre

usage, et ils jouissaient d'une vue admirable, dominant la ville de Vienne qui s'étalait à leurs pieds.

Madame de Sabran ne se dirigea pas de ce côté et elle accepta l'hospitalité que lui offrait de la façon la plus pressante le prince Henri de Prusse [1]. Elle l'avait connu aux eaux de Spa en 1783, et elle avait fait partie de sa société intime, lorsque, à deux reprises, il avait séjourné à Paris. Il faisait profession d'aimer la France qui le lui rendait bien et cependant il n'y avait pas lieu de lui savoir gré, outre mesure, des sentiments qu'il manifestait. C'est bien en bon Prussien qu'il était venu chez nous, au mois d'août 1784 : il était alors chargé par son frère, le Grand Frédéric, de nous brouiller avec l'Autriche, — il faillit même y réussir, — et il ne flattait notre vanité nationale que pour mieux l'exploiter. Mais les Français, qu'il avait battus, ne lui gardaient pas rancune : en ce temps-là, la guerre était encore polie, parce que,

1. Frédéric-Henri-Louis, prince de Prusse, né à Berlin le 18 janvier 1726, mort à Rheinsberg le 3 août 1802, troisième fils de Frédéric Guillaume Ier et de Sophie Dorothée de Brunswick-Hanovre, sœur de Georges II, roi d'Angleterre. Il a été le principal auxiliaire de son frère, le Grand Frédéric, et son émule dans l'art de la guerre.

selon le joli mot de M. Lavisse [1], elle se faisait entre gens qui se voyaient combattre, et notre politesse était même exagérée. D'ailleurs la haine de l'Autriche était affaire de mode et l'opinion publique aveuglée ne voyait pas que nous avions d'autres ennemis plus redoutables. Le prince devint bien vite populaire par la même raison qui a fait détester l'infortunée Marie-Antoinette : il était applaudi par la foule, quand il allait au théâtre ; les grands seigneurs lui donnaient des fêtes et, malgré sa laideur, les belles dames se mettaient en frais de coquetterie.

Le roi lui-même subit l'entraînement général : il vint en aide à son hôte, dont le voyage avait un double but et qui ne négligeait pas ses affaires, tout en faisant celles de la Prusse. Le prince avait des dettes et, pour les régler, il ne pouvait emprunter dans son pays : personne n'aurait osé affronter la colère de Frédéric, qui n'était pas généreux pour les membres de sa famille et qui entendait les garder sous sa dépendance. Il s'adressa à Laborde, ce ban-

1. *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1892, p. 532.

quier magnifique qui était la providence des étrangers de distinction et qui promit en effet de lui prêter quatre cent mille francs; mais le comte de Mercy, ambassadeur d'Autriche, fut prévenu et fit rompre la négociation. Ce fut Louis XVI qui, sur sa cassette particulière, fit lui-même cette avance, à l'insu de la reine [1], en y joignant les procédés les plus délicats.

Aussi le prince avait lieu d'être satisfait et on comprend qu'en partant, il ait dit au duc de Nivernais : « J'ai passé la moitié de ma vie à désirer voir la France; je vais passer l'autre moitié à la regretter. »

Il revint au mois de décembre 1788 et il reçut encore un accueil enthousiaste. Il se plaisait d'autant plus à Paris qu'il était brouillé avec le nouveau roi de Prusse, son neveu Frédéric-Guillaume II : il avait même le désir de s'y fixer définitivement et il était en marché pour acheter un hôtel et le château de la Muette. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'un grand bouleversement se préparait, et, comme avant tout il voulait vivre tranquille, il

1. L'histoire de cet emprunt est racontée dans les *Mémoires* du duc des Cars et dans la *Vie du prince Henri de Prusse.*

retourna à Rheinsberg [1] dans le courant de mars 1789, ayant fait promettre à madame de Sabran de venir le rejoindre.

Après deux années d'angoisses, elle allait chercher asile chez ce prince qui passait pour aimer la France et qui, en tout cas, aimait la société des Français. Elle partit le 15 mai, et, comme elle devait dissimuler le but de son voyage, elle se rendit au château de Raismes qui appartenait à son amie la comtesse Auguste de la Marck et d'où elle espérait pouvoir gagner la frontière. Le journal qu'elle a écrit pendant sa route est moins émouvant qu'on ne pourrait le croire [2] et pourtant c'est un document curieux : les promenades sentimentales à Raismes et à Saint-Amand, la lecture d'Ossian forment un contraste imprévu avec les dangers

1. Le château de Rheinsberg qui devait, pendant plusieurs années, servir de refuge à madame de Sabran est situé au confluent d'une petite rivière appelée le Rhin et du lac de Grimerick; il se trouve à 72 kilomètres au nord-ouest de Berlin. Acheté en 1734 par Frédéric Guillaume I[er], il fut habité par son fils, le Grand Frédéric, qui était alors prince royal et qui, douze ans après son avènement au trône, le donna, comme cadeau de noces, au prince Henri. Après le mort de celui-ci, il appartint successivement au prince Ferdinand (de 1802 à 1812) et au prince Auguste (de 1812 à 1843); il a, depuis, fait retour à la couronne.

2. Le journal de *Monsieur* partant pour l'émigration avec son fidèle ami d'Avaray n'est d'ailleurs guère plus émouvant.

réels auxquels s'exposait madame de Sabran et avec le chagrin qu'elle éprouvait, en quittant la France. Voici d'ailleurs les premières pages de ce journal, dans leur simplicité un peu naïve.

Ce 15 mai.

« Je suis partie à cinq heures du matin, croyant partir trop tard par la crainte de la nation qui commençait à se réveiller. Quelques ouvriers d'assez mauvaise humeur nous ont dit quelques injures et nous ont appelés avec colère : *Aristocrates.* Notre allure modeste n'était pas faite cependant pour fixer l'attention et exciter l'envie : une petite voiture allemande bien légère, un seul serviteur composaient tout notre train. Nous sommes à la fin parvenus jusqu'aux barrières sans aucun obstacle. Le temps a été très froid; j'ai beaucoup souffert. Mon âme était à la gêne aussi bien que mon corps, car, malgré mon extrême satisfaction de sortir de ma misérable patrie, ce m'est bien douloureux de m'éloigner de mes enfants [1] et

1. Madame de Sabran entend parler de sa fille, de son gendre et de leurs enfants. Elle emmenait avec elle son fils Elzéar et Charles de Mellet, fils de sa cousine germaine Mélanie le Daulceur, mariée au comte de Mellet, maréchal de camp.

de mes amis. J'ai donc été fort triste toute la journée; je n'ai rien vu, ni rien rencontré qui vaille la peine d'en parler.

» Les postillons m'ont fait enrager; j'ai trouvé qu'ils avaient fait de grands progrès dans le sens de la Révolution, c'est-à-dire dans l'insolence. J'ai été fort mal menée et, à neuf heures du soir, je suis arrivée à Péronne où l'auberge me parut assez propre et la maîtresse fort honnête; son enseigne est : *Au grand Cerf.* Je suis accablée de fatigue et je vais me coucher.

Ce 16.

» De Péronne, je suis arrivée à Cambrai où j'espérais trouver mon pauvre évêque [1], pour l'empêcher de passer par Valenciennes où il était dénoncé au Sabbat des Jacobins. Il n'y était déjà plus. Il m'avait écrit, mais sans me dire le chemin qu'il prenait, de manière que mon inquiétude fut extrême. Heureusement il est allé à Raismes [2] où il n'est resté qu'une heure; dans la crainte d'y être inquiété, il s'est

1. Monseigneur de Sabran, évêque de Laon.
2. Château qui appartenait au comte Auguste de la Marck et qui appartient encore à la famille d'Arenberg, à 5 kilomètres de Valenciennes.

sauvé comme un voleur avec les chevaux de la comtesse Auguste par Saint-Amand, où je ne sais pas encore ce qui lui sera arrivé. Il devait passer par Tournay pour se rendre à Valenciennes.

» Pour moi je suis arrivée fort tranquillement à Raismes. A une lieue à peu près, sur le chemin, dans un cabriolet que les postillons arrêtèrent pour prendre les chevaux et les changer avec les miens, étaient deux hommes dont l'un me demanda si je n'étais pas madame de Gontaut. Je lui dis que non : « N'importe, madame, me dit-il, si vous allez à Valenciennes prenez bien garde à votre argent; l'on vous conduit à l'hôtel de ville et la municipalité vous fait retourner vos poches et fouille partout avec acharnement. » Je remerciai beaucoup ce bon donneur d'avis et je ne passai pas par Valenciennes, quoique j'eusse pris des précautions si fines contre la municipalité pour défendre mes pauvres galions que je ne crois pas qu'elle les eût trouvés. Mais n'importe, à bon entendeur salut.

» J'ai trouvé le maître de la maison à la chasse avec son frère Louis et le petit prince de

Ligne [1] qui s'est battu, il y a deux jours, à Bruxelles pour ne pas prendre la cocarde blanche. J'étais fort contrariée de tomber dans une pareille société, mais tout cela s'est passé mieux que je ne l'espérais; j'ai mis, comme à mon ordinaire, mon aristocratie fort à son aise, j'ai dit tout ce que je pensais, comme si tout ce qui m'écoutait pensait de même. Je trouve qu'il n'y a rien de plus obligeant que cette manière, car c'est montrer aux autres qu'on croit qu'ils sont ce qu'ils doivent être, et dans le fait aucun ne s'en est fâché.

» A onze heures ils sont tous partis, le comte Auguste et M. de Ligne pour Paris, et son frère Louis pour Bruxelles.

» J'étais fort pressée aussi d'aller me reposer, et, dans un trop bon lit, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit, ce qui m'a fort agitée.

Ce 17.

» Je voudrais passer tous les jours de ma vie comme celui-ci, dans un repos parfait, avec

1. Le prince Louis de Ligne, second fils de Charles-Joseph prince de Ligne, et de Françoise-Marie-Xavière de Lichtenstein. Ses opinions politiques étaient très différentes de celles de son père et de son frère aîné.

une femme aimable que j'aime de tout mon cœur et mon enfant. Le temps, qui était beau, nous a permis de nous promener une partie du jour, nous avons déjeuné à onze heures et fait quatre déjeuners dans un; ensuite nous avons été nous asseoir dans le petit kiosque au milieu de la promenade anglaise; là, sur de bons canapés, nous avons lu Ossian avec un extrême plaisir.

» Pour changer, nous avons été par les bois nous promener à Saint-Amand, dans ce séjour champêtre où nous avions passé, il y a quatre ans, tout le mois de mai avec tant d'agrément que le souvenir nous en plaît encore. Nous avons revu notre petite maison, le petit bois émaillé de fleurs où l'abbé de Vaux [1], avec sa guitare, venait charmer les rossignols.

» Assises sur le gazon, à l'ombre de l'aubépine, nous avons continué la lecture d'Ossian. La pluie seule a pu nous chasser de cet endroit charmant et nous faire abandonner une si douce occupation.

» Après deux ou trois heures de promenade,

1. Le précepteur d'Elzéar.

nous sommes revenus à Raismes et notre soirée n'a pas été moins agréable que notre matinée. Nous nous sommes séparés à onze heures, car le sommeil a toujours ses droits, de quelque bonheur qu'on jouisse. A demain. Je reprendrai ma narration; j'ai fait vœu de ne pas manquer un jour à écrire. Me lira qui pourra!

Ce 18.

« Chargée de mon trésor et de celui de l'évêque que j'avais cousus, l'un dans une paire de poches que je devais porter sur ma chemise, l'autre dans une ceinture que j'avais donnée à ma femme de chambre pour la porter sous sa chemise, nous partons pour Tournay. Nous courions le risque d'être fouillés à Saint-Amand par l'impitoyable municipalité, cependant la comtesse Auguste qui nous conduisait me rassura beaucoup, à cause du respect qu'on lui porte dans tous les environs. Effectivement, on ne me dit rien qu'à la barrière où les commis de l'empereur voulurent visiter mes malles. Avec quelques écus j'empêchai qu'ils ne les ouvrissent et j'arrivai à Tournay, sans aucun

obstacle, mais par un temps affreux, une pluie et un vent qui nous désolèrent toute la route dans notre pauvre petite voiture ouverte.

» Je descendis chez madame de la Marck [1] que je trouvai fort mal logée ; elle était avec madame de Bérenger [2], son perroquet et un curé faisant la lecture. Nous nous embrassâmes et nous nous mîmes à causer de la Révolution. Nouvelles déplorables, craintes pour l'avenir, projets de contre-révolution, rien ne fut omis. Après deux heures de conversation, j'embrassai ma bonne comtesse Auguste qui s'en retournait à Raismes, avec un serrement de cœur horrible ; mille réflexions plus tristes les unes que les autres vinrent assaillir ma pensée. Quand la reverrai-je? me disais-je en moi-même, et cette idée me perçait l'âme ; je sentis couler mes larmes et, tout oppressée, je fus dans ma chambre me remettre de cette émotion et me reposer.

» Je retournai, deux heures après, achever

1. La comtesse de la Marck, née Noailles, seconde femme du grand-père du comte Auguste de la Marck. Voir la note page 266.

2. La comtesse de Bérenger, née Marie-Thérèse le Gendre de Villemorin, amie intime et compagne fidèle de madame de la Marck. Son mari était lieutenant-général.

la journée chez madame de la Marck et, pour cette fois, je la trouvai en tiers avec deux curés. Nous parlâmes alors persécution, nous maudîmes MM. Bailly, La Fayette etc. Les curés s'en allèrent, l'évêque de Laon arriva, on servit à souper, je mangeai de fort bon appétit. Le sommeil me prit ensuite et j'allai me coucher, pas trop mécontente de ma journée.

Ce 19.

« Ce matin, je me suis levée à huit heures, je me suis frisée pour briller à Tournay et j'ai déjeuné ensuite chez l'évêque avec du chocolat. De là nous avons été voir la cathédrale qui est d'une belle architecture gothique. Le jubé est remarquable par ses bas-reliefs. Au maître-autel est un beau tableau de Rubens représentant le purgatoire, l'enfer et le paradis. Derrière est un tableau des Macchabées; à droite du jubé, un tableau de la Visitation par Van Dick; à gauche, un autre peint en relief, représentant Saint André, qu'on dit être de Gérard d'Anvers. La nef est grande et belle, le chœur majestueux et les bas-côtés d'une belle proportion. De la cathédrale, nous avons été

à Saint-Martin, une belle église bâtie par Louis XIV : il n'y a pas de tableaux remarquables, si ce n'est une *Adoration des mages* par Rubens.

» Ensuite, nous avons dîné chez madame de Galliffet avec quelques aristocrates, car il n'y a pas autre chose à Tournay. Les espérances de la contre-révolution se sont manifestées plus vives que jamais, car le comte d'Artois doit arriver, dit-on, ces jours-ci à Bruxelles; les armées sont en campagne; on ne doute pas du succès, etc... Ce délire fait de la peine quand on a, comme moi, perdu toute espérance. Il faudrait un miracle pour nous sauver! Sommes-nous encore dans le temps des miracles? »

Le journal continue jusqu'à Bruxelles où madame de Sabran est arrivée le 23 mai. Le 21, elle avait quitté Tournay pour aller chez la comtesse de Marsan, au château de Levergheim; le 22, elle avait visité Gand.

Le 4 juin, elle était à Aix-la-Chapelle d'où elle écrivait à Boufflers :

« Réparation! mon bon et cher mari, voilà enfin une de tes lettres, si douce et si tendre

qu'elle porte dans mon âme le courage et la consolation. Quel plaisir de revoir encore de cette écriture, qui me fait battre le cœur! Mais qu'il me coûte cher ce plaisir! Chaque jour je supporte plus difficilement ton absence et cependant je ne suis encore qu'à Aix-la-Chapelle. Je ne peux songer, sans effroi, à la distance qui va nous séparer tout à l'heure, à la difficulté insurmontable de nous répondre, à cette habitude perfide que tu vas prendre, sans beaucoup de peine peut-être, de te passer de moi. Et je ne conçois pas quel démon a pu m'aveugler au point de me faire sortir de Paris, malgré l'horreur qu'il m'inspirait. Car enfin tu es tout pour moi, mon enfant. Et il n'y avait point de contrariétés et de chagrins que ta présence ne dissipât sur-le-champ. A présent, c'est tout le contraire : au lieu de goûter quelque repos dans des lieux tranquilles, je n'ai jamais été si troublée et si malheureuse. Ton souvenir fait mon tourment et tu deviens le centre de toutes mes inquiétudes et de mes soucis, ce qui m'est mille fois plus insupportable que tous ceux que j'ai laissés derrière moi et qui m'ont mise, tout l'hiver, à la torture...

» Si je m'en croyais, je t'accablerais de mes lettres. Mais je songe à ta pauvre bourse, à tes pauvres yeux qu'il faut ménager jusqu'à ce que je puisse consacrer les miens à ton service. Songe quelquefois à notre solitude. Il n'y a que la mort seule qui puisse mettre obstacle à un projet si doux, et j'espère que mon mauvais destin, tout cruel qu'il est, me laissera jouir de la consolation de mourir dans tes bras. Adieu, trop cher ami. Je pleure, je me désole, je continue ma route cependant. N'oublie pas de m'écrire à Brunswick; du train dont je vais, ta lettre y sera avant moi. »

Le 13 juin, elle écrit de Coblentz :

« C'est bien moins en poste qu'à pas de tortue que je voyage, mon enfant, et il est incroyable que je ne sois encore qu'à Coblentz. Mais enfin m'y voilà et le désir de voir notre bon prince [1] m'y fera rester quelques jours. On s'était flatté qu'il arriverait le 10 : la vérité est qu'il arrive demain où il est attendu à dîner par l'Électeur. J'ai été voir hier le châ-

1. Le comte d'Artois.

teau qu'on lui destine, à un quart de lieue de la ville. Il est propre, commode et spacieux. Il y aura une garde nombreuse pour sa sûreté. Les Français abondent ici de toutes parts : c'est à peine si la ville pourra les contenir. Crois-tu désormais à mes prédictions? Sais-tu bien que les incrédules sont convertis présentement et qu'à moins de vouloir mourir dans une impénitence finale, il n'y a plus moyen de douter?...

» Mes yeux se tournent sans cesse vers ma malheureuse patrie et vers toi, cher et bon cœur. Quel parti prendras-tu? Que feras-tu dans tout ceci? Songes-y, mon enfant, il en est temps encore, et n'oublie pas que la prudence est la mère de la sûreté. Il m'est impossible de te donner un conseil dans ce moment; mais ta raison, ta loyauté et ton courage te conduiront bien sans doute. L'essentiel, c'est que tu te persuades que ceci n'est point un conte des Mille et une Nuits et, à moins que d'être fou, il n'est plus permis de le croire. Je voudrais que les événements s'arrangeassent de manière que nous puissions nous retrouver ensemble dans trois mois, et cela n'est point impossible...

» Adieu, trop cher ami. Depuis que je t'ai quitté, je ne vis que dans le passé; je t'embrasse et cette illusion m'endort, au milieu du temps qui m'emporte loin de toi. Adieu, adieu : ne m'oublie pas. »

Dans plusieurs autres lettres, elle décrit à la hâte les villes qu'elle traverse; elle charge Boufflers de s'occuper de ses dettes, de ses maisons, mais surtout elle lui parle de son amour.

Le 20 juillet, elle était à Rheinsberg. J'ai inutilement cherché le récit de son arrivée, et les quelques détails que donne Elzéar dans sa notice ne m'empêchent pas de le regretter. « Le prince Henri, nous dit-il, envoya au-devant de ma mère force chevaux, parce qu'il comptait sur de grands équipages; or elle n'avait qu'une petite voiture ouverte. On n'en voulut pas moins atteler tous les chevaux à cette voiture, et ils l'emportèrent avec une telle rapidité qu'ils faillirent renverser le prince allant à pied sur la route au-devant de ma mère. Ensuite il nous arrêta dans une auberge qu'il voulait nous faire prendre pour son château. »

La présence de madame de Sabran transforma la petite cour de Rheinsberg. Sa conversation donnait de l'esprit à tout le monde et son charme était contagieux : elle semblait envoyée par la société française, cette société dont il avait gardé un souvenir enchanteur, pour rendre au prince sa visite. Il la reçut de son mieux; les concerts, les comédies se succédèrent; mais elle n'avait pas le cœur en fête et toutes ces distractions ne suffisaient pas à l'étourdir. D'ailleurs elle avait appris, en arrivant, une triste nouvelle, l'arrestation du roi à Varennes, et elle n'en prenait pas son parti aussi philosophiquement que bien d'autres, que madame de Marsan, par exemple, qui lui écrivait à ce sujet :

« Je ne sais si nous ne devons pas bénir la Providence d'avoir fait échouer un projet aussi mal conçu qu'exécuté. Nous étions sacrifiés dans le plan qu'on attribue au baron de Breteuil [1] : rien n'avait été communiqué à M. le

1. Tout ce qui était Rohan avait une vieille haine contre le baron de Breteuil. Dans cette guerre, c'est madame de Marsan qui avait porté les premiers coups : c'est par son influence que, en 1772, l'ambassade de Vienne avait été

comte d'Artois. L'évêque (de Laon) gémit, sans en convenir, mais il ne peut le nier. Je crois les augustes personnes en sûreté. »

Et cependant madame de Marsan était dévouée, corps et âme, à la famille royale, elle était particulièrement attachée à Madame Élisabeth qu'elle avait élevée; mais elle détestait le baron de Breteuil et elle n'admettait pas que *les augustes personnes* pussent être sauvées par lui : elle aimait mieux les croire en sûreté à Paris. Dans ses nombreuses lettres, qui fourniraient des matériaux utiles pour une histoire générale de l'émigration, elle expose les idées politiques qui avaient cours dans l'entourage du comte d'Artois, elle parle de l'attitude des puissances, de leurs préparatifs, des faits de guerre, et la lecture en est souvent pénible. Je reproduirai de préférence les passages relatifs à des faits particuliers : ainsi, dans la lettre déjà citée du 21 juillet, elle donne des nouvelles de ses parents, de ses amis :

enlevée à Breteuil. Il avait dû céder la place au jeune prince Louis de Rohan qui fut un détestable ambassadeur, avant d'être un cardinal indigne; mais depuis il s'était bien vengé.

« Ma Thébaïde [1] me plaît beaucoup; je ne sais si elle convient autant à ma jeunesse qui préférerait Bruxelles. Ce ne sera pas cependant le séjour que je choisirai vraisemblablement pour mon hiver. Je ne fais aucun projet, il faut attendre et voir quel sera notre sort.

» M. de Montbazon est aide de camp de M. le comte d'Artois et le rejoindra au premier ordre; le prince Louis l'est de M. le prince de Condé et partira incessamment pour Worms; le troisième [2], qui était à Malte, est peut-être actuellement arrivé à Coblentz. Ce sont des sujets d'inquiétude et de dépense.

1. Le château de Levergheim, près de Gand, qui appartenait à madame de Marsan.

2. Ces trois frères étaient : Charles-Alain-Gabriel de Rohan, duc de Montbazon (1764-1836); Louis-Victor Meriadec de Rohan (1766-1846), et Jules-Armand-Louis de Rohan (1768-1836). Ils étaient fils de Henri-Louis-Marie de Rohan, duc de Montbazon, prince de Guéméné, grand chambellan de France, connu pour ses prodigalités, et de Victoire-Armande-Josèphe de Rohan-Soubise. Madame de Marsan était cousine germaine de leur mère (issue du second mariage du maréchal de Soubise avec Anne-Thérèse de Savoie-Cavignan) et, après la faillite du prince de Guéméné, elle les avait en quelque sorte adoptés, ainsi que leur sœur Marie-Louise-Joséphine, mariée au prince de Rohan-Rochefort.

Madame de Marsan a eu auprès d'elle, pendant l'émigration la princesse de Rohan-Rochefort et ses deux filles; la duchesse de Montbazon (née Louise-Aglaë de Conflans) et sa fille.

» J'apprends dans le moment que M. et madame de Périgord [1] ont trouvé le moyen de s'échapper, mais leurs gens sont arrêtés. Je crains que l'archevêque n'essuie bien des difficultés; il n'a pu dépasser Saint-Quentin et il a été forcé de retourner à Paris [2]. Ma pauvre maréchale [3] ne peut pas non plus venir me rejoindre.

» Adieu, madame, donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre santé. Le voyage aura, j'espère, suppléé aux eaux; j'y étais avec vous l'année dernière à cette époque et nous gémissions ensemble. J'ai perdu cette consolation, mais le souvenir m'en est cher et sera aussi durable que les sentiments qui m'attachent à vous pour la vie.

» Mille choses, je vous prie, au charmant et aimable petit comte. »

Revenons à madame de Sabran qui, au milieu des fêtes de Rheinsberg, n'oubliait pas le che-

1. Louis de Talleyrand, comte de Périgord, frère de l'archevêque de Reims, marié en 1787 à Marie-Charlotte de Messey, veuve du marquis de Castelnau.

2. Je vois dans une lettre postérieure de madame de Marsan que l'archevêque de Reims, monseigneur de Talleyrand, a réussi à passer la frontière vers le milieu d'août, grâce à des contrebandiers.

3. La maréchale de Mirepoix.

valier. Elle termine ainsi une lettre datée du 15 juillet :

« J'espère que tu auras reçu ma dernière lettre, dans laquelle je te sollicitais vivement de venir ici. Le prince m'en parle tous les jours; il serait presque aussi heureux que moi s'il te voyait arriver. Si tu m'aimes et si tu l'aimes, tu n'as rien de mieux à faire. Ce serait peut-être un moyen de te raccommoder avec la fortune, mais, à coup sûr, avec l'amour et le bonheur. Nous passerions ici des jours bien doux à l'abri de l'orage, et bien à portée d'en prévoir les effets et la fin. Songes-y bien, mon enfant, et que ta tendresse pour moi se montre une bonne fois, en faisant cesser une séparation qui m'est bien pénible et presque au-dessus de mes forces. »

Dans sa réponse, Boufflers charge madame de Sabran de témoigner au prince sa reconnaissance :

«... Tu peux même lui lire toutes mes lettres. Il verra qu'elles sont, ainsi que mon cœur, pleines de lui; il saura que tu es ma

femme et il m'en aimera mieux, parce qu'il supposera que je me suis mis en communauté de charmes avec toi, comme tu te mets en communauté de misère avec moi.

» A propos de misère, c'est ici le moment de parler des propositions que tu me rends et que tu appuies de ton éloquence angélique. Réponds de ma part ce que j'ai déjà eu l'honneur de répondre là-dessus, non pas au meilleur des princes, mais au meilleur des amis; et il a dû voir qu'autant j'étais éloigné d'accepter des secours inutiles, autant je serais disposé, dans l'occasion, à en demander de nécessaires. Je ne rougirai point de ma pauvreté et je me glorifierai de mon bienfaiteur.

» Mais nous n'en sommes point encore là, et j'espère que la reconnaissance précédera longtemps le bienfait.

» Il serait possible cependant que, dans le dessein où je suis de voyager en Allemagne, et peut-être plus loin, après la session, je demandasse à être adressé à un banquier allemand, ou à un correspondant quelconque du caissier de Rheinsberg, pour trouver les fonds dont j'aurais besoin en monnaie du pays, et

sans être obligé pour cela d'emprunter ici et de consigner un argent dont les intérêts et le change absorberaient bientôt le capital [1]. Je ne crois pas que notre prince ait les défauts, ni même les talents des banquiers, et je suppose qu'il n'entend rien au change, excepté quand il est question de le donner à l'ennemi.

» Envoie-moi des dessins, et surtout des descriptions de tout ce que tu vois, car tes descriptions ont le trait plus net que tes dessins et des couleurs plus vives que tes tableaux. Ta lettre d'hier me fait tout voir comme dans la chambre obscure de ton ami M. Geneux. Je vois ta petite carriole étonnée des huit coursiers qui l'enlevaient, car sûrement elle ne se serait jamais attendue à tant d'honneur; je vois ta petite escorte, humide comme la cour d'Aréthuse; je vois ce petit personnage de roman comique, ce petit garde du corps de quatre ou cinq ans que tu as pris pour te

1. Je crois bien que Boufflers a dû, au moment de son départ, emporter le peu d'argent qu'il possédait et qu'il n'a pas eu à s'occuper du choix d'un banquier.

Le baron Grimm a fait parvenir à madame de Sabran douze mille francs qu'elle avait laissés en France. Il raconte dans une lettre spirituelle les combinaisons auxquelles il a dû se livrer.

défendre et pour te garder au milieu des forêts de la Misnie; je vois jusqu'à ta joie de manger enfin du pain blanc et de boire un peu de vin, après tant de bière et de lait.

» Pauvre enfant! *Poor little creature!* Te voilà donc en paix, te voilà donc en sûreté, te voilà donc en repos, te voilà donc remise à la garde de la bonté, de la sagesse et de l'amitié. Un dieu me le disait, je n'ai jamais eu une véritable inquiétude pour toi dans ta route. Dès qu'une fois tu as été éloignée de nos pauvres fugitifs qui voltigent en essaim sur les bords du Rhin, comme les âmes des morts sur les rives de l'Achéron; dès qu'une fois tu as suivi le projet de ton esprit et le vœu de ton cœur, tu n'as plus eu que des peines de corps, et ces peines-là, je les connais, je sais que l'esprit se plaît à les surmonter et que le corps lui-même se glorifie, pour ainsi dire, de n'y pas succomber. Je sais que les forces croissent avec les fatigues et que les ressources se multiplient, en proportion des obstacles. Ce sont les peines de l'esprit qui sont insupportables; il n'y a rien à leur opposer que la patience et la raison, et ces armes-là, toujours victorieuses

quand la trempe en est parfaite, sont ordinairement plutôt postiches que réelles; on en fait parade, on montre quelque chose qui y ressemble, mais seulement pour des yeux grossiers, et comme un bouclier d'opéra ressemblerait au bouclier d'Achille.

» Il est temps de finir, chère femme, d'autant plus que nos affaires me pressent et qu'elles m'accusent d'être beaucoup plus occupé de Zaïre que de l'Empire [1]. Je finis donc en t'embrassant, en remerciant la puissance invisible qui te protège et la puissance visible qui t'accueille.

» Embrasse mon cher Elzéar, dis-lui bien qu'il n'aura jamais une plus belle occasion pour se former aux grandes choses, ce qui devient plus utile que jamais, car, de quelque manière que les choses tournent, la France aura besoin de grands hommes, et j'appelle un grand homme celui qui, né avec des moyens extraordinaires, a trouvé l'occasion de les développer, celui qui, après avoir appris tout

1. Allusions à ces deux vers bien connus de Voltaire :

> Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
> Et le reste du jour sera tout pour Zaïre.
>
> (Zaïre, acte I).

ce qu'il doit savoir, entreprend avec confiance tout ce qu'il doit faire, celui qui...

» Voici pour ton fils un moment décisif : la fortune l'a conduit, comme par la main, à la source des grands principes et des grandes leçons... »

Il part de là pour accabler de louanges le prince Henri qui devait lire la lettre. J'hésite d'autant moins à les supprimer qu'au fond le sceptique chevalier devait les trouver exagérées, et que, même avec un bon modèle, il n'espérait pas sérieusement faire d'Elzéar un grand homme. Il termine par cette recommandation : « Sois plus circonspecte à l'avenir dans tes lettres, à moins que tu ne veuilles être veuve avant la noce. »

En suivant l'ordre des dates, on doit placer ici une lettre de la vieille comtesse de la Marck[1] qui, pour fuir la Révolution, s'était réfugiée

1. Marie-Anne-Françoise de Noailles, fille d'Adrien-Maurice, duc et maréchal de Noailles et de Françoise-Charlotte-Anne d'Aubigné (nièce de madame de Maintenon) épousa en 1744 Louis Engelbert, comte de la Marck dont elle n'eut pas d'enfants et qui mourut en 1773. Elle était née le 12 janvier 1719 et elle mourut à Saint-Germain-en-Laye le 29 juin 1793.

à Bruxelles. On ne reconnaît plus l'amie du duc de Choiseul, la protectrice de Palissot [1], la grande dame qui, en écrivant au roi de Suède, rivalisait d'esprit avec madame de Boufflers et madame d'Egmont. Ses lettres de 1791 et de 1792 ne ressemblent pas à celles que M. Geffroy a retrouvées dans les archives d'Upsal [2] et qu'il a si bien encadrées dans son livre sur *Gustave III et la cour de France.* Elle possède à peine de quoi payer sa nourriture et elle ne voit plus dans son ancien correspondant que le défenseur de la monarchie française. *Bonne maman la Marck*, comme l'appelait Elzéar, bien qu'il n'y eut entre eux aucun lien de parenté, écrit le 6 août à son jeune ami :

« Il me semble, mon cher petit, que vous vous trouvez très bien à Rheinsberg; vous

1. Palissot lui a dédié sa comédie des *Tuteurs* et son *Histoire des premiers siècles de Rome;* mais plus tard, s'il faut en croire Diderot et Voltaire, il aurait cherché à la ridiculariser, en la représentant sous les traits de Cydalise.

2. Gutave III a légué tous ses papiers à la bibliothèque de l'Université d'Upsal, en demandant qu'ils fussent classés, cinquante ans après sa mort, par un littérateur que l'Académie suédoise désignerait. L'historien Geijer a été chargé de ce travail et, après lui, M. Geffroy a exploré le précieux dépôt dans lequel il a trouvé de nombreux documents intéressant la France.

êtes bien heureux, je vous conseille d'y rester, car, partout ailleurs, vous ne vous trouveriez pas si bien. Pour moi, j'aimerais autant n'être pas à Bruxelles : la pauvreté m'y a conduite et j'y reste pour épargner un loyer. J'en ai d'autant plus besoin que le dernier décret, qui vient d'être porté par nos rois [1], me réduit à mon unique douaire, c'est-à-dire à dix mille livres de rente. Je ne sais en vérité comment je pourrai vivre. Ce qui m'afflige dans tout ceci, ce sont mes gens, car je ne peux ni m'en séparer ni les payer. J'espère que Dieu viendra à mon aide, sans lui je ne saurais véritablement que devenir. Comme sa providence ne m'a jamais abandonnée, je mets en elle toute ma confiance.

» Je ne crois pas qu'il soit question de guerre avant la fin de septembre. Le roi de Suède est allé chez lui chercher des troupes et des munitions de guerre; comme c'est par mer qu'il est allé, il ne lui faut que quinze jours pour se rendre chez lui et j'imagine qu'avant cinq ou six semaines d'ici, il sera de retour.

1. C'est-à-dire par l'Assemblée nationale.

Il témoigne d'un grand zèle pour nos intérêts. On dit qu'il commandera douze mille Suédois, douze mille Russes, douze mille Hessois; il se pourrait que ce corps-là fut augmenté par des Français.

» On vous aura sûrement envoyé la lettre du régiment de Berwick à nos princes, et celle du colonel avec les réponses de *Monsieur* et de Monsieur le comte d'Artois; je suis persuadée qu'elles vous feront plaisir. L'ancienne chevalerie et la noblesse des sentiments reviennent, à ce qu'il me semble, dans notre patrie; nous en avions besoin. Le malheur est un grand maître. C'est lui qui nous rend bons ou mauvais, selon le terrain qu'il parcourt; il me semble qu'il a bonifié tous les cœurs, j'entends par là ceux qui sont du bon parti.

» Madame votre mère ne perd-elle rien au nouveau décret? Tout sera racommodé avant qu'elle revienne. Dites-lui, je vous prie, mille choses tendres pour moi.

» La reine est dans un état d'affaiblissement extrême. Il arriva l'autre jour quelque chose de très touchant. Elle n'était point encore levée quand son fils entra chez elle; cet enfant

courut à elle avec beaucoup d'empressement en lui disant : « *Maman, on me promet tous les jours que je vous verrai, si je suis bien sage, j'ai fait tout ce qu'on a voulu depuis trois ou quatre jours; eh bien! maman je ne vous ai pas vue.* » La reine fut si saisie, dans ce moment-là, qu'elle tomba évanouie, elle fut trois quarts d'heure sans connaissance. En vérité sa situation me fait horreur, elle me fait oublier mes propres malheurs.

» Tous les ordres sont abolis; on prétend qu'on forcera le roi à prendre, pour le cordon de son ordre qu'on lui laisse, les couleurs de la nation; nous sommes plus bourgeois que jamais. Quant à moi, je m'en console n'ayant pas de quoi avoir un pot au feu. Ma santé n'est pas trop mauvaise, malgré toutes les secousses que j'éprouve; je souffre toujours un peu, mais c'est mon état habituel.

» Adieu, mon cher enfant, tant que j'existerai, je vous serai bien tendrement attachée. »

Peu de temps après son arrivée à Rheinsberg, madame de Sabran était tombée malade; elle écrivait à Boufflers le 13 août :

« Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles, mon enfant, et c'est avec une très grande peine que je te donne des miennes, car je suis extrêmement souffrante. L'accident dont je t'ai parlé continue toujours, en dépit de tous les Hippocrates prussiens. Je m'affaiblis et j'en ai, sinon de l'inquiétude, du moins beaucoup d'humeur. Cette méchante petite maladie m'a prise au milieu de toutes mes prospérités, comme pour me faire niche. Je commençais à respirer un air pur, sous un ciel serein, à jouir d'une société aimable et douce, à me reposer de toutes mes tortures, et me voilà à présent abattue, sans pouvoir remuer ni pied ni patte, obligée de me vaincre pour paraître tranquille quand je m'arracherais volontiers les cheveux de désespoir. C'est un excellent maître que la nécessité. J'admire tout ce qu'elle fait de moi, depuis que je t'ai quitté. Tu ne me croiras pas, par exemple, quand je te dirai que la toilette, la représentation, les compliments, les prévenances, une sorte de coquetterie même, étaient devenus mon état habituel, que j'avais négligé ma bonne paresse au point de ne pas même

la regretter, qu'à présent encore, toute faible et souffrante que je suis, j'ai toujours du monde dans ma chambre, sans en éprouver trop de contrariété, que je parle, que je vis comme une autre, quand j'aurais tant de raisons de me désespérer.

» La vérité est que je suis devenue, à force de peines, presque impassible. On admire mon courage, ma patience, mon égalité : ils ne sont que l'ouvrage de mon insensibilité. Mais ta pensée détruit en un instant tout ce calme. Tu me ramènes dans Paris; je te vois triste, abandonné, ennuyé, ruiné et je pleure. Je vois avec effroi la distance qui nous sépare ; je me désole de ne pouvoir plus rien pour toi, de ne pouvoir plus te serrer dans mes bras pour dissiper les nuages qui se lèvent dans ton esprit du côté de l'avenir. Cependant je ne le crains pas, cet avenir. Si tu m'aimes toujours, il sera pour nous plus doux que le présent, et je ne cherche à conserver ma vie que dans l'idée de la finir avec toi et de prolonger la tienne par mes soins et mon amour.

» Adieu, cher enfant. Je n'ai plus la force de tenir ma plume; mais je t'embrasse pour me

ranimer et m'aider à chassser tous mes soucis et mes souffrances. Adieu encore. Aime-moi toujours bien, ne fût-ce que pour me disputer à la mort par ton amour.

» Le fils de monsieur de Bouillé [1] vient d'arriver. »

Le 20 août, madame de Sabran écrit à Boufflers une longue lettre; elle commence par une véritable avalanche de reproches : « Je suis malade depuis près d'un mois, et tu te plains de ce que mes lettres sont courtes, rares et bêtes... du moins tu le laisses entendre... Tu es plus froid, plus sec, plus ennuyeux que la politique elle-même. » Quatre pages sur ce ton. Puis elle répond, sans y répondre, à ses questions : « Je t'ai fait cent fois la description des jardins, mais tu ne lis jamais ce que je t'écris. Je t'ai parlé d'un beau lac que j'ai sous mes fenêtres et dont la vue calmerait l'âme de de tes enragés. Je t'ai parlé d'un temple à l'Amitié où je vais souvent porter mon offrande,

1. Louis-Joseph-Amour, comte puis marquis de Bouillé, fils du célèbre lieutenant général, passa plusieurs années à Rheinsberg où il se lia intimement avec Elzéar de Sabran qui l'a nommé dans son testament.

d'un tombeau où je vais me consoler, d'une pyramide où je vais admirer... »

Tout cela devait se trouver dans une lettre que Boufflers n'aura pas reçue : il nous est facile d'y suppléer, en lisant la description que M. Lavisse a faite de Rheinsberg [1]. On peut même, grâce à lui, se figurer qu'on a fait le voyage et qu'on a vu ces lieux merveilleusement dépeints. Cependant le tableau est incomplet, car il représente la demeure du Grand Frédéric avant son avènement et, lorsque, devenu roi, il en eut fait don à son frère, le nouveau propriétaire fit des travaux considérables. Il édifia dans le parc les monuments allégoriques dont parle madame de Sabran et qui ont souvent inspiré la muse d'Elzéar; il construisit une salle de spectacle, et fit décorer un salon pour y placer les bustes des quatre Français qu'il admirait le plus ou qu'il aimait le mieux : le duc de Nivernais, le marquis de Bouillé, la comtesse de Sabran et le marquis

1. Voir *la Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1892 et le livre de M. Lavisse : *Le Grand Frédéric avant l'avènement.*

2. C'est en 1752, au moment du mariage du prince Henri, que Frédéric lui donna le château de Rheinsberg.

de La Fayette[1]; plus tard il fit élever un monument à la mémoire de Malesherbes.

Ces détails, et d'autres encore que je ne retrouve pas dans les lettres écrites par madame de Sabran en 1791, nous les devons à ce jeune Bouillé dont elle annonçait l'arrivée à Rheinsberg. Il a publié, en 1809, une vie du prince Henri[2], dans laquelle il décrit la vie qu'on menait chez son hôte, et on peut vérifier l'exactitude de ses récits en reprenant la lettre de madame de Sabran :

«... Je suis levée à sept heures du matin, habillée et coiffée à une heure et demie pour dîner à deux. Le dîner dure longtemps et ce n'est pas ce qui m'en plaît le plus. A l'imitation des anciens, quand on a mangé, on parle beaucoup. Huit ou dix personnes composent dans ce moment-ci la société. De ce nombre sont trois femmes, qui sont les plus aimables

1. Ce dernier ne resta pas longtemps sur son piédestal. Le prince, indigné de sa conduite dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, le remplaça par le buste du bailli de Suffren. Le buste de madame de Sabran (par Houdon) fait actuellement partie des Collections privées de l'empereur d'Allemagne.

2. *Vie privée, politique et militaire du prince Henri de Prusse*, frère de Frédéric II. Chez Delaunay, libraire, 1809. L'ouvrage n'est pas signé.

du monde et que je trouve telles, autant par leur esprit que par leur obligeance pour moi. Les hommes sont également d'une fort bonne société. Il y en a un, parmi eux, dont tu devrais être jaloux, parce qu'il ressemble à feu M. de Sabran, comme deux gouttes d'eau, à ça près qu'il a beaucoup plus d'esprit que lui. C'est un vieux militaire qui a blanchi dans les combats, plein d'honneur et de courage comme M. de Sabran, voûté comme lui, marchant comme lui et m'aimant de tout son cœur, — pas tout à fait cependant comme M. de Sabran. — Sérieusement il n'y a rien de si étonnant que cette ressemblance. J'en ai été si frappée d'abord, en le voyant, que j'en ai reculé de quatre pas en arrière et n'ai pu m'empêcher de le dire au prince qui en a ri de tout son cœur, ne pouvant pas imaginer ce que c'était qu'une pareille union. Je voudrais qu'il fût encore ici quand tu y viendras. Tu aurais une juste idée de ton rival et je ne sais pas si tu t'en accommoderais mieux que de ce certain M. de R..., à Spa, qui te rendait si furieux. Je te vois rire d'ici, parce que c'est une de ces folies que tu désavoues, quoiqu'elle te fasse beaucoup d'honneur à mes yeux.

» Deux fois par semaine, nous avons un spectacle excellent. On joue alternativement de grands opéras, tout aussi bien exécutés qu'à Paris pour la musique, mais sans ballets, la danse n'est pas le fort des Allemands; les meilleures pièces comme au Théâtre-Français et tous les opéras comiques, avec l'intelligence nécessaire pour les rendre agréables. Je suis sûre que tu aimerais beaucoup ce spectacle. Pour moi, il me charme et je n'ai jamais eu tant de plaisir à la comédie que j'en ai ici.

» Je crois t'avoir mandé que notre bon prince apprenait le rôle d'*Annibal* [1]. Il sera joué dans peu de temps. Je t'en donnerai des nouvelles. Que n'es-tu ici pour en être témoin! Combien je serais contente de pouvoir te mettre de moitié dans tous mes plaisirs et de te savoir bien loin de toutes les tragédies, qui se préparent! Elles seront plus tragiques qu'on ne se l'imagine; tu peux m'en croire. Mais je m'aperçois que voilà la huitième page que je griffonne à ton intention, pour te corriger de trouver mes lettres trop courtes et de te plain-

1. Tragédie composée par Elzéar de Sabran. Voir page 22.

dre que je ne te fais aucun détail. Tu ne liras jamais tout cela, mais, comme le despote des despotes, tu veux occuper la pensée et le cœur, sans qu'il t'en coûte rien. Je t'ai beaucoup gâté, mon enfant, et, à l'exemple de tous mes chers compatriotes, je me révolte et veux attenter à ta liberté, à celle seulement de prendre une autre femme, car j'entends ne te céder à personne, tout maussade que tu es.

» Mande-moi où est notre bonne princesse[1]. »

Boufflers répondit, sans tarder, à cette lettre dont il fut enchanté. Il aimait à être grondé et la mauvaise humeur de madame de Sabran lui plaisait autant que sa tendresse qui du reste reparaissait toujours.

« Il n'y a que toi comme toi, cher amour, encore ne l'es-tu point, car jamais un moment ne ressemble à l'autre et tous sont charmants. Tu es comme la Nature dont la nature est d'être toujours également diverse, et toujours diversement semblable, et toujours aussi riche dans

1. La duchesse d'Orléans.

les détails les plus inaperçus que dans l'ensemble le plus imposant. J'aime à te louer aujourd'hui, ma femme, je me moquerai de toi, si tu le veux, une autre fois; mais aujourd'hui je suis si épris de toi, si enthousiasmé, si fier, si touché de ta lettre que peut s'en faut que je ne me prosterne avec beaucoup plus de sincérité et beaucoup plus d'amour que M. Necker vis-à-vis de sa compagne...

» Je viens d'éprouver une petite interruption de quatre jours, pendant lesquels messieurs les artistes [1], que Dieu confonde! n'ont cessé de me molester, au point que je suis obligé de les fuir comme les créanciers les plus importuns. Je suis quelquefois tenté d'abandonner la partie; mais le spectacle de leur misère me touche, et ma compassion redouble en pensant que sûrement personne autre ne se chargerait de leur cause, surtout si l'on savait la manière véritablement odieuse dont ils la sollicitent. Je me vois comme ces malheureux condamnés que, dans quelques parties de l'Italie, on frotte de miel depuis les pieds jusqu'à la

1. Le décret sur les encouragements à donner aux artistes, dont Boufflers était le rapporteur, est du 17 septembre.

tête, et que ensuite on expose aux mouches sous les morsures desquelles ils succombent, au bout de deux jours, dans des tortures et des convulsions horribles.

» Je voudrais quelquefois, après leur avoir vu déchiqueter mes matinées, donner au moins les soirées à mes affaires et au premier de mes plaisirs, celui de causer, quoique de bien loin, avec ma bonne femme; mais nos séances et nos comités m'enlèvent encore ce temps-là, et, quand je reviens vers dix ou onze heures avec le projet d'écrire, j'éprouve alors un nouveau supplice, plus attristant encore que le premier, celui de ne pouvoir plus du tout écrire aux lumières. Après quelques douloureux et vains efforts, je prends mon parti en brave, et je me couche, accablé de fatigue, d'ennui, d'impatience, et trop sûr encore par l'expérience de la veille et de l'avant-veille que je ne dormirai point.

» Si cela durait encore quelques mois, tu ne reverrais jamais ton malheureux mari, car tu sais ce que c'est pour lui que l'impatience accumulée et dissimulée. Mais heureusement, sinon pour la France, au moins pour moi,

notre règne est prêt de finir [1], et, pendant que notre soleil, à la fin de sa course, s'enfonce à l'horizon, nous apercevons déjà le crépuscule des nouveaux astres qui vont luire sur cette malheureuse contrée.

» Tout ceci me représente la *Thébaïde* où deux frères, le *Pouvoir législatif* et le *Pouvoir exécutif*, enfants inconciliables d'un père aveugle, le *Peuple*, ensanglantent la terre de leurs combats.

» Tu me diras que les exploits du *Pouvoir exécutif* n'ont pas été héroïques, mais il a fait tout juste ce qu'il fallait pour que la guerre n'eût pas de fin, car, toujours expirant, sans pouvoir jamais être mort, il fournissait toujours quelque aliment à la discorde.

» Je reçois en ce moment ta lettre vraiment conjugale et je t'en remercie plus encore que de toutes les autres; tes commissions seront faites, charmante épouse, et cette lettre-ci ne partira point sans te porter des éclarcissements sur tout les points qui paraissent t'inquiéter. Je commence par te dire que la loi sur les émigrés

1. L'Assemblée nationale constituante s'est séparée le 30 septembre.

est abrogée [1], qu'aucune des dispositions qui y sont relatives ne subsistent, ainsi que te voilà rétablie pour le moment dans la pleine et entière jouissance de tes revenus. Je n'en parlerai pas moins aujourd'hui à MM. des Boulais et Grandjean [2], et j'espère n'avoir que des nouvelles satisfaisantes à t'envoyer. Quant à M. l'abbé Gibelin [3], je ne l'ai rencontré depuis ton départ que deux fois et je n'en ai pas demandé davantage. C'est à mon avis le plus ennuyeux des conseillers, la plus plate des commères et le plus ingrat des parasites. Il gâte tout ce qu'il touche et je parierais que nous ferions le tour de l'Europe avec l'argent qu'il te coûte. Oublions-le, ma fille, et songeons à nos affaires. »

1. A la suite de l'acceptation de la constitution par le roi, une amnistie avait été proclamée pour les faits relatifs à fa Révolution et les lois contre les émigrés avaient été abrogées. Ce ne fut pas pour longtemps, car, dès le mois de novembre, l'Assemblée législative décréta contre les émigrés des mesures rigoureuses dont le *veto* du roi suspendit l'application, mais qui furent exécutées au mois de février 1792.

2. Hommes d'affaires de madame Sabran.

3. Cet abbé, que Boufflers paraît avoir bien jugé, s'est marié pendant la Révolution, pour sauver sa tête. Il le raconte assez piteusement dans une lettre du 4 août 1795. Madame de Sabran en a été débarrassée, mais sa fille l'a recueilli. *Le gibi*, comme elle l'appelait, sa femme et son chien devinrent des meubles de la maison de madame de Custine.

Je suis presque étonné des réflexions politiques que Boufflers s'est permises dans cette lettre, car, en général, il évitait avec soin tout ce qui aurait pu le compromettre; mais je retrouve sa prudence ordinaire, à propos du vote définitif de la constitution. Il n'en dit même pas un mot, bien que cette question passionnât tous les esprits.

La lettre d'acceptation que le roi adressa à l'Assemblée [1] fut, en général, jugée sévèrement par les émigrés : Madame de Marsan écrivait le 21 septembre :

« Vous recevrez encore de bien plus mauvaises nouvelles, madame la comtesse, de tout ce qui s'est passé à Paris; c'est apparemment le résultat des négociations qui arrêtaient celles qu'il nous était si important de terminer, ou, je veux le croire, la suite des violences exercées depuis longtemps sur notre infortuné monarque. Vous aurez vu aussi les lettres de ses augustes frères et celle de M. le prince de Condé, qui ont paru après les déclarations de

1. Le roi a écrit sa lettre d'acceptation, le 13 septembre; le lendemain, il s'est rendu à l'Assemblée pour signer la constitution et jurer de la maintenir.

l'empereur et du roi de Prusse. Quel contraste avec celle portée à l'Assemblée! Je m'attendais à l'acceptation, mais la forme me pénètre de douleur. Nous voilà donc rejetés dans de nouvelles perplexités et incertitudes, jusqu'à ce que nous sachions l'effet qu'aura produit cet événement dans les cours étrangères... »

Elle dit plus loin :

« Je vais avoir la consolation de posséder madame la maréchale de Mirepoix. Son âge avancé ne lui permettait pas de hasarder de passer en contrebande, comme l'archevêque de Reims; elle me mande qu'elle profite avec empressement de la liberté rendue de sortir du royaume [1] et je l'attends ce soir... »

Madame de la Marck est plus indulgente qu'autrefois. En 1771, elle critiquait le dauphin et même la dauphine dont elle était dame d'honneur [2]. Maintenant qu'ils sont malheureux, elle défend ses anciens maîtres :

1. La maréchale de Mirepoix est en effet arrivée ce soir-là au château de Levergheim.

2. Voir *Gustave III et la cour de France*, par M. Geffroy, p. 255.

« Ne blâmez pas le roi de sa lettre, écrit-elle à Elzéar ; vous ne sauriez croire ce qu'il a éprouvé pour s'y résoudre. Il a disputé le terrain pendant huit heures, mais les larmes de la reine, mais le péril imminent et celui de ses enfants l'ont déterminé; ils étaient tous égorgés, s'ils n'eût pas écrit. Que sont devenus les Français? C'est une horde de brigands qui n'ont que la rage dans le cœur et qui ne connaissent plus aucune vertu. Ils ont tellement fouetté une femme l'autre jour, parce qu'elle avait été à la messe chez les Irlandais, qu'elle en est morte. Ce n'est qu'en tremblant qu'on ouvre ses lettres et cependant on voudrait toujours en recevoir.

» Adieu, mon cher petit, donnez-moi de vos nouvelles, les marques de votre amitié adouciront les plaies de mon cœur. Embrassez pour moi votre chère maman. »

Nous dirons adieu, en passant, à la bonne madame de la Marck qui, au mois de février 1792, a quitté Bruxelles. Se trouvant sans ressources à l'étranger, elle rentra en France pour empêcher la confiscation de ses biens, et elle

se retira à Saint-Germain [1] où elle mourut le 29 juin 1793. Elle évita ainsi l'échafaud sur lequel montèrent, le même jour, sa belle-sœur, sa nièce et sa petite-nièce [2], car sans doute elle aurait été jugée digne de partager le sort de ces nobles femmes de la maison de Noailles qui firent, le 22 juillet 1794, une fin à la fois héroïque et chrétienne.

Dans le courant de septembre, Elzéar avait été à Berlin, avec son cousin Charles de Mellet, pour être présenté au roi de Prusse et pour assister à des manœuvres.

Sa mère lui écrivait le 21 :

« Quelle bonne matinée tu m'as fait passer, mon enfant, avec tes longues lettres, plus plaisantes et meilleures les unes que les autres! Comme je t'embrasserais, si je pouvais, pour ta peine! Elles sont précisément comme je te les avais commandées, avec tous les détails qui m'intéressent. Je te vois d'ici dans le beau et

1. Elle allait aussi quelquefois au château d'Issy que le prince Louis d'Arenberg avait mis à sa disposition et que lui-même avait loué à la duchesse d'Infantado.

2. La maréchale de Mouchy, la duchesse d'Ayen, et la vicomtesse de Noailles.

grand palais de notre magnifique prince. Je t'y vois rêver, et ton compagnon bâiller et dormir. Ensuite je me promène dans Berlin, où je vois bien que le plaisir et la gaieté ne font point résidence.

» Tes réflexions, tes vers, tes occupations sont admirables et surtout les petites douceurs que tu dis à ta bonne mère. J'espère que tu auras reçu la fable de l'Aveugle, que je t'ai faite, en ouvrant les yeux, le jour de ton départ. Mais, malheureusement, je ne suis pas poète comme toi. Pégase n'est point à mes ordres et, quand je veux un peu prendre mon essor, je n'ai pour toute monture qu'un pauvre petit roussin bien entêté, qui n'entend ni rime ni raison et que je ne peux faire aller qu'en lui tirant ses longues oreilles, et en ton honneur encore. Car autrement il ne fait que braire, et son chant diffère autant de celui du rossignol que mes accents des tiens. Après cette humble déclaration dont tu ne seras pas mécontent, je pense, je te dirai que je suis bien contente, moi, d'apprendre que tu as déjà débuté aux manœuvres. Ce début me pesait sur l'estomac comme le Simplon.

A présent de Roland qu'on me conte l'histoire,
Je croirai tout digne de foi,
Puisqu'on voit Elzéar, laissant son écritoire,
Chevaucher sur un palefroi
Moins docile à sa voix que ne serait Pégase.
Poussé par l'ardeur qui l'embrase,
Au milieu des soldats, des fusils, des canons,
Il croit marcher à la victoire;
Il renonce à l'amour, aux fables, aux chansons,
Et ne rêve plus qu'à la gloire.

» Voilà le prince qui entre chez moi et c'est bien dommage, car je ne sais où cette humeur chantante m'aurait conduite. Il faut aller entendre la lecture; mais, avant, je veux te dire que tu n'oublies pas d'aller faire ta cour à la princesse Henri [1]. Tu peux d'autant moins t'en dispenser, que tu loges dans son palais.

» J'espère que vendredi tu me manderas positivement si tu restes pour le jour de la naissance [2], ou non. Adieu, mon cher et bien cher enfant, je t'attends et t'embrasse en bonne mère. »

1. La princesse Guillelmine de Hesse-Cassel mariée en 1752 au prince Henri de Prusse. Ils étaient séparés depuis 1766 et elle habitait Berlin.

2. Frédéric-Guillaume II, dont chaque année on fêtait le jour de naissance, est né le 25 septembre 1744.

Le 30 septembre, l'Assemblée nationale termina ses travaux. La carrière parlementaire de Boufflers n'avait pas été brillante et ses débuts promettaient davantage. Il a parlé plusieurs fois, et non sans succès, dans la Chambre de la noblesse [1]; mais, lorsque les trois ordres ont été réunis (27 juin 1789), lorsque les passions ont été déchaînées, il n'a pu jouer qu'un rôle effacé. Dans cette grande collision qui mettait aux prises des combattants tels que Mirabeau, Barnave, Maury, Cazalès, il n'y avait pas de place pour les finesses de langage du chevalier, pour les discours apprêtés qu'il devait lire, car il était incapable d'improviser et même de réciter ce qu'il avait écrit.

Pourtant il ne s'est pas désintéressé de la chose publique, comme semblait le craindre à l'avance son ami Ségur (voir page 148) : il fit rendre par l'Assemblée deux décrets, l'un assurant aux inventeurs la propriété de leurs découvertes, l'autre ayant pour but l'encoura-

1. Il a pris la parole le 28 mai, les 5, 13, 15, 18, 25 et 27 juin. Ces discours copiés par son secrétaire Thirion ont été conservés. On peut voir dans le *Moniteur* ceux qu'il a prononcés à l'Assemblée nationale.

gement des arts utiles et organisant le bureau de consultation des arts et métiers. Il prit la parole dans la séance du 28 juillet 1789 pour défendre l'inviolabilité du secret des lettres[1]. Il fut avec le duc de La Rochefoucauld, Malouet, Virieu, etc., un des fondateurs du Club des impartiaux; enfi non voit dans les *Mémoires* de la duchesse de Tourzel (page 51) qu'il fut un des promoteurs d'une fusion projetée entre les hommes d'ordre siégeant à droite ou à gauche, fusion que le roi lui-même demanda à l'Assemblée, dans son discours du 4 février 1790, et qui, malheureusement, échoua.

Les modérés ont souvent raison, mais plus souvent encore l'opinion publique leur donne tort, du moins de leur vivant. Placé à égale distance entre les partisans de l'ancien ordre de choses et ceux qui en poursuivaient la destruction totale, Boufflers a été considéré par les uns et par les autres comme un ennemi.

C'est bien ainsi que le traitait monseigneur de Sabran. Leurs relations, jusque-là très affectueuses, cessèrent du jour où ils furent collè-

1. Voir le livre du marquis de Castellane : *Gentilshommes démocrates*, p. 190.

gues à l'Assemblée nationale, et on verra, au moment du mariage de Boufflers, que le prélat de l'ancien régime ne pardonna jamais au député constitutionnel. Il faisait partie du groupe des abstentionnistes que le marquis de Ferrières a vivement critiqués dans ses *Mémoires* [1] et dont le personnage le plus important était l'archevêque de Reims. Monseigneur de Talleyrand [2], l'ami intime de l'évêque de Laon, le compagnon de ses voyages pendant cet automne de 1791, était en correspondance avec madame de Sabran et, dans une longue lettre datée d'Aix-la-Chapelle, il expose son système d'une façon qui présente quelque intérêt :

1. Il est vrai que le marquis de Ferrière est aussi sévère pour les principaux orateurs de la droite; il leur reproche d'avoir, en quelque sorte, fait de l'obstruction par leur intarissable faconde. M. Thiers a, dans son *Histoire de la Révolution*, cité les jugements de Ferrière et se les est appropriés.

2. Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord (1736-1821), coadjuteur, puis archevêque de Reims où il se signala par sa bienfaisance; député aux états-généraux, il signa les principales protestations du côté droit et publia plusieurs écrits pour défendre le clergé et combattre la constitution civile; grand aumônier de Louis XVIII, après la mort du cardinal de Montmorency, en 1808; cardinal et archevêque de Paris en 1817. Il était fils de Gabriel-Marie de Talleyrand comte de Périgord et de sa seconde femme Marie Elisabeth Chamillard. L'évêque d'Autun était son neveu.

« ... Quoique mon rôle de député soit achevé, et que je l'aie même terminé avant l'époque de son expiration, je ne regarde pas mes devoirs comme finis. Les affaires publiques m'occupent autant qu'elles m'occupaient lorsque je siégeais sur les bancs de notre infernal Manège.

» Les écrits les plus pervers ont corrompu l'opinion publique; les écrits raisonnables doivent la ramener à ce qu'elle doit être. Ce n'est que par eux qu'il m'est permis d'agir sur elle, car mon état restreint mon action à celle de ma plume. Je n'ai pas perdu une seule grande occasion pour payer à la chose publique ce genre de tribut.

» Je vous en envoie un échantillon dans ma dernière protestation que j'ai rendue publique à la fin de notre Assemblée; vous me jugerez. Je n'ai point prétendu aux honneurs de la tribune; les savantes dissertations que les honnêtes gens de notre côté ont fait entendre n'ont produit d'autre effet que de donner un grand poids au triomphe destructeur et sanguinaire du côté gauche, et, en cela, elles ont pu faire du bien à la gloire des orateurs, mais elles ont fait du

mal à la bonne cause. Il n'y avait qu'un seul parti à prendre, celui de se retirer et de protester publiquement.

» Comment une minorité, à laquelle les brigands ne permettaient pas de se réunir et de s'assembler pour se concerter entre elle, pouvait-elle se flatter de résister à une majorité prépondérante par le nombre, par la folie publique, par l'appui des brigands qu'elle stipendiait, à une majorité qui avait le suprême avantage de s'assembler chaque jour, de régler entre elle toute la tactique des délibérations qui devaient avoir lieu au Manège et qui y arrivait avec un avis formé d'avance? La disparité des armes était si sensible qu'il est bien étonnant qu'on ait persévéré jusqu'à la fin à se compromettre, avec la certitude morale et physique d'une défaite sans cesse renouvelée et toujours inévitable.

» Dans une position aussi désespérée, il ne restait qu'une seule ressource : celle de paralyser le côté gauche, et on ne pouvait y parvenir que par la retraite du côté droit. Mirabeau, qui s'y connaissait, ne redoutait que cela de notre part, mais, comme les Athéniens, on

a voulu de belles harangues, tandis que Philippe était aux portes.

» Pardonnez-moi cette petite excursion sur le passé qui n'est plus au pouvoir de personne et auquel on sera longtemps ramené, malgré soi, par les regrets. Parlons de vous.... »

Dès que Boufflers ne fut plus retenu à Paris par ses devoirs de député, il suivit les conseils de madame de Sabran et il se mit en route pour aller la rejoindre [1]. Il voulut auparavant préparer la réalisation des beaux projets de solitude qu'ils avaient formés en 1789 (voir les lettres des 7 et 18 août) et auxquels elle faisait allusion le 14 mai 1790 et le 4 juin 1791 : il acheta dans les Vosges une petite propriété qu'il convoitait depuis longtemps et c'est de là qu'il écrivait le 16 octobre :

« Reçois toutes les bénédictions et toutes les actions de grâce du propriétaire de *Celles* qui

1. La plupart des biographes de Boufflers ont dit qu'il avait émigré après la journée du 10 août 1792 : c'est une erreur. Il a quitté Paris au commencement d'octobre 1791; il est arrivé à Altenbourg à la fin de ce mois et il n'est rentré en France qu'en 1800.

vient de recevoir ta bonne et charmante lettre et qui trouve d'avance dans l'espoir de te voir, d'ici à un mois ou cinq semaines, toutes les consolations que ses soi-disant parents ou amis lui ont jusqu'à présent refusées. Je ne veux plus me plaindre de personne, mais je ne peux me louer que de toi et je serais tenté de savoir gré aux torts des autres de faire aussi bien ressortir tes perfections et de prouver, par un contraste aussi frappant, que tout m'a trompé, excepté l'amour.

» Les conseils excellents que tu me donnes sont d'abord entrés dans mon cœur par la persuasion qui semble être la compagne inséparable de toutes tes paroles et ils resteront gravés dans mon âme par la conviction à laquelle ma raison se rendrait, quand la grâce et l'amour n'auraient pas préparé ton triomphe.

» Ainsi, ma fille, plus de peines, plus de chagrins ; il me semble que tu approches et que déjà, toute mince que tu es, je te vois à l'horison. Je te vois à Rheinsberg ; je m'y joins à toi pour ne plus nous séparer, pour faire de toi un autre moi-même qui suppléera à toutes les imperfections du premier, qui me rendra toutes

les peines supportables et tous les plaisirs délicieux, qui éloignera de moi le regret du passé, l'ennui du présent et le tourment de l'avenir. Nous passerons quelque temps dans ce lieu chéri, auprès d'un ami (car il permet ce nom-là), auprès d'un ami auquel le reste du genre humain n'offre rien de comparable [1], et, lorsque nous pourrons rentrer dans notre triste patrie, nous trouverons notre petit asile champêtre, où la nature semble avoir rassemblé tout ce qui peut plaire à la philosophie et même à la fantaisie. J'en suis en vraie possession depuis hier au soir, je t'expliquerai comment cela s'est fait, mais je me contenterai pour aujourd'hui de te donner une légère idée du séjour qui nous attend.

» Imagine-toi, mon enfant, un bassin ravissant, traversé par la plus limpide, la plus argentée, la plus diamantée de toutes les rivières, la Moselle près de sa source, et de toute part entouré de noires montagnes, variées dans leurs formes et se prolongeant à perte de

1. Il ne faut pas perdre de vue que la lettre devait être montrée au prince Henri, et c'est là l'explication des grandes phrases qui s'y trouvent.

vue dans trois ou quatre vallées plus riantes les unes que les autres. Au milieu du bassin est Remiremont, et, de là, par un chemin qu'on voudrait imiter dans un jardin anglais et qui court entre des rochers et des prés, on parvient à un petit, tout petit hameau qui a l'air de se cacher, par humilité, derrière les moindres tertres. C'est là ce village de Celles dont nous avons déjà tant parlé; il est resserré, d'un côté par la rivière qui paraît, en cet endroit-là, redoubler d'éclat dans ses petits flots et de grâce dans ses contours, et de l'autre par la noire et âpre et raide pente du Saint Mont. Celles est composé de vingt pauvres maisons dont à peine la nôtre paraît la plus belle. On y arrive enfin à cet asile de ma consolation et de notre amour. Tout annonce au premier aspect la ruine et le délabrement, mais en même temps promet une réparation facile et des embellissements peu coûteux : un petit pavillon à trois croisées de face un peu distantes l'une de l'autre forme notre future demeure... »

Il donne ensuite le plan de la maison et le devis des réparations, mais la Révolution ne

lui a pas laissé le temps de les faire. Après avoir pris possession de son nouveau domaine qui devait être, quelques semaines plus tard, confisqué comme bien d'émigré, il s'achemina vers la Prusse, commençant la vie errante qu'il allait mener, pendant neuf ans, loin de sa patrie.

Il ne se rendit pas directement à Rheinsberg, ayant appris qu'il n'y trouverait ni le prince Henri ni madame de Sabran; il s'arrêta à Altenbourg chez Thummel [1], un écrivain qui, à plusieurs reprises, avait visité la France et avec lequel il avait bien vite sympathisé; car tous deux cultivaient le même genre de littérature, un genre évidemment léger auquel ils devaient leur célébrité. Il s'y mêlait bien chez Thummel un peu de la lourdeur allemande, mais la morale n'y gagnait rien, ce qui ne l'empêchait pas de vivre d'une façon exemplaire au milieu de sa nombreuse progéniture.

Boufflers passa quelques semaines dans cette famille patriarcale, voyant souvent le baron de Zach, le célèbre astronome, le duc et surtout la duchesse de Saxe-Gotha. Il suivait les dépla-

1. Thummel, auteur de l'*Inoculation de l'amour*, et d'autres œuvres analogues. Voir la note p. 42.

cements de la cour et habitait, tantôt Altenbourg, tantôt Gotha.

Pendant ce temps-là, madame de Sabran errait de son côté, en compagnie de son fils, de son neveu de Mellet et du baron de Münnchausen, un personnage assez ridicule, qui jouait de l'harmonica, qui faisait des vers, qui se croyait un grand séducteur et dont tout le monde se moquait, mais qui, nous le verrons plus tard, a été un ami fidèle dans la mauvaise comme dans la bonne fortune.

Voici comment, dans sa notice [1], Élzéar rend compte de cette expédition :

« Pendant un petit voyage du prince Henri à Berlin, où il n'était pas pressé de mener ma mère, parce qu'il n'aimait pas le roi son neveu, nous en fîmes un grand à Hambourg et de là en Danemark; enfin nous allâmes jusqu'en Suède ; mais, les premiers froids étant survenus plus tôt qu'à l'ordinaire, madame de Sabran craignit de ne pouvoir plus repasser en Alle-

1. J'ai plusieurs lettres d'Elzéar à madame de Custine relatives à ce voyage, mais elles sont écrites avec un trop grand luxe de détails pour être reproduites.

magne, si elle retardait plus longtemps. Elle craignait aussi de faire de la peine au prince Henri, à qui elle avait promis un plus long séjour à Rheinsberg et qui n'aimait pas plus son neveu le roi de Suède que son neveu le roi de Prusse. Elle prit le parti de revenir par les Belts, en renonçant à Stockolm. Gustave III, instruit de son arrivée dans ses États, l'attendait avec impatience, parce qu'il l'avait connue à Paris et à Versailles, et il lui préparait des fêtes. Il lui supposa des causes fort éloignées de l'intention de ma mère. Nous fûmes bien heureux de n'avoir pas prolongé notre séjour en Suède, car nous aurions été forcés d'y passer l'hiver pendant lequel fut assassiné ce malheureux roi et d'être témoins de cette terrible catastrophe. »

Madame de Sabran était partie le 15 octobre et, deux mois après, elle était de retour à Rheinsberg. Elle attendait avec impatience le chevalier qui s'attardait à Gotha. Enfin il lui écrit le 29 décembre :

« Je ne pars plus que demain 30, ma bonne femme, parce qu'il m'a été impossible de me

refuser aux très obligeantes invitations de la duchesse et du duc [1] dont les infinies politesses m'inspireraient de la vanité, si je n'étais point revenu de toutes les vanités de ce monde, excepté de celle que tu me donnes. Je serai donc à Magdebourg le 2, à Brandebourg le 4 au plus tard et, si je trouve un chemin praticable et raccourci pour Fehrbellin, je pourrai t'embrasser le 5 à Rheinsberg : sinon, ce sera, comme je l'avais d'abord calculé, pour le jour des Rois.

» J'espère toujours trouver un mot de toi, poste restante, à Brandebourg, quand tu devrais me l'envoyer par un homme à cheval, qui m'attendrait dans une auberge dont il donnerait l'indication à la porte de la ville du côté de Magdebourg; et le même homme me servirait en même temps de guide dans les chemins de traverse jusqu'à Fehrbellin.

» Je ne te dis pas le plaisir que j'aurai en te revoyant, ce sera à toi, femme de mon cœur, à en juger par toi-même et surtout à le partager.

1. Louis-Ernest, duc de Saxe-Gotha et Altenbourg, marié en 1769 à Marie Charlotte de Saxe-Meiningen.

» Adieu, n'oublie point ma consigne et, pour acquitter en partie mon devoir, mets-moi aux pieds du prince, en attendant que je le vois; car pour moi, dès que je le verrai, je me jetterai à son col. »

Le 6 janvier, Boufflers arriva, sans encombre, à Rheinsberg et, dans ses accolades, madame de Sabran n'a probablement pas été oubliée. Ils n'avaient encore éprouvé, ni l'un ni l'autre, les misères de l'émigration; partout sur leur passage ils avaient été fêtés et, maintenant qu'ils étaient réunis, leur vie paraissait devoir être bien douce. Certes, les nouvelles de France étaient tristes; mais, lorsque la tempête fait rage au dehors, le voyageur qui a trouvé un refuge est, avant toute chose, heureux de se sentir lui-même à l'abri; ce genre d'égoïsme est naturel à la pauvre humanité.

Ils n'étaient pas destinés à jouir longtemps de ce bien-être relatif. L'amitié du prince Henri de Prusse qui les avait reçus à bras ouverts leur a fait défaut au moment où elle leur était le plus nécessaire; jalousés, calomniés par son entourage, ils ont à peine essayé

de se défendre : ils étaient trop fiers pour être de bons courtisans. Dans cette atmosphère d'intrigues, leur amour même a couru quelques dangers, mais ce n'était qu'un nuage et ils ont recommencé bien vite à s'aimer. L'injustice des étrangers dont l'hospitalité s'était lassée, et aussi l'ingratitude des compatriotes qu'ils avaient cherché à secourir : telles sont les causes des déceptions qu'ils ont éprouvées.

Dans leur vie si agitée, une période nouvelle allait s'ouvrir, la période de l'émigration proprement dite; nous essayerons peut-être un jour de la raconter.

APPENDICE

APERÇU DES PRINCIPALES ILLUSTRATIONS DE LA MAISON DE SABRAN

L'ancienneté de la maison de Sabran remonte à une époque très reculée, à en juger par le haut rang qu'elle occupait à la Cour des comtes de Toulouse, où nous voyons, dès 1029, les seigneurs de Sabran figurer en tête des témoins laïques dans des actes authentiques. Elle s'est divisée en plusieurs branches qui toutes se sont illustrées et qui ont contracté de grandes alliances dont je chercherai seulement à donner une idée.

Ermengarde de Sabran épousa le célèbre Guillaume de Baux, prince d'Orange, et son frère Rostaing épousa d'abord Clémence de Montpellier (1199) puis Adalmodré de Baux d'Orange (vers 1205). — Giraud-Amic II de Sabran, oncle de Rostaing, épousa Alix de Forcalquier (vers 1180), et leur fils Guillaume épousa Marguerite de Vienne de Salins qui, du côté paternel, descendait directement de Charlemagne et qui, du côté maternel, était issue au neuvième degré de Hugues Capet. — Raines Ier de Sabran, neveu de Giraud-Amic II, épousa (vers 1178) Garsinde, comtesse souveraine de For-

calquier, fille et héritière de Guillaume IV, dernier comte de Forcalquier de cette lignée. Ils eurent deux filles : Garsinde qui apporta en dot ce comté à Alphonse II, comte de Provence, fils d'Alphonse, roi d'Aragon; et Béatrix qui épousa André de Bourgogne, dit Guigues, dauphin de Viennois. De cette dernière union est née une fille unique qui épousa Amaury VI, comte de Montfort, fils aîné du fameux Simon de Montfort. — Elzéar, neveu de Raines Ier qui suivit Charles d'Anjou à la conquête du royaume de Naples (1266), épousa Cécile d'Agoult de Pontevès, dont il eut Ermengaud, père de saint Elzéar. Le frère aîné du saint, Isnard, dont l'existence n'a été révélée que récemment, épousa la belle-sœur de Philippe V d'Anjou, Marguerite de Villehardouin, fille de Guillaume, prince de la Morée, et d'Angèle Comnène. Le même Ermengaud épousa en secondes noces Alix de Baux et de ce mariage sont issues plusieurs branches, dont la dernière était celle des barons de Beaudinard, branche à laquelle appartenaient le premier mari d'Éléonore Dejean, le comte Joseph de Sabran-Grammont, lieutenant-général des armées navales, ainsi que l'évêque duc de Laon et le duc de Sabran, pair de France.

La maison de Sabran a exercé la souveraineté dans le comté de Forcalquier et dans le comté d'Ariano (royaume de Naples). Son blason a même figuré à côté de celui de la maison d'Anjou sur les monnaies du royaume de Naples.

Elle compte parmi ses membres un chevalier croisé, Guillaume Ier, dont les hauts faits ont été

relatés par les chroniqueurs, l'ami de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, qu'il accompagna à la première croisade; des connétables du comté de Toulouse [1]. Elle a exercé dans le royaume de Naples les fonctions militaires et judiciaires les plus élevées. Elle a eu un cardinal, un archevêque et plusieurs évêques, des lieutenants-généraux des armées françaises de terre et de mer, etc., etc.

Mais surtout la maison de Sabran a deux grandes illustrations auxquelles elle doit un éclat exceptionnel : elle a donné des saints à l'église et elle est alliée à un nombre incroyable de souverains.

Saint Elzéar (1285-1323) a été canonisé en 1368 par son filleul et cousin le pape Urbain V; il était l'époux de Delphine (ou Dauphine) de Signe, dame de Puymichel (1284-1360) dont le culte est également reconnu [2]. — Saint Louis d'Anjou (1275-1298), évêque de Toulouse, avait pour trisaïeule Garsinde de Sabran, comtesse souveraine de Provence et de Forcalquier. — Saint Gérard de Lunel, ermite et pèlerin, qui vivait au XIVe siècle est, dit-on, issu,

1. Guillaume III de Sabran a été créé en 1157 connétable du comté de Toulouse à titre héréditaire, et cette grande charge est restée dans la famille jusqu'à la réunion du Toulousain à la couronne.

2. La vie de saint Elzéar de Sabran et de sainte Delphine de Signe a été écrite anciennement en latin et en provençal par des auteurs inconnus; elle a été écrite en 1664 par le P. Borély (ou Borelli), en 1862 par l'abbé Boze, en 1883 par la marquise de Forbin d'Oppède, en 1893 par MM. le chanoine Cruvellier et l'abbé Andrieu (*Histoire religieuse et hagiologique du diocèse de Digne*). Enfin elle se trouve dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes.

du côté maternel, de la branche d'Uzès de la maison de Sabran.

Il faut mentionner aussi de pieux personnages que l'Église n'a pas placés sur les autels, mais qui sont morts en odeur de sainteté, dont la mémoire est vénérée et que les biographes qualifient de saints. Ce sont : Roselyne (ou Rossoline) de Villeneuve (1263-1329), chartreuse, qui a été, pour ainsi dire, canonisée par la voix du peuple, et son frère Elzéar, évêque de Digne, fille et fils d'Arnaud II de Villeneuve, seigneur des Arcs et de Trans, et de Sibylle de Sabran; — Raynaud des Porcellets, évêque de Digne de 1302 à 1318, fils d'Alisette de Sabran; —Mabile de Simiane[1], cousine de saint Elzéar, veuve de Foulquet de Pontevès, morte en 1339.

La seconde grande illustration de la maison de Sabran lui vient de Garsinde, déjà nommée. Elle eut de son mariage avec Alphonse II, comte de Provence, un fils, Raymond Bérenger IV, qui épousa Béatrix de Savoie et qui fut le père de quatre reines : Marguerite de Provence, mariée en 1234 à Louis IX (saint Louis), roi de France; Éléonore, mariée en 1236 à Henri III Plantagenet, roi d'Angleterre; Sancie, mariée en 1244 à Richard de Cornouailles, frère du précédent, et depuis roi des Romains; Béatrix, mariée en 1246 à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, auquel elle apporta en dot le comté de Provence et de Forcalquier.

1. La famille de Simiane, de même que la famille de Pontevès, est une branche de la maison d'Agoult.

D'autre part, Isabelle de Sabran, fille d'Isnard déjà nommé, frère de saint Elzéar, arrière-petite-fille de Cécile d'Agoult de Pontevès, a épousé en 1314 Ferrand, infant de Majorque, fils de Jacques Ier d'Aragon, roi de Majorque, et d'Esclarmonde de Foix, et, par le mariage de Charles Ier de Gonzague-Clèves, duc de Nevers, dont elle est la huitième aïeule, avec Catherine de Lorraine, elle compte dans sa descendance la maison d'Autriche qui se trouve ainsi doublement alliée aux Sabran, puisqu'elle s'y rattache également par la descendance de Henri III.

Grâce à ces alliances souveraines, M. G. de Pawlowski, le savant directeur des publications nobiliaires de la maison Firmin-Didot, a pu établir, dans un travail original et d'un grand intérêt historique, que tous les souverains actuels de l'Europe, ainsi que les familles princières dont le trône s'est écroulé au XVIIIe siècle descendent d'une Sabran et ce tableau de parenté englobe en même temps toute une série d'empereurs, de rois et de reines célèbres des siècles passés, tels que les Jagellons, rois de Pologne, Ferdinand V et Isabelle la Catholique, Charles-Quint, Elisabeth d'Angleterre, Marie Stuart, etc...

Le comte de Castellane n'a donc rien exagéré dans le quatrain qui est reproduit, page 114.

MES QUINZE ANS

IDYLLE

PAR ELZÉAR DE SABRAN.

Quoi! c'est donc aujourd'hui pour la quinzième fois
Que je vois la campagne et les paisibles bois
Du triste hiver oublier les outrages,
Et, sous leur vacillant feuillage
Reverdissant à l'aspect du printemps,
Je vais chanter son charme et mes quinze ans.
Age charmant, aimable adolescence,
Où l'on sait assez pour jouir,
Tandis qu'une heureuse ignorance
Dans sa naïveté nous tient lieu de plaisir;
Où par la main on tient encor l'enfance.
J'atteins à ces heureux moments
Et je me vois croître avec la verdure.
Tout renaît, tout sourit, tout plaît dans la nature,
Et la nature aussi me semble avoir quinze ans.
Tout a du prix pour moi dans cette vaste scène,
Ces troupeaux dispersés bondissant dans la plaine,
Ce ruisseau gazouillant, ces prés semés de fleurs,
Ce ciel pur et serein, ces brillantes couleurs,
Ces tableaux, cet accord, cette grande harmonie
Pénètre jusqu'au fond de mon âme attendrie.
Le voile qui couvrait mon esprit incertain
Commence à s'entr'ouvrir : de nouvelles idées
S'y pressent pêle-mêle, en foule hasardées.
Le nuage s'éloigne et se dissipe enfin,

Et, petit à petit, un jour pur lui succède.
Mais mon esprit trop haut n'ose porter son vol,
Semblable au jeune rossignol
Qui de sa mère encore implore l'aide.
D'un fin duvet à peine est-il couvert
Que, du nid abrité par un feuillage vert,
Il sort et veut voler; mais ses timides ailes
Se tendent un moment puis retombent sur elles,
Et, de ses vains efforts déplorant l'insuccès,
Dans le nid maternel il redemande accès.
Bientôt après, sur le branchage,
Faible, inquiet et tout tremblant encor,
On lui voit prendre son essor;
Sa mère auprès de lui l'anime et l'encourage.
Il vole enfin, il vole, et ses doux chants,
Ses accords modulés et ses sons éclatants
Annoncent le succès de sa grande entreprise.
Voilà ce que j'éprouve et je plains la sottise,
L'inconstance et l'erreur du pauvre genre humain
Qui remet son bonheur toujours au lendemain.
A peine est-il sorti de sa première enfance,
De cet âge innocent dédaignant les doux jeux,
Il désire l'ennui d'un âge sérieux.
Cet insensé voudrait, dans sa démence,
Anticiper sur la course du temps
Pour atteindre plus tôt la triste expérience.
Si les dieux, pour punir les mortels inconstants,
Exécutaient sans choix tout ce que l'homme envie,
Aux bornes d'un instant il réduirait sa vie,
Un enfant balbutie : Ah! si j'avais quinze ans!
Quinze ans venus, il veut en avoir trente,
Désir peu réfléchi d'une âme inconséquente!

Il voit et pleure enfin ce trop prompt changement
Qu'il souhaitait auparavant.
Son espoir est déçu, sa vie est languissante,
Mais, s'épuisant alors en regrets superflus,
Par un aveuglement funeste,
Il pleure tout ce qu'il n'a plus,
Sans songer à ce qui lui reste.
Pour moi, je sais tout le prix des instants,
De mes quinze ans je sens tout le mérite ;
Leur seul défaut est de passer trop vite,
Ah ! que ne puis-je avoir toujours quinze ans !

LE FATAL BANQUET

SUJET TIRÉ DE L'ANTHOLOGIE

PAR ELZÉAR DE SABRAN.

Homère un jour donnait aux dieux
Un déjeuner à la fourchette :
Là chacun d'eux, sur sa couchette,
Savourait le nectar le plus délicieux
Et la plus divine ambroisie,
C'est-à-dire la poésie,
Avec d'autres mets dignes d'eux,
Car c'eût été léger pour l'appétit suprême.
Les dieux jadis étaient joyeux,
Ils mangeaient bien, buvaient au mieux
Et faisaient fort mal le carême
Pour un pareil repas, déjeuner de garçon,
On crut devoir laisser l'enfant à la maison :

L'enfant c'était l'Amour. La Folie, en bas-âge
Fut laissée avec lui pour la même raison;
Jugez s'ils firent du tapage!
L'Amour lui proposa quelques jeux innocents,
Colin-maillard d'abord : « Volontiers, lui dit-elle,
Mais, pour ce jeu, quittez vos traits perçants,
Car on s'y piquerait, sans y voir, de plus belle. »
L'Amour les ôte et la Folie en prend,
Puis aussitôt elle entreprend
D'essayer son adresse... Hélas! quelle bévue!
La pauvre fille, en tirant au hasard,
Fait des deux premiers coups l'Amour colin-maillard
Mieux qu'avec le bandeau qui lui couvrait la vue.
Elle s'en repentit, mais il était trop tard.
Les cris sont entendus des convives d'Homère,
Ils troublent le festin et chacun plein d'effroi
S'en va chez soi;
Mais Jupiter ne peut éviter une mère
Qui demande justice avec tant de colère
Que pour la désarmer, les soins sont superflus.
C'est beaucoup demander au maître du tonnerre :
Demander grâce, est-ce moins, est-ce plus?
Quoiqu'il en soit (les dieux ont leurs caprices
Et leurs malices),
Le juge condamna l'auteur de ce méfait
A guider pour toujours l'aveugle qu'elle a fait.
Ils marchent de concert et jamais rien n'arrête
La Folie et l'Amour, ce couple destructeur;
Elle conduit ses coups et vise par malheur,
Ou par bonheur,
Moins souvent au cœur qu'à la tête.

LE BONHEUR ET LE MALHEUR

ROMANCE ALLÉGORIQUE

PAR LA COMTESSE DE SABRAN.

Bonheur et Malheur sont deux frères
Que l'on vit toujours ennemis;
Fortune et Hasard sont leurs pères
Qui furent toujours fort unis.
Malheur, à la mine pauvrette,
Ne fut jamais par trop fêté;
Bonheur, d'une beauté parfaite,
Fut de chacun l'enfant gâté.

Le couple eut à peine atteint l'âge
Où la tendre enfance s'instruit,
Qu'au collège du voisinage
Par ses parents il fut conduit.
Malheur avait fort bonne tête,
De la volonté, de l'esprit;
Mais Bonheur, étant un peu bête,
N'écouta rien et rien n'apprit.

Malheur à travailler sans cesse
Par ses maîtres fut condamné;
A vivre au sein de la paresse
L'heureux Bonheur fut destiné :
De nos connaissances nouvelles
Bien loin de paraître frappé,
Ce ne fut guère que des belles
Qu'il fut constamment occupé.

Malheur ne plaisait à personne,
Il était maussade et bien laid,
Mais l'orgueil que le savoir donne
En cachette le consolait.
Qu'arriva-t-il? Bonheur peu sage
En bien peu de moments vieillit
Et devint infirme avant l'âge :
De ces excès ce fut le fruit.

Enfin tous deux au mariage
Un beau jour vinrent à songer
Et dans tous les soins du ménage
On les vit bientôt s'engager.
Bonheur veut un parti sortable,
Riche dot et bonne maison;
Malheur se sentait moins aimable,
Il eut moins de prétention.

Bonheur ne voulait point de chaîne,
Sans trop savoir ce qu'il voulait;
On eut vraiment beaucoup de peine
A trouver ce qu'il lui fallait.
Bonheur épousa l'Inconstance,
Avec elle il fut malheureux;
Malheur épousa l'Espérance
Et finit par se croire heureux.

RÉCIT DU COMTE DE TRESSAN [1]

Je lis dans les notes de voyage de madame de Sabran :

Bâle, le 20 octobre 1789.

« Ce matin on est venu dans ma chambre me dire qu'il y avait à l'hôtel des Rois deux hommes déguisés en soldats suisses qui arrivaient de France. J'ai envoyé Arnoldy s'informer de ce que cela pouvait être ; mais, au lieu de s'adresser seulement à l'aubergiste, il a été parler à un de ces messieurs qui s'appelle le comte de Tressan et lui dire que je voudrais bien savoir son nom et pourquoi il est ici sous ce déguisement. Ce monsieur que je n'ai jamais vu a répondu fort poliment qu'il me demandait la permission de venir m'en rendre compte. Effectivement, quelques instants après, je le vois entrer dans ma chambre avec son habit de soldat. Je suis embarrassée d'abord, mais bientôt la curiosité l'emporte et je ne pense plus qu'à lui faire des questions : il y répond avec franchise et je vois un bon homme qui m'inspire de la confiance. Son nom m'avait d'abord causé de l'effroi, parce que, peu de jours auparavant, j'avais entendu parler d'un comte de Tressan qui était à la tête d'une

1. Louis-Élisabeth de la Vergne, comte de Tressan (1705-1783), le littérateur bien connu, a eu un fils, l'abbé de Tressan (1749-1809) qui s'est fait aussi un nom dans les lettres ; mais tous ses biographes disent qu'il avait plusieurs enfants, et le comte de Tressan dont il est ici question était probablement un de ses fils.

conspiration. Il me parla en effet de cette prétendue conspiration; il me dit qu'ils étaient quinze mille gentilshommes environ qui avaient fait serment de mourir pour sauver le roi et la patrie; — que le projet était de le conduire à Metz; — que le roi y avait consenti, mais que la précipitation avait tout fait manquer; — que ce repas de corps, dont on avait fait tant de bruit, avait ouvert les yeux de la populace et servi de prétexte pour amener de force à Paris le roi et la famille royale, ce que déjà on méditait de faire; — qu'il s'était trouvé au milieu de la bagarre et que rien ne peut rendre l'effroi et la confusion de cette journée et de cette fatale nuit (la nuit du 5 au 6 octobre); — que la reine avait été traitée comme la dernière des criminelles, qu'elle entendait à ses côtés qu'il fallait l'envoyer à la Force ou à Sainte-Pélagie : « cette abominable » reine, disait-on, qui aime tant le sang des Fran- » çais, qu'elle s'en repaisse à présent! Trempons- » lui les bras et les mains dans les entrailles » fumantes de ses gardes du corps!... » et cent mille autres propos de cette espèce. Le pauvre petit dauphin était à la portière du carrosse de la reine, les mains jointes, criant : « Grâce pour maman, grâce pour maman! » Je ne crois pas que l'histoire nous présente rien de semblable. Jamais une reine, même coupable, n'a été traitée d'une façon aussi barbare. Et ce roi, à peu près détrôné, traîné en triomphe au milieu des cris de *vive le roi!* précédé par quatre-vingts de ses gardes faits prisonniers, et obligé de demander leur grâce, en disant qu'ils n'avaient pas tiré sur le peuple!

» Mais, pour en revenir à M. de Tressan, voyant que le projet de sauver le roi avait échoué, il était rentré tristement chez lui à Paris et il allait se coucher, quand tout à coup il entend un grand bruit dans la rue. Il met la tête à la fenêtre et il voit cinquante hommes au moins qui frappent à sa porte et qui demandent à grands cris M. de Tressan. Comme il savait que le projet était découvert et qu'il était en tête d'une liste de proscrits qui courait dans Paris, il se croit perdu. Il appelle bien vite son laquais, se fait donner un drap, l'accroche à sa fenêtre, et, tandis qu'il essayait de descendre au prix des plus grands dangers, il entendait ces gens monter son escalier. Malheureusement le drap n'était pas assez long pour le descendre jusque dans la cour de la maison voisine dont il connaissait un peu, mais très peu, le propriétaire; il prit le parti de sauter presque du premier étage et il entra, en bonnet de nuit et en robe de chambre, dans un salon où plusieurs personnes étaient à souper. L'étonnement fut général : on ne savait ce que cela voulait dire ; il rendit compte de ce qui se passait, on lui donna un habit, des souliers, et tout de suite il sortit par une porte de derrière qui donnait dans une rue détournée. Par là, il gagna la rue du Bac et, fort troublé encore, ne sachant où porter ses pas, il se rappela qu'il connaissait quelques officiers suisses à Courbevoie. Il y fut : on lui donna un habit d'uniforme et un camarade sûr avec lequel il a fait presque toute la route à pied.

» Chemin faisant, ils ont rencontré la brouette

du courrier qui les a laissés monter avec lui. Arrivés à une auberge, cet homme, parlant nouvelles de Paris, tira de sa poche une liste de proscrits en tête de laquelle était le nom de M. de Tressan et la leur donna à lire.

» Pardi, dit cet homme, je voudrais bien ren-
» contrer un de ces messieurs-là : il y a trois cents
» louis à gagner pour qui apportera leur tête, ma
» fortune serait faite et en vérité je ne me ferais pas
» de scrupule, car ce serait rendre un grand service
» à la nation. »

» M. de Tressan frémissait en écoutant cet homme.

» La journée d'après, comme ils étaient à se chauffer, il entend ce même homme qui politiquait dans la cuisine avec un de ses amis à qui il avait donné à lire la même liste : « Quoi! M. de
» Tressan, dit l'autre, en voyant ce nom en tête! ah!
» je le connais, c'est bien dommage; je connais bien
» aussi toute sa famille. » Pour cette fois, la peur prit à M. de Tressan, il fit signe à son compagnon et tout doucement ils gagnèrent la porte le plus vite qu'ils purent, puis ils prirent le chemin de Bâle où il est arrivé après huit jours de marche et de dangers, malgré son déguisement.

» Il paraît que tous les projets sont évanouis. C'est le hasard seul qui doit arranger toutes choses, mais l'étoile de la France a pâli, tout est conjuré pour sa perte, son heure est arrivée, elle aura le sort de l'empire romain et à peu près par les mêmes causes... »

EXTRAIT DU FEUILLETON DE LA PRESSE

DU 9 OCTOBRE 1839.

C'était près de Saint-Germain, à une soirée dramatique chez le comte de S***, l'auteur de ces jolies fables si philosophiques et si spirituellement rimées que vous avez entendu applaudir plus d'une fois chez le neveu [1] de l'auteur, par MM. de Lamartine et Victor Hugo; ceci n'était pas une fable mais un acte de tragédie, dans toute la sévérité du genre, en costume romain, en toge, en tricot couleur de chair, en vrai cothurne; on a eu d'abord un peu de peine à reconnaître, sous cet accoutrement passé de mode, les amis qu'on venait de quitter à l'instant en simple pantalon uni à la redingote du propriétaire. Mais le premier mouvement passé, on a été bientôt captivé par les malheurs de ce jeune *Augustule*, de ce dernier rejeton de la grande famille des Césars, qui était représenté par le fils de la jolie madame de M*** de manière à jeter le plus grand intérêt sur la mort d'un adolescent aussi beau et qui s'exprime dans un si noble langage. L'auteur y jouait l'ami, le confident du jeune prince et les scènes où ils se trouvaient en tête à tête étaient remarquables par la pureté de la diction, la vérité des sentiments et de l'expression. On voyait que l'élève avait écouté attentivement

1. Le marquis de Custine qui, dans son bel hôtel de la rue de Clichy, recevait souvent des littérateurs et des artistes.

les leçons du maître; le tyran et l'autre barbare de la pièce étaient moins exercés dans l'art de jouer la tragédie; ce qui n'est pas étonnant dans un temps où, quand mademoiselle Rachel est malade, la tragédie est morte et où il ne se trouve plus dans le monde élégant une autre madame de Staël pour s'essayer dans Hermione et braver la critique des salons et la moquerie des amis : tout cela pour l'unique plaisir de répéter à haute voix les beaux vers de Corneille et de Racine.

Ces soirées de Coppet, dont le comte de S*** était l'un des principaux acteurs et où la belle madame R*** jouait les jeunes princesses, charmaient l'exil de cette femme supérieure. C'était un souvenir des nobles émotions que lui avaient fait éprouver Talma et mademoiselle Desgarcins. C'était un moyen d'employer son exaltation pour nos chefs-d'œuvre, une issue pour le feu qui dévorait son âme. Quand l'esprit, la pensée abondent chez une femme, le sentiment de la pudeur naturelle lui rend précieuse l'occasion d'exprimer, sous un autre nom que le sien, la passion qui le domine. Parler de ce qu'on sent et n'avoir point à rougir d'un aveu; s'entendre dire plus qu'on n'inspire, quelle douce joie pour une femme!

Après l'acte de tragédie, nous avons eu des proverbes de Carmontelle, où l'on a ri de bon cœur de la confiance de ce vieux duc rimailleur, qui croit que les Muses ne peuvent rien refuser à un cordon bleu, et s'obstine à faire un couplet dont il ne peut trouver ni le sujet ni la rime. La manière dont deux de ses protégés lui dictent ce couplet en lui

laissant croire que c'est lui seul qui le compose, fournit une scène des plus comiques, et que le comte de S*** a jouée en homme qui a eu souvent l'occasion d'observer jusqu'où pouvait aller la sottise d'un grand seigneur bel esprit.

Cette soirée avait pour spectatrice une des femmes qui a le mieux joué la comédie de société, et qui devrait bien rouvrir son joli théâtre du château de Luciennes [1]. C'est aux gens d'esprit et de fortune à ramener le goût de ces plaisirs dramatiques qui valent encore mieux qu'un whist mal joué, une conversation vide ou un concert de famille.

MADAME SOPHIE GAY

1. Madame Vigée-Le Brun.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

M

P

R

S

T

U

V

W

Z

TABLE

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II
1788

CHAPITRE III

1789

CHAPITRE IV

1790